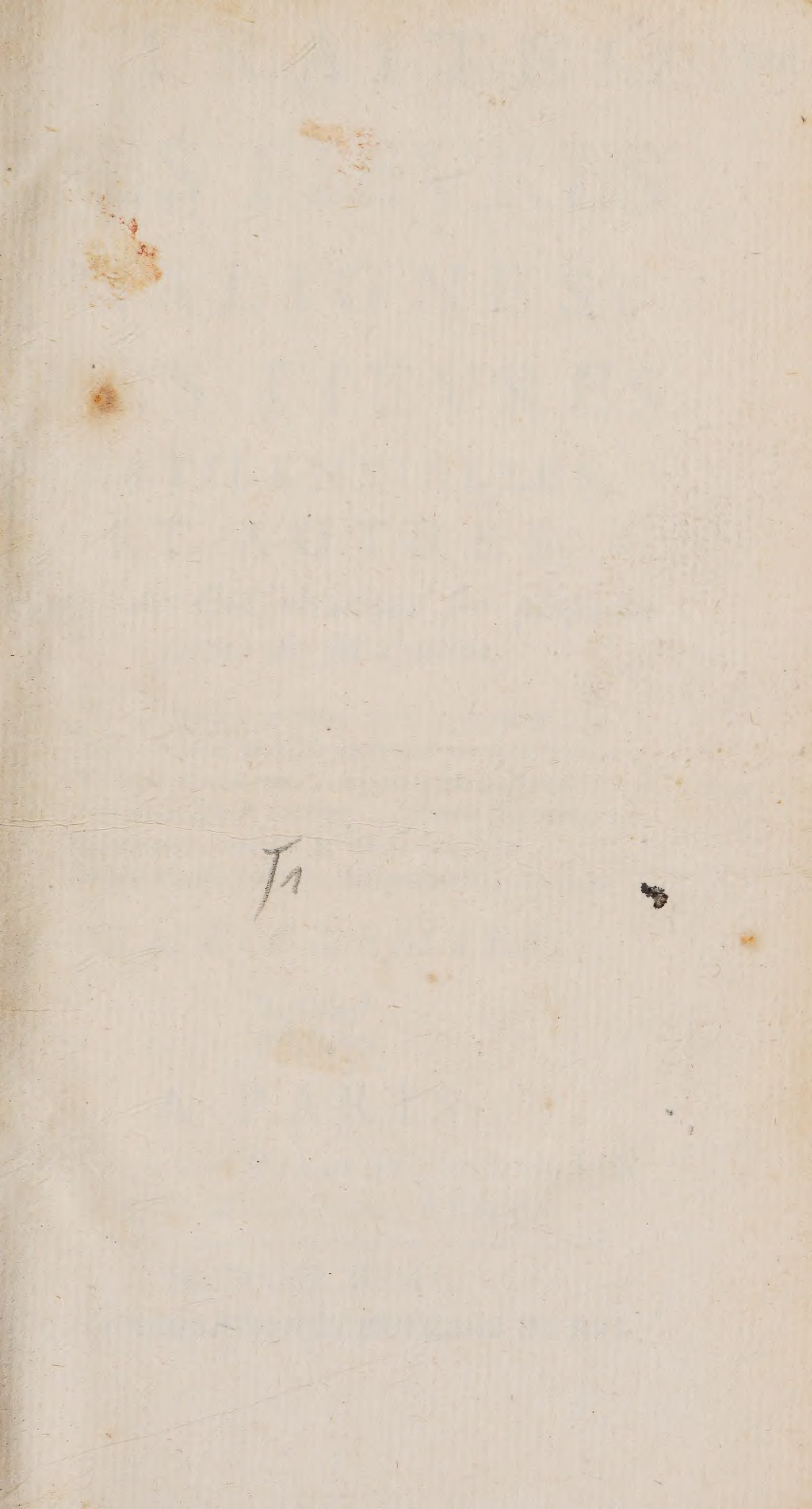






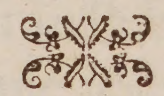


TRAITÉ DES FIÉVRES MALIGNES; DES FIÉVRES PESTILENTIELLES, ET AUTRES.

Avec des Consultations sur plusieurs sortes de Maladies.

Exegi monumentum ære perennius ...
Non omnis moriar, magnaque pars mei
Vitabit libitinam. .. usque ego postera,
Crescam laude recens, ... sume superbiam
Quæsitam meritis & mihi delphica
Lauro cinge volens, melpomene, comam.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez JACQUES VINCENT, rue & vis-à-vis l'Eglise de S. Severin, à l'Ange.

M. DCC. XLII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

JE ne ſçaurois donner une plus juſte idée de cet Ouvrage que celle qu'en a donné Mr de Labbadie dans une Lettre qu'il m'écrivit en 1725. Ce Médecin, qui étoit Docteur de la Faculté de Montpellier, me communiqua le Traité que je rends aujourd'hui au Public comme un dépôt que je lui dois.

Après m'être appliqué longtems à l'étude de la médecine, dit M. de Labbadie, je me

trouvai dans une incertitude où je ne pouvois découvrir des principes qui puſſent me conduire à la connoiſſance des maladies. Les variations des Ecrivains, leurs idées vagues, leurs hypothèſes qui m'écartoient toûjours des voyes que ſuit la nature, m'avoient jetté dans un embaras dont je ne pouvois me tirer. J'étois dans une eſpece de labyrinthe dont je ne voyois ni l'iſſue ni l'entrée. Enfin j'eus recours à l'illuſtre Auteur de cet Ouvrage : ce qui me conſola, c'eſt qu'il avoit éprouvé les mêmes difficultez qui m'arrêtoient dans l'étude de la médecine. Mais par la

force de ſon génie, il avoit diſſipé les ténébres dont j'étois encõre enveloppé. Il eut la complaiſance de m'expliquer les principes qui lui avoient dévoilé les myſteres de notre art.

Eclairé par ſes ſçavantes converſations, j'entrai bientôt dans un nouveau jour où je vis clairement les fondemens de la Médecine. Pour ne laiſſer aucun doute dans mon eſprit, ce grand homme, qui venoit de me faire entrevoir tant de lumieres, me communiqua l'ouvrage qu'il avoit fait ſur les fiévres, il me permit de tirer une copie de cet Ecrit, & il eut

la complaiſance de la corriger & de la lire avec moi. Il me dicta même pluſieurs corrections qui n'étoient pas dans ſon Manuſcrit. Ainſi cet ouvrage devint plus parfait entre mes mains, que ne l'étoit celui qu'il m'avoit communiqué.

Mais comme un grand génie ſe ſatisfait difficilement, il conçut encore le deſſein de donner à ce Traité une perfection qu'il n'avoit pû lui donner à cauſe de ſes occupations. Les obſervations qu'il avoit faites, n'étoient expoſées qu'en abrégé dans le premier eſſai. Il me les dicta dans toute leur étenduë,

telles qu'elles étoient dans les premiers mémoires où il les avoit détaillées, à proportion qu'elles s'étoient présentées à lui. Il y ajoûta toutes les réfléxions nécessaires pour les établir, avec des propositions préliminaires qui doivent servir de principes dans la recherche des causes des maladies: mais l'augmentation la plus considérable, est celle qui forme le troisiéme Chapitre qu'il me dicta, & qui est entierement neuf; c'est la clef de son ouvrage, & le fondement de tout ce qu'il avance dans le détail des causes & des symptômes des fiévres; ou plû-

tôt, c'eſt une pathologie complette, qui nous apprend quelles ſont les cauſes immédiates de ces maladies, & ſans laquelle tout le reſte ſeroit imparfait. Enrichi de ces nouvelles productions, je ne penſai plus qu'à les rendre à l'Auteur pour qu'il les revît, & il eut la complaiſance de les corriger de ſa propre main.

Telles ſont les particularités que m'écrivit M. de Labbadie, au ſujet de cet ouvrage original, que je donne aujourd'hui au Public : il renferme toute la Médecine Françoiſe. Les Etrangers ne pourront donc plus nous re-

procher notre ſterilité ; ils verront dans cet Ecrit, la route nouvelle que leur a tracée un Auteur qui a autant ſurpaſſé les Médecins modernes, que *Deſcartes* a ſurpaſſé les anciens Philoſophes ; ſa doctrine ſuivie par-tout, ſe trouve appuyée par les idées des plus grands Médecins. J'oſerai le dire avec aſſûrance ; ſi cet ouvrage ne répondoit pas à l'attente du Public ni à l'idée qu'ont les Médecins de celui qui en eſt l'Auteur, ce ſeroit la faute de la Médecine & non de l'Ecrivain : on devroit deſeſperer de pouvoir jamais éclairer cet art ; le génie, les lu-

mieres, l'expérience la plus longue, ne ſeroient que des avantages qui pourroient attirer à un Médecin l'eſtime du Public, mais qui laiſſeroient la Médecine dans une obſcurité profonde & dans une incertitude où l'on ne pourroit ſe flatter de fixer des principes.

L'Auteur de ce Traité avoit un génie ſupérieur ; il étoit éclairé des lumieres les plus brillantes de la Phyſique ; l'Anatomie lui doit des progrès qui ont éclairé la Theorie & la Pratique. L'expérience la plus longue & la plus heureuſe l'avoit érigé en Legiſlateur, & avoit ſoumis à ſes

loix tous les Mêdecins. Le Public avoit mis le dernier ſceau à ſa réputation par une confiance qui eſt toûjours le prix du mérite ; toute la France retentit encore des éloges qu'on lui a prodigué ; l'eſtime univerſelle qu'il s'étoit attirée, a laiſſé dans tous les eſprits le deſeſpoir de pouvoir le remplacer. On croit donc avec raiſon qu'on pourra dire de cet Homme illuſtre, ce qu'Ovide diſoit d'Eſculape : *Tibi ſe mortalia ſæpè corpora debebunt, animas tibi reddere ademptas fas erit.* J'avois réſolu de joindre à cet ouvrage les Aphoriſmes d'*Hippocrate* expliqués phyſiquement

par le même Auteur : mais j'ai cru que je devois les donner dans un volume particulier, avec quelques Traités Anatomiques que M. de Labbadie me confia, jai cru qu'il m'étoit permis de les faire imprimer, puiſque l'Auteur n'a pu les donner lui-même au Public.



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce I. volume.

LIVRE PREMIER.

Des causes, des signes, & du prognostic des Fiévres.

LIVRE SECOND.

Des Indications curatives, & de la méthode qu'il faut suivre pour la curation des fiévres malignes, pestilentielles ordinaires.

APPRO-



APPROBATION.

J'Ai éxaminé par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuſcrit qui a pour titre: *Traité des Fiévres Malignes & des Fiévres Peſtilentielles.* Je n'y ai rien trouvé qui en puiſſe faire refuſer l'impreſſion. Fait à Verſailles, le 10. Août 1741.

SENAC.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conſeillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-aimé JACQUES VINCENT, Imprimeur & Libraire de la ville de Paris, nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Traité des Fiévres Malignes, des Fiévres Peſtilentielles, & autres:* s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires; offrant à cet effet de l'imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele dans le contre ſcel des Préſentes: A CES CAUSES voulant favorablement traiter l'Expoſant; Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes d'imprimer ou faire imprimer l'Ouvrage ci-deſſus ſpécifié en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & avec des caracteres conformes à ladite feuille

imprimée & attachée pour modele sous notredite contre-scel, & le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons defenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Libraires Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extraits sous quelque pretexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Roiaume & non ailleurs, que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notament à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donné, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons faire jouir le dit l'Exposant ou ses ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Sécretaires foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au pre-

mier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le premier jour du mois de Décembre l'an de grace mil sept cens quarante-un, & de notre Regne le vingt-septiéme.
PAR LE ROY, en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre X. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 560. fol. 552. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris ce 6. Décembre 1741.

Signé SAUGRAIN, *Syndic.*

FAUTES A CORRIGER.

Dans le premier Tome.

PAge 63. lig. 10. province, *lisez*, Provence.
Pag. 66. lig. 19. 1727. *lisez*, 1723.
P. 94. lig. 15. d'*œdemes*, lisez, d'*œdemes*.
P. 333. lig. 17. fibrile, *lisez*, fébrile.

Dans le second Tome.

Pag. 67. lig. 1. *sauvage*, lisez, *chicorée sauvage*.
P. 112. lig. 18. décomposés, *lisez*, composés.
P. 122. lig. 8. on en peut, *lisez*, on n'en peut.
P. 126. lig. 12. *ôtez la virgule & mettez un point*.
P. 129. lig. 1. *effacez*, les.
P. 153. lig. 15. brouillées, *lisez*, brouillée.

LIVRE



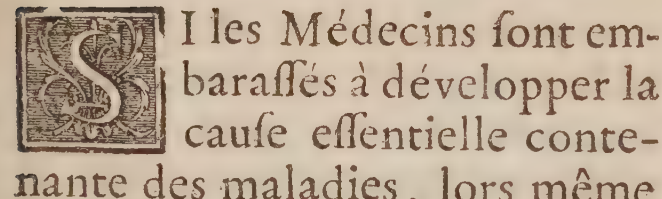
LIVRE PREMIER.

Des cauſes, des ſignes & du prognoſtic des Fiévres.

Chapitre Premier.

Sur la néceſſité de réformer les idées qu'ont eû les Médecins, & de chercher les cauſes des maladies dans les obſervations Anatomiques & dans les altérations ſenſibles des organes du corps & des fluides qu'ils contiennent.

I.



I les Médecins ſont embaraſſés à développer la cauſe eſſentielle contenante des maladies, lors même qu'ils en connoiſſent les évidentes

& les externes ; s'ils ont besoin de recourir à tant de signes, d'avoir égard à tant de circonstances pour se mettre au fait des dépravations de la masse du sang & des altérations qu'elles ont produites dans les organes, & dans leurs fonctions : dans quel embaras ne doivent-ils pas se trouver, lorsqu'ils n'ont aucune connoissance distincte des causes externes des maladies ; & qui ne peuvent établir aucun raport de leur action avec les alterations du sang & des organes, qui causent les divers accidens des maladies ? J'eus lieu de reconnoître, étant encore jeune, tout ce qu'il y avoit d'embarassant sur ce sujet, lorsque j'eus à traiter les différentes sortes de fiévres, qu'on appelle communément malignes. L'idée de je ne sçai quelle malignité contagieuse, & meurtriere à laquelle tous les an-

ciens Auteurs de Médecine ont attribué la cause externe & interne des accidens effroyables de ces sortes de maladies, me parut si obscure & si peu propre à établir un raport distinct & certain avec les altérations du sang & des organes sur lesquelles je devois former le caractere essentiel de ces maladies, que ne pouvant fixer aucune altération du sang & des organes sur l'action d'une cause absolument cachée & tout-à-fait inconnue, il me fut impossible d'établir aucune indication certaine pour les guérir; & je me vis dans la dure nécessité de ne les traiter qu'en tatonnant par analogie & par raport aux maladies, dont les causes & les altérations qu'elles avoient produites dans le sang & dans les organes, m'étoient clairement connues, & à la faveur des accidens sensibles qui accompa

gnoient ordinairement ces ſortes de maladies, ſans pouvoir en attaquer directement la cauſe eſſentielle & contenante qui m'étoit tout-à-fait inconnue. Les écrits des anciens & des modernes me furent d'une ſi petite reſſource pour me tirer de l'embaras où j'etois dans la cure de ces maladies, & le tatonement m'étoit ſi inſuportable, que je me déterminai enfin à travailler à nouveaux frais & à n'épargner ni peine ni ſoin pour parvenir à une connoiſſance claire & diſtincte de toutes ces eſpéces de maladies. Ces attributs de malignité, de qualité occulte & *délétere*, que les Anciens avoient donnés, tant à la cauſe interne qu'externe de ces maladies, me paroiſſoient bien moins exprimer une modification déterminée de la maſſe du ſang & des organes capables de produire ces grands accidens des fiévres malignes,

que le peu de connoiſſance qu'ils en avoient : & quoique quelques modernes euſſent prêté des idées & des formes ſenſibles à tous ces mots de malignité , de qualités occultes & deletaires que les Anciens avoient inventé pour couvrir leur ignorance , je trouvois qu'ils leur avoient donné ces formes ſi gratuitement , & avec ſi peu de fondement qu'ils avoient laiſſé leur objet dans l'enceinte des modifications purement poſſibles , qu'ils s'étoient peu appliqués à s'aſſûrer de l'exiſtence & de la réalité de toutes ces prétendues cauſes qu'ils avoient imaginées pour ſoulager leur eſprit , & de ſe tirer par un effort d'imagination de l'obſcurité ténébreuſe dans laquelle ces magnifiques termes de malignité, & de qualité délétere ſe plongeoit ; je trouvai leur poiſon, leur venin, leur vermine des cauſes malignes

ſi arbitraires, & ſi mal propres à établir des indications curatives, uniformes, conſtantes & certaines, que je ne crus pas devoir m'y arrêter ni les prendre pour fondement de la cure de ces maladies. Je ne voulus les établir que ſur des cauſes évidentes & ſenſibles que je me flattai de trouver dans la recherche exacte que je me propoſai d'en faire.

II.

Ce dédain ou ce mépris que je marque ici pour les anciens Médecins ne doit pas paroître ſurprenant dans un tems où la Phyſique ne reconnoît d'autre autorité que celle de la raiſon & de l'expérience, qui ſont les pivots, ſi je puis m'exprimer ainſi, ſur leſquels elle doit rouler. Il faut l'avouer, *Hipocrate* & *Galien* ne doivent pas avoir plus de privileges qu'*Ariſtote*;

ils ignoroient la circulation, ils ignoroient donc l'unique fondement qu'ait la Médecine: ils n'étoient par conséquent que des empiriques qui dans une profonde obscurité ne marchoient qu'à tâtons, & ne pouvoient éviter des faux pas, qui faisoient retomber malheureusement sur les malades tout le poids de leur ignorance. Leurs successeurs, jusqu'à Harvey, ne méritent pas plus d'éloges: asservis, sans raison, à l'autorité trop respectée de ces premiers Auteurs de la Médecine, ils ne pouvoient faire presqu'aucun progrès, & ils devoient être réduits à la nécessité de suivre des idées qu'ils croyoient être infaillibles, sans avoir pénetré dans les preuves qui les appuyoient. J'oserai avancer ici sans déguisement que de tels Médecins, quelque célebres qu'ils soient devoient être regardés comme

des eſprits incertains, & conduits par un tâtonnement où ils ne pouvoient être fixés par aucun principe. J'ajoûterai même qu'ils ne peuvent être regardés, par des eſprits éclairés, que comme des *maréchaux ferrans*, qui ont reçû les uns des autres quelques traditions incertaines. Il faut qu'on me pardonne ce terme qui exprime au juſte, quoique peut-être groſſierement, la valeur des Médecins qui ont ignoré la circulation & la véritable Phyſique ſans laquelle un Médecin ne pourra jamais être qu'une eſpéce de garde-malade, ou ce qu'eſt un arpenteur ſans éducation & ſans ſçavoir, & qui ne peut faire uſage du raiſonnement, à l'égard d'un géométre qui agit par principes, & qui a éminemment l'habitude de ſe ſervir de ſes lumieres: habitude qui eſt non moins néceſſaire pour en-

trer dans le fond de la médecine & pour l'exercer en Physicien éclairé, que l'est la pratique ou l'expérience, qui d'ailleurs est toûjours telle que l'homme en qui elle réside : de sorte que si la Médecine est entre les mains d'un ignorant ou d'un petit esprit, l'expérience sera une routine ignorante & aveugle, qui satisfera d'autant plus celui qui l'aura acquise, que ses lumieres seront plus courtes. Car un ignorant & un esprit borné ne doutent jamais de leur mérite ; & comme ils ne peuvent voir que peu d'objets, l'amour propre leur persuade qu'il n'y a plus rien à voir au-delà de ce qui se présente à leurs yeux.

III.

Mais de cette digression qui me paroît nécessaire, & dont chacun pourra facilement faire

l'application, revenons aux anciens Médecins & à leurs écrits. Je ne prétends pas rabaiſſer leur mérite, je n'accuſe que l'ignorance de leur ſiécle qui ne permettoit pas aux plus ſublimes génies de prendre un effort ſans lequel les ſciences ne ſçauroient parvenir au point de perfection où elles peuvent éclairer l'eſprit & le fixer dans la connoiſſance de la vérité. Pour ce qui eſt des modernes qui ont écrit après Harvey, ils ſont plus dignes de cenſure que les anciens; puiſque les lumieres de la Phyſique les ont, pour ainſi dire enyvrés ou éblouis au point qu'ils ont été ſeulement plus vains, ſans être plus éclairés. Ils ont erré en croyant qu'ils étoient conduits par la lumiere de la vérité, & ils ont inſulté ſans raiſon aux Anciens, qui, s'ils étoient plus ignorans, étoient au moins plus

ſages & moins préſomptueux. Il eſt bien étonnant, comme le dit un Auteur célébre, qu'aucun des Médecins modernes n'ait pris un eſſort qui l'ait élevé au deſſus d'Hipocrate, autant que Deſcartes s'eſt élevé au-deſſus d'*Ariſtote*, ils n'auroient pas méconnu la vérité, comme ils l'ont méconnue, & ils ſe ſeroient élevés à des connoiſſances plus lumineuſes, s'ils avoient pris pour guide l'art de conjecturer de M. *Bernoulli* Ils auroient vû du moins dans cet Ouvrage la condamnation de leur maniere de philoſopher & de toutes les vaines opinions auxquelles ils ſe ſont livrés en mépriſant les régles ſenſées, que preſcrit cet illuſtre Auteur. Il n'eſt donc pas étonnant, que de tant de Médecins vantés, preſqu'aucun n'ait ſoûtenu ſa réputation dès qu'il a voulu tracer les régles de ſon art; & que preſque tous faſ-

ſent douter par leurs écrits, s'ils avoient véritablement le mérite que le Public, Juge partial, ignorant, injuſte, capricieux en ce qui regarde l'art de Médecine leur a attribué ſans les connoître que par des d.hors trompeurs; mais je ne parlerai pas de tous les Médecins qui ont écrit depuis *Harvey*. Il eſt inutile de rappeller les idées d'une infinité d'Auteurs qui ne méritent que d'être réfutés, ou plûtôt qui ne méritent pas cet honneur, & qui ont été enſevelis dans un oubli flétriſſant, dès qu'ils ont ceſſé de ſéduire le Public par des talents ſouvent étrangers à la Médecine.

IV.

Je ne m'arrêterai donc qu'à quelques Ecrivains qui ont encore un reſte de vie dans la mémoire même des Médecins. *Willis* a dominé long-tems dans les Ecoles, de même que *Sylvius de Léboé*. Mais pleins de préſom-

ption ils ont seulement imaginé une route pour se conduire, & ils ont cru avoir trouvé réellement celle qui conduit à la vérité dont ils etoient extrêmement éloignés lorsqu'ils se flatoient de l'avoir saisie (tant l'esprit de l'homme est aisé à se tromper lui-même). Leur audace n'a produit qu'un exemple contagieux pour plusieurs Médecins, qui après eux se sont égarés dans une suite d'opinions ridicules : ils m'ont égaré moi-même pendant plus de dix-huit ou vingt ans, & ils avoient imbu mon esprit d'un levain d'opinions erronées, que j'ai eu bien de la peine à effacer de mon esprit. *Sydenham* a eu plus de modestie ou plûtôt il a senti que son sçavoir étoit fort borné, & dans la crainte louable de s'égarer, il s'est renfermé dans des observations où à la vérité on voit de la sagesse ou

de la timidité, mais où l'on ne trouve que quelques matériaux épars qui peuvent entrer dans l'édifice de la Médecine, de ſorte qu'il reſte à chercher les autres & à élever ce bâtiment dont cet Auteur n'a jamais conçu le plan ni l'étenduë; car ſans connoître l'Anatomie, qu'il jugeoit être fort inutile comme il paroît l'aſſûrer à ſes Lecteurs; ſans avoir des régles & des principes, il nous a donné aſſez naïvement ce qu'il a fait ou qu'il a cru avoir fait: & la vérité de ſes idées eſt appuyée dans ſes écrits, non ſur des raiſons & des preuves, qui doivent ſeules décider de la vérité des opinions, mais ſur des évenemens qu'il faut croire ſur ſa parole. Il eſt certain que ce Médecin ſi vanté ignoroit la méthode de traiter la pleuréſie, & n ême les fiévres intermittentes: puiſqu'il ne veut que quatre ſai-

gnées pour guérir les pleuréti-ques & qu'il ne préscrit le *Kinki-na* qu'en dose incapable de sur-monter le levain de la fiévre. *Ba-glivi* chez les Italiens a fait la même figure que *Sydenham* a fait chez les Anglois. Mais il n'est pa-ré que de quelques lambeaux re-cousus des anciens Médecins, & c'est sous ces lambeaux qu'il a voulu se travestir pour en impo-ser aux modernes qui lui faisoient ombrage, & qu'il n'a voulu dé-créditer que pour s'élever au-dessus d'eux, sans avoir mérité cette élévation, par des produc-tions à lui propres. Car ce n'est plus un secret: on sçait qu'il a pris de *Pachioni* son Traité *De fibra motrice*, qui paroît au moins avoir quelque singularité, s'il n'a pas une valeur aussi réelle que le croyent quelques Médecins qui, comme lui, ne parlent que d'os-cillations.

V.

Je n'ose aller plus loin, de peur de blesser les préjugés enracinés depuis long-tems dans l'esprit des Médecins, & la vanité des nations qui prendroient pour une insulte un jugement libre dont tout homme doit être jaloux dans l'etude des sciences physiques: j'oserois bien moins encore parler des Médecins vivants; cependant quel vaste champ ne m'ouvrirois-je pas, si je voulois apprécier les Médecins de l'Allemagne qui est si féconde en ouvrages médicinaux; lesquels malgré leur nombre, nous ont très-peu éclairés jusqu'ici à cause de la *Polypharmacie* immense à laquelle tout notre art semble y être réduit. Tout est secret parmi les Médecins du Nord. Chacun a ses *pilules*, sa *poudre calmante*, son *spécifique*, son *reméde*

particulier. Nul ne donne des indications ſimples, ſuivies, raiſonnées. Après ce détail ſi vrai, je ne parlerai que d'un ſeul homme vivant qui ne paroît pas fait pour ſuivre les autres, mais pour être ſuivi, s'il faut juger de lui par ſa grande réputation. J'entends ici Monſieur *Boerrhave* qui eſt l'Auteur le plus ſenſé qui ait paru en fait de quelques points de théorie. Il a traité fort bien ce qui concerne l'inflammation, ſur laquelle je puis aſſûrer au moins que je l'ai devancé dans mes Leçons, comme mes Eleves peuvent le témoigner à toute l'Europe, où ils ſont répandus. Mais ſans vouloir ici lui diſputer la gloire qu'il s'eſt acquiſe, il ſeroit bien à ſouhaiter, que pour perfectionner notre art, il cultivât pratique, comme il a cultivé la théorie, & qu'il prît auprès des malades les principes dont ſon

génie eſt capable de ſuivre le fil, quelque loin qu'il s'étende. Je lui rends ce ſouhait qui eſt un retour qu'il a mérité,par un ſouhait qu'il avoit fait pour moi au ſujet de la théorie du mouvement du cœur, & dont il pouvoit ſe diſpenſer ; mais je le lui rends, ſans préjudice de l'eſtime que je dois à ſon rare mérite que je ne prétends point attaquer ; puiſqu'en fait d'*œconomie animale*, il eſt à beaucoup d'égards hors d'atteinte, & que je ſuis prêt de lui rendre juſtice ſur tout ce qu'il nous communiquera avec la même juſteſſe, ſur les maladies qui attendent dans ſon Livre beaucoup d'éclairciſſemens, de nouveaux principes & de corrections.

VI.

Tel eſt mon jugement ſur quelques auteurs que les Méde-

cins eux-mêmes ont, pour ainsi dire, canonisés. Le plus grand malheur, c'est que la Medecine est purement traditionnelle. Ceux qui ont long-tems pratiqué & qui étoient seuls en droit d'écrire sur notre art, sont précisément ceux qui n'ont pas écrit. Au contraire ceux qui ont peu pratiqué, & qui dénués par conséquent des connoissances qui leur étoient nécessaires pour écrire, sont ceux qui ont produit presque tous ces livres qui ont fait un tort irréparable à la Médecine & au Public. Ce qui doit nous consoler, c'est que nous avons aujourd'hui des principes clairs, & j'ose me flatter qu'on les trouvera dans mon Ouvrage; & qu'en suivant le chemin que j'ai tracé, on pourra en trouver un plus grand nombre dans l'étude assidue de la nature. Dès qu'on connoîtra mes principes,

ces livres nombreux ſeront inutiles. Quand même *Hipocrate* & *Galien* n'auroient jamais exiſtés, & que tous leurs ſucceſſeurs n'auroient jamais écrit : nous pourrions déduire de ces principes clairs dont je viens de parler, tout ce qui a été obſervé par les anciens & par les modernes. Un grand avantage qui réſulte de tels principes, c'eſt que nous ſerons débaraſſés de ces remédes mal conçus, mal aſſortis, injuſtement vantés, aveuglément adoptés ; de tous ces remedes, dis-je, dont les livres ſont pleins. Je l'inculque ici avec le droit que donne une longue pratique. Qu'on ſe mette bien dans l'eſprit que les bons remedes ſont en petit nombre. On doit regarder les inventeurs de ces remedes ſi compoſés, non comme des Médecins, mais comme des empiriques qui ont raſſemblé des dro-

gues dont la raiſon, ni la Phyſique, ni l'expérience n'ont jamais dicté l'aſſemblage, & dont l'effet eſt toûjours incertain. Ce ſont ſurtout les Médecins Arabes, qui par une charlatanerie indigne de notre art, ont appris à leurs ſucceſſeurs à multiplier & à prodiguer de petits remédes, dont le ſuccès ſe réduit à amuſer le caprice des malades, ou à les aſſervir plus long-tems à une avidité honteuſe : ce ſont eux qui ont infecté l'eſprit de ces Médecins qui accablent & minent les corps par une foule intariſſable d'opiates, de fondans prétendus, de pilules, d'extraits, de poudres, où l'on ne voit qu'une oſtentation crédule & intéreſſée, plus digne d'un charlatan qui étale avec confiance des compoſitions biſarres & nombreuſes, que d'un Médecin qui a la premiere teinture de ſon art. Je ne prétends

pas pour cela blâmer l'etude de la matiere médicale, ni autoriſer l'ignorance de ceux qui ne connoiſſant que quelques remédes, prononcent hardiment contre les autres, comme contre de vaines reſſources, & ne les rejetent que parce qu'ils ſont incapables de les preſcrire avec juſteſſe & d'en conſtruire même les formules. Pour connoître un petit nombre de remédes, il faut en connoître beaucoup, & il faut par cette connoiſſance étendue, avoir acquis le droit de mépriſer ceux qui ſont inutiles; comme pour connoître les vrays métaux & les pierres précieuſes; il faut connoître preſque tous les minéraux. Mais il faut l'avouer à la honte de tant de Medecins & ſurtout de Théodore de Mayerne qui a rempli l'eſprit des Médecins Anglois d'un fatras de recétes incendiaires, dont ils ne ſont

pas encore entierement désabusés : la saignée, l'emétique, les purgatifs, le mars, le mercure, l'opium, le kinkina, quelques sudorifiques, sont presque les seuls remedes qui puissent conserver leur réputation, & dont une expérience constante démontre l'utilité. C'est après un long examen & après de longues épreuves que je fais cet aveu qui paroît réduire la Médecine à la misére, tandis qu'il l'a rend plus riche; puisqu'il en constate les véritables ressources, & qu'il concentre, pour ainsi dire, les forces de cet art, lequel, malgré cette simplicité apparente de remédes, aura toûjours une grande étendue. Il faut rendre justice à la Médecine Françoise. Cette simplicité que demandoit Monsieur *Boile* est établie à *Paris* & à *Montpellier.* La Médecine y est debarassée de ce tatras qui y jette de

la confuſion, & qui l'accable, pour ainſi dire, en d'autres pays. J'oſe donc, ſur les traces des *Barbeyracs* & de mes autres prédeceſſeurs dont j'ai pris la tradition, entreprendre d'épurer encore davantage un art ſi précieux & plus digne de notre eſtime que toutes les autres ſciences humaines. Je vais tracer ici mes préceptes avec une franchiſe qui paroîtra peut-être une eſpéce de préſomption à des eſprits pointilleux ; mais la vérité eſt le guide que je ſuis ; & ſatisfait d'une telle reſſource, je finis une digreſſion qui m'a paru néceſſaire, & je reviens à mon projet, & à la ſuite de mes réflexions, au ſujet des fiévres malignes & de la recherche de l'activité de leurs cauſes.

VII.

Conſidérant donc que la cauſe de la mort étonnante de la plus grande

grande partie de ceux qui étoient attaqués de différentes espéces de fiévres malignes étoit réellement la même que celle qui avoit produit les accidens funestes dont elles étoient accompagnées ; je fûs persuadé qu'en cherchant & en découvrant la véritable cause de la mort de ceux qui en avoient été attaqués, elle me mettroit sous les yeux la cause contenante, je veux dire les modifications particulieres du sang & des organes qui formoient le caractére essentiel de toutes ces sortes de maladies; je compris aisément que l'unique moyen de découvrir la cause de mort, étoit de l'aller chercher dans l'intérieur du corps des cadavres; qu'il faloit y reconnoître & l'état du sang dans les grands vaisseaux & les altérations considérables & sensibles qu'il avoit produit dans les principaux or-

ganes qui en avoient absolument arrêté le jeu & interrompu les fonctions ; je me déterminai d'autant plus volontiers à chercher dans les cadavres de ceux qui étoient morts la cause des grands accidens des fiévres malignes, que j'étois persuadé qu'elle ne pouvoit devenir sensible que par ce moyen ; que je ne pouvois m'assurer des mauvaises dispositions des organes dont les fonctions étoient absolument altérées dans les fiévres malignes ni des modifications vicieuses du sang & des autres liqueurs qui avoient causé le dérangement de ces organes, que par une inspection oculaire. Je sçavois que la santé & la vie ne consistoient que dans un mouvement libre & aisé de la circulation du sang des artéres, dans les veines, & dans la facilité que le sang avoit de se décharger de plusieurs sortes

de fluides dans divers couloirs que la nature avoit pratiqués dans le corps pour plusieurs grands usages : & je voyois clairement qu'on ne pouvoit s'assurer des causes de l'interruption de la circulation dans les parties, & de la séparation de divers récrémens dans les différens couloirs qui faisoient tomber toutes les fonctions des organes, & de divers récrémens qui se séparoient de la masse du sang, qu'en examinant avec soin la disposition des principaux organes, & en les comparant avec leur état naturel, & que l'observation de l'état du sang & des autres fluides étoit d'une conséquence infinie pour établir seurement les vûës curatives qu'on devoit remplir pour la guérison de ces maladies ainsi que de toutes les autres. La nécessité de faire toutes ces recherches & de m'assurer

des cauſes manifeſtes & ſenſibles des accidens funeſtes qui accompagnoient les fiévres malignes, me parut d'autant plus indiſpenſable que je ſavois que la médecine n'avoit d'autre objet que celui de combattre les cauſes ſenſibles des maladies, & que toutes les inſenſibilités poſſibles & imaginables étant hors de ſon reſſort, les Médecins ne devroient être occupés que de la recherche des ſenſibles, & de démêler dans le nombre de celles qui pouvoient altérer la circulation du ſang & la ſéparation des récrémens celles qui produiſoient actuellement les maladies. Ce parti me parut d'autant plus ſur dans cette recherche, que j'étois convaincu qu'on pouvoit réduire toutes les maladies à deux grandes claſſes, ſavoir à l'interruption de la circulation du ſang dans les parties, ou à

l'interruption de la séparation des récrémens dans les différens couloirs du corps : que tous les différens accidens qui troubloient l'économie naturelle du corps, & dont on a fait tant de différentes espéces de maladies, n'étoient proprement que des suites nécessaires des deux grandes classes que je viens d'établir ; je me flatai que connoissant assez bien tout ce qu'il y avoit de sensible dans la structure de tous les organes, ainsi que les modifications sensibles des fluides qui entretenoient leur jeu, je trouverois immanquablement, ou des dépravations sensibles des fluides qui auroient altéré la disposition organique des parties & de leur jeu naturel, ou du moins que connoissant la mauvaise disposition & le dérangement des organes, je pourois à la faveur de la connoissan-

ce de leur état naturel & contre nature, parvenir à celle des modifications vicieuſes de la maſſe du ſang, & de tous les récrémens qui auroient échapé à mes ſens & à toutes mes recherches.

III.

J'eus une belle occaſion de faire toutes ces recherches anatomiques au port de Rochefort, j'y arrivai à la fin du mois de Février par ordre de la cour, l'année 1694. La diſette étoit grande dans tout le royaume, & le peuple de ce port en ſouffroit extrêmement. L'hyver y fut aſſez doux, & le vent du midi y ſoufla preſque toûjours depuis le mois de Mars, juſqu'au milieu du mois de Septembre & ne paſſa que très-peu de jours, de tems en tems au nord-eſt qui étoit très-violent & très-froid. Ce port eſt ſur la riviére de la

Charante à couvert du vent du nord par une élévation considérable & par un reste de bois qui le couvre, il a du côté du levant une grande prairie que les hautes marées de la Charante inondent presque toutes les années, & les marées en se retirant, y laissent quantité de marais d'une eau très-limoneuse & très-puante qui se dessechent l'été, & communiquent à l'air de ce port une odeur de poudre brulée qui s'y fait sentir ordinairement le soir, lorsque le serein commence à tomber, qui est toûjours fort dangereux.

Il n'y avoit à mon arrivée d'autre maladie épidémique établie dans cette ville que la rougeolle & la petite vérole, qui y causoient une grande mortalité, & qui durerent jusqu'au 15. du mois d'Avril ; ces deux maladies me fournirent d'abord les obser-

vations que je vais rapporter; mais il faut établir auparavant les principes qu'on doit ſuivre entrant dans la recherche de la vérité qui s'eſt cachée aux Médecins durant tant de ſiécles; mais auparavant voici quel eſt mon projet. Mon deſſein eſt de traiter des Fiévres malignes ordinaires & de celles qui ont été appellées peſtilentielles, à cauſe du degré de violence auquel les cauſes ſont montées. Dans cette idée, je diviſe mon ouvrage en trois livres. Le premier traitera des cauſes immédiates & éloignées de ces fiévres, de leurs ſignes, & du prognoſtic qu'on en doit faire, & tout ce que je dirai là-deſſus pourra être appliqué à toutes les eſpéces des fiévres malignes, puiſque toutes leurs cauſes y ſeront renfermées avec leurs accidens. Le ſecond traitera de la méthode

qu'on doit suivre 1°. dans la cure des fiévres malignes ordinaires, 2°. dans la cure des fiévres pestilentielles, cette méthode sera tirée des indications fondées sur la nature des causes que j'aurai établies. Le troisiéme traitera de la cure des accidens de toutes les fiévres malignes. On voit donc dans ce projet qu'il ne manquera rien dans cet ouvrage de ce qui peut éclaircir la nature des fiévres malignes de quelque espece qu'elles soient.

CHAPITRE II.

Observations anatomiques qui sont les fondemens de cet ouvrage ; avec des propositions préliminaires, qui renferment les moyens par lesquels les Médecins peuvent parvenir à la connoissance des maladies.

I

TOute mauvaise disposition des organes ou des fluides

qui roulent dans leurs vaiſſeaux & qui empêchent l'exercice libre des fonctions naturelles, je l'appelle *maladie*.

II

Toute mauvaiſe diſpoſition des organes ou des fluides qui altérent les fonctions des organes & qui produit tous les accidens, je l'appelle cauſe eſſentielle & contenante de la maladie.

III.

La différence des maladies ou de leurs cauſes eſſentielles qui altérent les fonctions du corps ne peut ſe tirer que de la différence eſſentielle & ſpécifique des diſpoſitions vicieuſes des fluides ou des organes, d'où il s'enſuit que les mauvaiſes diſpoſitions des cauſes internes des maladies étant égales & ſpécifiquement ſemblables, doivent produire les mêmes maladies.

I V.

Et ces diſpoſitions & ces altérations vicieuſes des fluides & des ſolides du corps de même eſpéce, peuvent paſſer par une infinité de degrés en montant du moins au plus, ou en deſcendant du plus au moins, ſans changer d'eſpéce.

V.

Il s'en ſuit que de quelque différence que ſoient les degrés des mauvaiſes diſpoſitions des fluides & des organes, ſuivant le plus ou le moins, ils ne produiront pourtant que la même eſpéce de maladie; & que les maladies dont la cauſe eſſentielle & contenante ſera ſpécifiquement la même ou ſemblable, produiront les mêmes maladies eſſentiellement ſemblables.

V I.

Il ſera donc inutile & ſuperflu

de multiplier le nombre des maladies dont la cauſe ſera ſpécifiquement la même ou ſemblable par rapport aux différens degrés de plus ou moins de la cauſe interne & conſtante.

VII.

Tout agent qui ne renferme dans l'idée qu'on en a aucun rapport avec certains effets déterminés, ne peut être regardé comme cauſe de ces effets : ou ce qui eſt la même choſe, toute cauſe doit renfermer dans ſon idée la puiſſance de produire certains effets déterminés & un rapport conſtant avec ces effets.

VIII.

Pour combattre les cauſes des maladies, il ne ſuffit pas de s'en former une idée : mais il eſt néceſſaire d'avoir une certitude phyſique de ſon exiſtence.

I X.

La Médecine n'a d'autre objet que celui de combattre les causes dont l'existence est certaine. Toutes les causes qui n'ont d'autre existence que dans notre idée & dans l'imagination, ne sauroit donc être l'objet de la Médecine.

X

Il n'y a que les causes internes qui sont sensibles, & de l'existence desquelles on peut s'assûrer par l'*autopsie*, qui soient l'objet de la Médecine. On doit donc en cherchant le raport des effets ou des accidens internes & sensibles des maladies, tâcher de parvenir à la connoissance de leur cause interne.

X I.

L'unique moyen de découvrir les causes internes des maladies consiste dans l'observation de

l'état des principaux viſceres de ceux qui meurent de toutes ſortes de maladies ; or les principales parties ſont les organes internes renfermés dans les trois cavités du corps, & l'entretient de l'état naturel de ces organes & la guériſon de leurs maladies font le principal objet du Médecin.

XII.

Mais pour faire des obſervations juſtes ſur les véritables cauſes internes des maladies, il faut avoir une connoiſſance diſtincte de la conſtruction des organes & de la maniere dont ils opérent pour l'entretien de la ſanté & de la vie ; & ſans cette connoiſſance diſtincte, on ne peut établir aucune cauſe interne ni de mort ni de maladie.

XIII.

Les connoiſſances diſtinctes

que nous avons de la structure des organes & des fluides qui entretiennent leur jeu, peuvent seules établir toutes les différentes altérations que les uns & les autres peuvent souffrir dans l'éxercice de leur fonction naturelle.

XIV.

Il y a plusieurs parties dans le corps qu'on peut regarder comme les principaux organes qui servent à l'entretien de la santé & de la vie & qui sont comme la maîtresse rouë qui fait aller le reste de la machine, & sans laquelle cette machine ne peut subsister.

Voilà le chemin qu'un Médecin doit suivre, ou les principes avec lesquels il doit entrer dans la recherche des vérités qui peuvent lui ouvrir les secrets de la nature. Nous allons d'abord don-

ner les obſervations faites ſur les cadavres ; les obſervations, dis-je, ſur leſquelles toute la Médecine fébrile doit s'élever, ſi on veut ſe conduire par des routes ſûres : en effet les ſens nous découvrent les dérangemens des parties, & les réfléxions nous en dévoilent les ſuites.

Obſervations ſur la petite Vérole & la Rougeolle.

I.

La petite vérole commençoit par un grand froid & un friſſon qui étoient ſuivis d'une fiévre très-violente, d'une douleur de tête inſupportable, d'une nauſée & d'un vomiſſement continuel; la fiévre relâchoit le trois ou le quatre, & les puſtules commençoient à paroître : elles s'élévoient peu & très-lentement, & ſe trouvoient mêlées de taches

pourprées ou livides. Lorsque la maladie venoit au terme de la supuration, elle s'affaiçoit tout à coup & les malades périssoient subitement. Cette maladie étoit communément accompagnée d'hémorragie, de flux de ventre séreux & dyssenterique, & souvent de pissement de sang; les malades tomboient dans la rêverie ou dans l'assoupissement. Les pustules devenoient charbonneuses dans plusieurs sujets, & ils périssoient ordinairement du quatre au cinq, le septiéme ou le neuviéme de l'éruption. Toutes les petites véroles confluentes furent toûjours mortelles, & il en échapa très-peu de ceux dont les grains de petite vérole étoient séparés & entremêlés de taches pourprées.

II.

Les rougeolles commençoient

par un froid léger, par une lassitude extraordinaire, par une pésanteur de tête, un assoupissement, une toux séche & importune & une inflammation aux amygdales, une difficulté de respirer considérable avec des nausées ou un cours de ventre: la rougeolle paroissoit le trois ou le quatre, le plus souvent mêlée de pourpre, la fiévre qui relâchoit un peu après l'éruption, se ralumoit le trois ou le quatre, l'oppression devenoit plus grande. Les malades toussoient beaucoup & crachoient du sang, ils étoient très-oppressés, ils passoient de l'assoupissement à la réverie, leurs diarrhées étoient sanguinolentes, leur ventre devenoit tendu & douloureux, & ils périssoient presque tous avant le septiéme de l'éruption: ils ne passoient jamais le sept, lorsque le pourpre ou les taches livides

arrivoient depuis le quatriéme jour de la maladie jusqu'au septiéme. Toute espérance de retour étoit perdue : les malades périssoient en vingt quatre heures. Les urines furent presque toûjours rouges & chargées tant dans la petite vérole, que dans la rougeolle, la langue toûjours humide dans la petite vérole, & toûjours séche dans la rougeolle.

III.

Je trouvai dans tous ceux qui étoient morts de la petite vérole le cerveau engorgé de sang d'un rouge foncé ou livide, souvent inondé de sérosités claires ou sanieuses, le poûmon plus rarement altéré, le foye engorgé de sang, l'estomac & les intestins rougeâtres, & leurs vaisseaux trop apparens ; & tant les menbrannes du cerveau que la superficie du poûmon, de l'estomac

& des inteſtins parſémés en pluſieurs endroits, de puſtules de petite vérole avortée, la véſicule du fiel étoit toûjours rempli d'une bile épaiſſe, verdâtre ou noirâtre, & le ſang paroiſſoit abſolument diſſout dans les gros vaiſſeaux.

IV.

Le cerveau, le poûmon le foye, l'eſtomac & les inteſtins ſe trouverent conſtament engorgés de ſang, d'un rouge foncé ou livide dans tous ceux qui moururent de la rougeole ; & le cerveau, la cavité de la poitrine, le bas ventre ſe remplirent le plus ſouvent d'une ſéroſité ſanieuſe. Pluſieurs endroits de l'eſtomac & des inteſtins étoient parſemés, ainſi que le poûmon & les membranes du cerveau, de taches pourprées ou livides, la véſicule du foye ſe trouva remplie comme dans la petite

vérole d'une bile porracée ou noirâtre.

V.

Ce que je remarquai de plus singulier dans ces ouvertures, c'est que je ne trouvai aucune goutte de sang, ni dans la veine cave, ni dans les ventricules du cœur dans trois sujets, dont deux étoient morts de la petite vérole & le troisiéme de la rougeolle. Tout le sang s'étoit résout en air. Tant la veine cave, que les ventricules du cœur, en paroissoient tendus, comme si on les avoit soufflés à dessein. Toutes les parties du corps paroissoient aussi blanches que si on les avoit lavées. Il ne restoit qu'une légére teinture de rouge en certains endroits du cerveau & dans le foye, & je ne crois pas qu'on eut pû tirer de tous ces sujets la valeur d'une demie once de sang.

Ils avoient eû une fiévre très-violente, le pouls plein, tendu & véhément, vingt-quatre heures avant leur mort. L'un de ceux-là ayant été ſaigné, étoit mort avant qu'on eût achevé de remplir la troiſiéme palette.

Obſervations ſur les Fiévres doubles-tierces ſubintrantes.

I.

A la rougeolle & à la petite vérole ſuccedoient des fiévres ſubintrantes dont les redoublemens commençoient par une douleur de tête effroyable qui étoit ſuivie d'une nauſée, & d'une douleur d'eſtomac inexprimable. A ces accidens ſe joignoit une démangeaiſon univerſelle ſi inſupportable qu'elle obligeoit les malades à ſe gratter exceſſivement juſqu'à ſe mettre la peau tout en ſang, & cette démangeaiſon im-

portune étoit accompagnée d'une enflure générale de toutes les parties du corps, enflure purement flatueuse, & qui se dissipoit à la chute des redoublemens par une légere moiteur ; j'eus même le malheur d'en être attaqué. Les malades tomboient dans l'assoupissement ou dans la rêverie, & mouroient avec un ventre excessivement tendu & douloureux. Cette fiévre ne se terminoit heureusement que par des sueurs abondantes qui jettoient le malade dans un épuisement extraordinaire, & duroit sept ou huit jours. Elle ne finissoit que par une abondante salivation d'une humeur fade ou salée qui duroit ordinairement quinze jours ou trois semaines. L'usage du kinkina aigrissoit la fiévre dans tout le commencement. Elle ne cédoit qu'aux purgatifs réïterés en grands lavages ; & on ne pou-

voit employer le kinkina qu'àprès le onziéme jour, lorſque les grandes fiévres avoient commencé. Cette eſpéce de fiévre fit périr beaucoup d'habitans, & dura depuis environ le quinze du mois de May, juſqu'à la fin du mois de Juin.

II.

Je trouvai le cerveau de ceux qui en moururent, ainſi que le foye, l'eſtomac & les inteſtins conſtament engorgés de ſang, d'un rouge foncé tirant ſur le noir & le plombé, le cerveau ſouvent inondé de ſérosités claires ou ſanieuſes qui s'étoient auſſi échapées en quantité dans la capacité du bas ventre. Je trouvai dans pluſieurs de ces ſujets des abcez ſanieux, dans le cerveau, dans le foye, & la véſicule du fiel remplie d'une bile verte ou d'un jaune très-foncé : le ſang
ſe

se trouva dissout dans les gros vaisseaux, & semblable à une lavûre de chair.

Observations sur les Fiévres malignes, pourprées & sans pourpre.

I.

Quoique ces fiévres causassent une grande mortalité, elle augmenta considérablement à l'arrivée des fiévres malignes pourprées & non pourprées, qui régnerent sur la fin du mois de Juin. Le mal commençoit par un grand frisson ou un froid glaçant, une douleur ou une pésanteur de tête, une lassitude & un abbattement de force extraordinaire. Le pouls se faisoit à peine sentir dans le froid, tant il étoit petit & enfoncé. A ces premiers accidens se joignoit une nausée & un vomissement presque con-

tinuel, puis un cours de ventre séreux ou bigaré de plusieurs sorties de couleurs, de jaune, de verd, de caffé & de noir. Ces évacuations devenoient très-souvent sanglantes ; le pouls se relevoit très-difficilement ; les malades ne se réchauffoient qu'à peine, & ne revenoient point à la chaleur naturelle pendant les deux premiers jours. Il en mourut même quelques-uns dans deux ou trois jours dans le froid, qu'on ne put jamais réchauffer. En général le pouls brilloit peu jusqu'au quatre de la maladie ; il devenoit ou presque semblable, ou naturel, ou très-fiévreux & très-foible depuis le quatre jusqu'à la fin de la maladie. Les taches pourprées commençoient à paroître dans quelques-uns le quatre de la maladie, & dans d'autres, les jours suivants ; la fiévre redoubloit tous les jours

ſur le ſoir, & les malades tomboient dans la rêverie ou dans l'aſſoupiſſement du quatre au cinq, & elle continuoit juſqu'à la fin de la maladie. Le plus grand nombre en périſſoit; & ceux qui en échapoient, ne le faiſoient que par des ſueurs critiques qui arrivoient le 7. le 11. & le 14. Les urines demeuroient claires & ambrées juſqu'au quatre, & ne commençoient à devenir rouges & d'une couleur foncée que lorſque la fiévre s'allumoit: elles venoient ordinairement en petite quantité, & dépoſoient un ſédiment briqueté; le ventre ſe tendoit ſouvent, & l'hypocondre droit étoit tendu & très-douloureux; pluſieurs ſaignerent du nez, & ce fut toûjours un ſigne pernicieux, ainſi que la ſupreſſion d'urine, lorſqu'elle arrivoit du ſix au ſept, ou du dix à l'onziéme; peu moururent avant le

ſept, pluſieurs moururent le ſeptiéme, & ceux qui échaperent porterent la maladie juſqu'au quatorziéme & juſqu'au dix-huitiéme & au vingt-uniéme.

II.

Le ſang de ceux qui moururent de cette eſpéce de fiévre avant le quatriéme jour, ſe trouva caillé dans la veine-cave & dans les ventricules du cœur; le cerveau fut toûjours engorgé de ſang d'un rouge foncé ou livide dans toute la ſubſtance; le foye fut pareillement enflâmé & engorgé de ſang. Toutes les ramifications de la veine-porte étoient très-apparentes & remplies d'un ſang grumelé, l'eſtomac & les inteſtins étoient rouges, enflâmés & parſemés de taches livides. A l'égard de ceux qui moururent le ſept, & dont la fiévre avoit été violente, le

sang se trouva liquide dans les vaisseaux & dans les ventricules du cœur, & très-épais & à demi caillé dans ceux qui étoient morts le sept, avec le pouls petit & languissant, & dont la chaleur de l'habitude du corps avoit été très-modérée & peu au dessus de la chaleur naturelle. Je trouvai dans plusieurs, qui étoient morts le sept, une sérosité sanieuse répanduë entre les membranes du cerveau & dans la capacité du bas ventre.

Observations sur les Fiévres pestilentielles.

I.

Cette espéce de fiévre qui causoit déja beaucoup de ravage dans le mois de Juin, se rendit beaucoup plus meurtriere, & devint pestilentielle le mois de Juillet & d'Août suivants; les

malades tomboient d'abord dans un grand frisson ou dans un froid glaçant, avec un grand mal de tête ou une pésanteur accablante, une petitesse de pouls, & un abattement des forces inexprimable, avec une agitation continuelle des membres. Leur visage devenoit have, plombé & cadavéreux, leurs yeux étoient ternes, ou étincelans; ils étoient tourmentés de nausées ou de vomissemens continuels; ils tomboient fréquemment en syncope, & plusieurs moururent sans avoir repris la chaleur naturelle, froids comme du marbre, dans l'assoupissement, & comme dans une yvresse, dans la sueur froide: entre ceux qui revenoient du froid à la chaleur naturelle, il y en eut dont la fiévre fut très-modérée, le pouls toûjours enfoncé & petit, qui périrent le 6. ou le 7. de la

maladie sans autre accident que celui des taches pourprées ou livides dont toute la peau se couvroit le quatre ou le cinq, avec un flux de ventre coliquatif sans beaucoup de changement dans les urines que par raport à leur quantité qui étoit beaucoup moindre que dans le naturel.

II.

Le plus grand nombre se releva du froid, & la fiévre se ralluma communément très-modérée, rarement fut-elle violente, le pouls fut toûjours inégal, petit & mou, leur peau fut couverte de taches pourprées ou livides dès le 3. ou le 4e. jour. Presque tous eurent des parotides ou des bubons axillaires; les bubons inguinaux furent rares. Ceux en qui les bubons ou les parotides parurent le 4. le 5. ou le 6. périrent tous; il n'é-

chapa que ceux en qui les bubons & les parotides ne parurent que le 7. ou le 9e. jour de la maladie avec une rémiſſion conſidérable de la fiévre & de tous les autres accidens. Pluſieurs eurent des charbons à la tête & aux mains, & aucun de ceux qui en eurent n'en échapa ; tous ceux qui périrent, moururent dans la rêverie & dans l'aſſoupiſſement avec le ventre tendu & l'hypocondre droit douloureux. Preſque tous furent travaillés par des cours de ventre ſéreux, verdâtres, noirâtres, poiſſés ou ſanguinolens & dyſſenteriques. Les hémorragies du nez furent très-fréquentes dans la pluſpart des malades, & les urines furent preſque toûjours ou rouges ou très-foncées en couleur, & dépoſoient un ſédiment rougeâtre & briqueté, depuis le 4. juſqu'à la fin de la maladie, ayant été

cruës ou naturelles depuis le commencement de la maladie jusqu'à l'augment : cette maladie, qui fit périr les deux tiers de ceux qui en étoient attaqués, ne relâcha & ne finit que par de grandes pluyes qui arriverent à la fin du mois d'Aout, & qui remirent de l'eau dans toutes les mares & dans tous les marais desséchés de la prairie.

III.

Je trouvai le sang caillé dans la veine-cave & dans les ventricules du cœur de tous ceux qui étoient morts avant le 4e. jour de la maladie, très-épais & peu coulant dans tous ceux qui l'avoient porté jusqu'au 7. au 9. & au 11. Le cerveau, le foye, l'estomac & les intestins engorgés de sang d'un rouge foncé, livide & charboneux. Dans la plûpart, les membranes.

du cerveau, la ſuperficie de l'eſtomac & des inteſtins étoit parſemée de taches livides ou pourprées; avec pluſieurs places charbonées ſemblables à celles qui avoient paru en divers endroits de la peau; je trouvai des abcès ſanieux dans la ſubſtance du cerveau, ou dans le foye de quelques ſujets, & de la ſéroſité claire & ſanieuſe répandue entre les membranes du cerveau, ou entre la pie mere & la ſubſtance corticale, qui l'avoit abſolument relâchee. La ſubſtance du foye ſe trouva dans quelques ſujets réduite preſqu'en bouillie, & tous ceux qui avoient porté la maladie juſqu'au 7. ou juſqu'au 11. eurent des ſéroſités répandues, jaunâtres ou ſanglantes dans la cavité du bas-ventre. Le poûmon ſe trouva preſque toûjours le moins affecté de toutes les parties internes, quoiqu'il parût quelquefois engorgé de ſang.

IV.

La cauſe interne de la mort d'un ſi grand nombre de fébricitans, me parut manifeſte par le raport que je fis de l'état du ſang, de ſon épaiſiſſement avec l'engagement & l'engorgement des vaiſſeaux des principaux organes, & par celui des altérations que je trouvai dans le cerveau, dans le foye, dans l'eſtomac, & dans les inteſtins, & le raport qu'avoient ces altérations du ſang & des organes avec les grands accidens qui avoient accompagné toutes ces maladies : j'en vis ſi diſtinctement & ſi clairement la cauſe, que je fus étonné que tant d'habiles Médecins tant anciens que modernes, euſſent pris le change dans une matiere ſur laquelle il étoit ſi aiſé d'avoir des éclairciſſemens, & qui n'é-

toient pas hors de la portée des ſens. Je fus ſurpris qu'ils euſſent eû recours à des cauſes occultes, venimeuſes & délétéres, ou à des poiſons, ou à des vers pour leur imputer tous les funeſtes effets de la grande mortalité que cauſoient les fiévres malignes : tandis qu'ils pouvoient, à la faveur de l'ouverture des cadavres, ſe conduire aiſément à la connoiſſance d'une cauſe très-ſimple & très-ſenſible qui ſe ſeroit aiſément préſentée à leurs yeux.

V.

C'eſt dès ce tems-là que baniſſant toutes les idées confuſes de malignité, & leur en ſubſtituant de plus claires & de plus ſenſibles dans toutes les fiévres qu'on appelle vulgairement malignes, je commençai à établir une méthode plus aſſûrée de les traiter, & d'en prévenir les ſuites

funestes ; & fondé sur des indications claires & distinctes que je tirai de la connoissance de l'état du sang & des organes dans ces sortes de maladies, j'ouvris les yeux sur toutes les fautes que j'avois faites jusqu'alors dans leur cure ; je compris la raison de leur incurabilité, lorsque leur cause étoit parvenue à un certain point de grandeur ou qu'elle avoit été négligée dans le commencement de son action. Je vis la route qu'il faloit tenir pour en prévenir les suites funestes toutes les fois que je trouvai les secours pratiquables.

VI.

Quelque avantageuse que j'aye trouvé cette méthode, & quelque solides que fussent les fondemens sur lesquels je l'avois établie ; j'ai toûjours cru qu'on ne sçauroit prendre trop d'é-

clairciſſement & trop de pré-caution dans une matiere ſi importante, & qu'il étoit du bien public de confirmer la méthode de guérir ces grandes maladies & d'éclaircir leur nature par une longue ſuite d'obſervations. C'eſt dans cet eſprit que je n'ai jamais laiſſé échaper aucune occaſion de faire ouvrir les cadavres de ceux qui ſont morts depuis ce tems-là de toutes les eſpéces de fiévres malignes qui ont régné dans tous les endroits où je me ſuis trouvé, & ſpécialement à Paris, les années 1709. 1711. & 1714. Les obſervations que j'y ai faites & celles de pluſieurs de mes Eléves, ſe ſont trouvées ſi conformes à celles que je fis à Rochefort, que je crois aujourd'hui les fondemens théoriques & pratiques des indications de toutes les eſpéces de fiévres malignes abſolument inébranlables & ſuf-

fisantes pour établir une méthode de les traiter ; méthode, dis-je, générale, uniforme & moins exposée aux tâtonemens que toutes celles qu'on lit dans divers Auteurs de médecine.

VII.

Je me suis déterminé à la donner au Public plùtôt que je n'aurois cru par raport à la maladie qui ravage la province, & j'ai cru qu'il étoit important de la donner soûtenue de toutes les observations anatomiques, de toutes les inductions & de toutes les conséquences naturelles que j'avois tirées de mes principes pour l'établissement du caractere essentiel de toutes les différentes sortes de fievres malignes ; qu'il étoit nécessaire de détruire certaines idées confuses de malignité & de communicabilité qu'on attribue à ces sortes de maladies, d'autant

plus que quand même elles ſeroient fondées en raiſon, elles cauſent de plus grands maux à la ſociété par la terreur qu'elles répandent & par les précautions barbares qu'on prend pour ſe garantir de la contagion de ces maladies, que ſi elles ſe répandoient avec toute leur violence & leur prétendue communicabilité, ſans que les Médecins & le vulgaire en euſſent le moindre ſoupçon.

VIII.

Pour l'exécution de ce deſſein, & pour faire revenir les Médecins de l'ancien préjugé où ſont la plûpart ſur la cauſe extraordinaire des fiévres malignes & ſur leur communicabilité, j'ai cru que la meilleure méthode que je pouvois prendre, étoit celle que j'avois ſuivie pour me déprévenir moi-même & de leur tracer toutes les routes que j'a-

vois tenuës pour parvenir à une connoissance claire & distincte de la cause essentielle & contenante de toutes ces maladies, & pour l'établissement des indications curatives qu'il faloit suivre pour les guérir & en prévenir les suites funestes. Cette méthode m'a paru d'autant plus nécessaire, qu'engageant à un grand détail & à lier les idées les unes avec les autres, il étoit très-aisé à un Lecteur attentif de me redresser & de se redresser lui-même, si j'avois manqué dans quelque dénombrement essentiel ou dans quelque rapport nécessaire pour en tirer les conséquences qui devoient en résulter naturellement; qu'enfin les Médecins qui auroient plus de génie & de plus grands talens pour la pratique que je n'en ai, pourroient plus heureusement travailler sur ce

plan, pour dresser une histoire exacte de toutes les maladies qu'on comprend ordinairement sous le nom de fiévre maligne. Au reste cet ouvrage avoit été ébauché après mon retour de Rochefort. Mes idées qui étoient devenues plus distinctes sur la théorie & sur la pratique, se sont épurées peu-à-peu. Depuis le commencement de ce siécle, il ne s'est point passé d'année, où je n'aie corrigé & augmenté le canevas de ce Traité. Enfin lorsque la peste a ravagé *Marseille*, je l'ai refondu sur mes dernieres idées & mes dernieres observations. Depuis même l'année 1720. jusqu'à cette année 1727. j'ai continué mes corrections.

IX.

Mais avant que d'entrer dans aucun détail des avantages qu'on peut tirer des observa-

tions que j'ai faites sur toutes les espéces de fiévres malignes pour en découvrir la cause interne & le véritable caractére, il est important de savoir au juste, en quel état on a trouvé le sang & les principaux viscéres dans les cadavres de ceux qui sont morts de la fiévre pestilentielle à Aix & à Marseille; & je ne crois pas qu'on puisse mieux s'en éclaircir, que par une attention éxacte à l'ouverture des cadavres de plusieurs pestiférés, que M. Chicoyneau, Chancelier de la Faculté de médecine de Montpellier, & Verny docteur de la même Faculté, ont donné au Public; ces Messieurs que la Cour avoit envoyés pour secourir ces deux malheureuses villes & qui s'y sont distingués, ainsi que plusieurs autres Médecins, par leur intrépidité, par leur humanité compatissante & consolante pour les malades dans le tems que la

terreur de la contagion avoit saisi tous les esprits, & que les pestiférés étoient absolument abandonnés dans leurs maisons ou traînés impitoyablement dans les ruës qui n'étoient remplies que de cadavres ou de mourans; ces Messieurs, dis-je, ont courageusement entrepris de faire ouvrir plusieurs cadavres; & j'ai trouvé tant de rapport de leurs observations avec les miennes, & elles m'ont confirmé si bien dans les idées que je pris à Rochefort sur le caractére des fiévres pestilentielles & autres malignes, & sur la maniere de les traiter, que j'avois d'abord projetté de les mettre ici en parallele avec les miennes; mais pour ne pas surcharger mon traité, je renvoye mes Lecteurs à leur ouvrage où elles sont très-bien détaillées. Je vais présentement tourner uniquement mes vûës sur la re-

cherche des principes qu'on peut établir en rapprochant les connoissances, tirées de l'économie animale, des observations que je viens de détailler : ce n'est que de cette façon qu'on peut faire usage de ce que l'on découvre par l'anatomie dans les cadavres.

CHAPITRE III.

Les causes immédiates des Fiévres malignes, & des Fiévres pestilentielles & de leurs accidens, doivent être déduites des altérations du sang.

I.

TOutes les altérations sensibles qu'on a découvertes par l'ouverture des cadavres des fébricitans de toutes les espéces de fiévres malignes, se réduisent

à l'obſervation d'un ſang épaiſſi & caillé dans les groſſes veines & dans les ventricules du cœur de tous ceux qui en ſont morts précipitament dans trois ou quatre jours, & dans l'engorgement des vaiſſeaux du cerveau, du poûmon, du foye, de l'eſtomac & des inteſtins, à la rougeur foncée ou à la lividité gangréneuſe ou charbonée de toutes ces parties. Toutes ces altérations tant du ſang que des parties, étant des modifications très-manifeſtes & très-ſenſibles, dont on peut ſe former une idée claire & diſtincte, il n'y a qu'à voir ſi l'idée qu'on en a, renferme la puiſſance de produire tous les accidens conſidérables qui accompagnent la fiévre maligne & la fiévre peſtilentielle ; ſi elles ſont capables de faire périr un ſi grand nombre de malades : car ſi l'on trouve dans les funeſtes accidens

qui accompagnent les fiévres malignes clairement renfermés dans l'idée de la puiſſance de ces altérations ſenſibles de la maſſe du ſang & des organes qu'on voit à l'aiſe dans les cadavres fébricitans de fiévre maligne ; & ſi l'on trouve dans l'idée de la nature & de la puiſſance des cauſes ordinaires, évidentes & générales, un raport néceſſaire avec toutes ces altérations ſenſibles du ſang & des organes ; on ſera en droit de conclure hardiment que la cauſe eſſentielle & contenante de toutes les fiévres malignes étant du nombre de celle qu'on connoît clairement & diſtinctement avec tous les raports qu'elle a, tant avec les accidens qui accompagnent ces maladies, qu'avec les cauſes évidentes & générales des maladies ordinaires & communes ; c'eſt ſans aucune raiſon que les Anciens ont

fait de la peste & des fiévres malignes une espéce différente de toutes les maladies communes & les plus connues, & qu'ils en ont rapporté la cause interne & externe à la classe des causes occultes & malignes ; & que les modernes se sont tourmentés à plaisir & sans aucune nécessité à imaginer des causes nouvelles, extraordinaires & merveilleuses, différentes des générales, des plus communes & des plus certaines, pour leur attribuer les accidens surprenans de la peste & des autres fiévres malignes.

II.

Et pour faire cette recherche avec quelque ordre, il faut trouver d'abord le raport que peut avoir le sang épaissi, grumelé ou caillé, 1°. avec l'engorgement, 2°. avec les accidens des principaux visceres, pour passer ensuite

ensuite à la découverte des raports qu'ont toutes ces altérations sensibles des viscéres avec les funestes accidens des fiévres malignes & la mort d'un si grand nombre de fébricitans de cette espéce. Or dans cette recherche, en allant du connu à l'inconnu, de ce qui est proche à ce qui est éloigné, dès que nous aurons établi les causes de tous les accidens des fiévres malignes, nous connoîtrons la cause de ces fiévres en général, puisqu'elles ne résultent que de l'assemblage des accidens : ensuite nous partirons de cette cause prochaine pour nous élever jusqu'aux causes éloignées ; & parce qu'on ne peut former un juste raport d'une chose avec une autre sans en connoître clairement la nature, il faut voir si celle qu'on peut se former d'un sang épaissi, caillé ou gangrené, est

celle où l'on voit clairement & distinctement la puissance de produire tous ces engorgemens des vaisseaux des viscéres. Or l'épaississement & le grumélement d'un fluide étant une modification contraire à sa fluidité naturelle ; & la fluidité d'un liquide ne consistant que dans la petitesse, la désunion de ses parties & la facilité qu'elles ont à céder à l'impression de tous les corps qui leur sont appliqués ; il s'ensuit que l'épaississement & le grumélement du sang étant une modification contraire à sa fluidité, ne consistera que dans la grossiéreté de ses parties, dans leur réunion & dans la difficulté qu'elles auront à céder à l'impulsion des corps qui leur seront appliqués. Cette idée d'un sang épais & grumelé est claire & distincte : elle est d'ailleurs fondée sur la difficulté que le sang épais &

caillé a à couler, sur la résistance qu'il fait aux doigts & sur la facilité qu'il a de se soûtenir, ainsi que les corps solides, dans une figure constante. La nature du sang épais, grumelé ou caillé est donc clairement connuë, & l'on peut aisément découvrir dans son idée la puissance de produire ou de ne pas produire tous ces engorgemens des vaisseaux des viscéres.

III.

Or parce que l'engorgement des vaisseaux des viscéres ne consiste précisément que dans l'obstruction des réseaux artériels qui empêchant le sang qui y aborde continuellement par les grands troncs de passer dans les veines, en fait distendre toutes les mailles; il s'ensuit évidemment que si un sang épais, caillé ou grumelé est capable de produire des obstructions & de boucher

en général les réſeaux artériels, il pourra être regardé comme ayant la puiſſance de produire les engorgemens des viſcéres, & aura un raport néceſſaire avec cet effet. Or l'obſtruction de quelque vaiſſeau & de quelque canal que ce ſoit, ſolide ou fluxible, ne conſiſtant que dans l'engorgement fait par un corps moû ou ſolide qui en remplit la cavité & qui empêche tout autre corps qui s'y préſente de paſſer outre; il s'enſuit que le ſang devenu épais, grumelé ou caillé doit s'arrêter dans les réſeaux artériels & remplir leurs cavités ou celle de leurs épanchoirs qui le conduiſent dans les veines, alors l'impulſion du ſang qui eſt pouſſé dans les réſeaux artériels ne ſera pas capable de faire marcher & paſſer outre les parties qui ſe ſont engagées dans les épanchoirs des réſeaux artériels

& la contraction de leur membrane ſera trop foible pour faire gliſſer les parties du ſang ainſi arrêté dans leur cavité les unes ſur les autres, & pour les faire paſſer dans les veines: on pourra donc conclure qu'un ſang épais, caillé ou grumelé renfermera dans ſon idée la puiſſance de former des obſtructions dans les réſeaux arteriels des viſcéres, & d'y produire l'engorgement & le gonflement qu'on trouve dans leurs vaiſſeaux. Or l'idée d'un ſang épais, grumelé ou caillé renferme celle d'une liaiſon étroite de leurs parties & de la difficulté qu'elles ont de gliſſer les unes ſur les autres, de ſe ſéparer, & de couler à la file, lorſqu'elles ſont pouſſées & preſſées; & toutes ces modifications ſont contraires à l'idée de la fluxibilité que demande le ſang pour couler & paſſer aiſément

à travers les petits réſeaux artériels qui le conduiſent dans les veines. Il s'arrêtera donc & bouchera les réſeaux artériels toutes les fois que la puiſſance impulſive & compreſſive du cœur & des membranes des vaiſſeaux ſe trouvera inférieure à celle qui tient les parties du ſang liées les unes avec les autres, les retiendra en place & les empêchera d'en changer, de gliſſer les unes ſur les autres, & de ſe prêter à la force impulſive & compreſſive du cœur & des artéres. Or dans les fiévres malignes, il y a conſtament une obſtruction & un engorgement des vaiſſeaux des principaux viſcéres, & il y a un raport néceſſaire de cette modification du ſang contre nature & d'ailleurs très-ſenſible & très-connuë avec les altérations qui réſultent de l'obſtruction des réſeaux artériels dans tous les viſcéres.

IV.

J'ai donc trouvé dans l'idée claire & diſtincte du ſang épaiſſi, caillé ou grumelé, qu'on voit dans les vaiſſeaux des malades de fiévres malignes, la puiſſance de produire des obſtructions dans les vaiſſeaux artériels de toutes les parties, & des engorgemens conſidérables dans les vaiſſeaux de tous les viſceres. Cette modification du ſang très-ſenſible à la vûë & au toucher, toute ſimple qu'elle eſt, eſt capable de produire toutes ces grandes altérations dans les viſceres leſquelles ne viennent que par l'engorgement de leurs vaiſſeaux. La puiſſance d'un ſang trop épais, caillé ou grumelé étant pleinement connue, ainſi que ſon raport avec l'obſtruction des réſeaux artériels, il n'y a plus qu'à examiner le raport de

l'obſtruction des réſeaux artériels avec le gonflement & l'engorgement des vaiſſeaux, avec la rougeur extraordinaire des parties ou de leur lividité. Or parce que l'obſtruction des épanchoirs des réſeaux artériels étant inſurmontable à l'impulſion du ſang que le cœur y pouſſe, ainſi qu'à la contraction des membranes des réſeaux artériels, il s'enſuit que le ſang qui abordera continuellement dans les réſeaux artériels dont les épanchoirs ſont bouchés, ſe réfléchiſſant ſur lui-même & ſur leurs côtés, en remplira la cavité & les dilatera extraordinairement & fort au-delà de leur naturel ; & parce que plus les réſeaux artériels ſont dilatés & remplis de ſang, plus ils doivent devenir apparens & ſenſibles ; & plus la quantité du ſang qui les remplit eſt grande, plus la

ſuperficie des parties dont les réſeaux artériels ſont engagés, doit prendre une couleur rouge plus foncée que dans l'état naturel ; il s'enſuit que la dilatation extrême des réſeaux artériels rendra la ſuperficie de toutes les parties dont les vaiſſeaux ſont engorgés de ſang d'un rouge plus foncé que dans l'état naturel, & que tous les plus petits canaux du ſang s'y rendront très-apparens.

V.

Et parce que des tuyaux auſſi ſimples & auſſi extenſibles que le ſont les réſeaux capillaires des artéres ne ſcauroient être dilatés au-delà de leur naturel, ſans faire ſouffrir une dilatation extraordinaire à toutes les embouchures des vaiſſeaux lymphatiques qui nourriſſent leur tiſſu & celui des parties : & le

diamétre de ces embouchures ne pouvant augmenter ſans donner entrée aux parties déliées de la lymphe nourriciere , mais encore aux parties les plus groſſiéres, qui ſont comme la matrice & le véhicule de la partie globuleuſe & de tous les récremens de la maſſe du ſang, je conclus qu'un ſang épais, arrêté dans les mailles des réſeaux artériels de quelque partie que ce ſoit, recevant continuellement une nouvelle impulſion de ce qui arrive par le tronc des artéres, doit non-ſeulement en dilater les côtés , mais pouſſer encore dans leurs vaiſſeaux lymphatiques nourriciers, avec les parties groſſieres de la lymphe, les globules du ſang qui s'y trouvent mêlés.

VI.

Et parce que les vaiſſeaux

lymphatiques des réseaux artériels sortant de tous leurs côtés & concourant ensemble dans toutes les espéces des mailles, y forment de nouveaux réseaux avant que de gagner & de former les grands troncs des veines lymphatiques qui rapportent la lymphe dans les glandes conglobées ou dans les veines ; je conclus que la lymphe grossiere & rougie par le mêlange des globules du sang entrant de tous côtés dans les réseaux lymphatiques renfermés dans l'aire des mailles des réseaux artériels, doit leur faire prendre une teinture de rouge qu'elles n'avoient pas, & que les parties dont les réseaux artériels sont engagés, même les plus blancs & celles que les Anciens appelloient spermatiques, en doivent prendre une couleur de rouge foncé. Et parce qu'un sang arrêté dans

les vaiſſeaux artériels d'une partie, en gonfle également les tuyaux du ſang & ceux de la lymphe nourriciere ; je conclus qu'il doit en augmenter le volume de tout l'excès du ſang ou de la lymphe qui y eſt arrêtée, & que la partie en doit devenir plus élevée & d'un volume plus grand.

VII.

Et parce que je ſçai par expérience que le ſang & la lymphe ne peuvent s'arrêter dans quelqu'endroit que ce ſoit ſans y prendre un mouvement de fermentation & de corruption, & qu'un tel mouvement doit en échauffer conſidérablement les parties ; je conclus que le ſang & la lymphe impure ne peuvent s'arrêter dans les réſeaux artériels & lymphatiques ſans s'échauffer & ſans y pro-

duire une chaleur exceſſive. (Or on n'entend par une inflammation, que l'élévation d'une partie avec de la rougeur & de la chaleur). Je conclus donc qu'un ſang arrêté dans les réſeaux de quelque partie que ce ſoit, doit y produire une véritable inflammation.

VIII.

Mais parce qu'un ſang arrêté dans les réſeaux artériels & lymphatiques d'une partie, ne s'y échauffe pas tout à coup & ſans une digeſtion préalable, j'appellerai cet état d'élévation d'une partie, dont les réſeaux artériels & lymphatiques ſont engagés & tendus de ſang & de lymphe impure & ſanglante, une ſimple diſpoſition inflammatoire, laquelle eſt la cauſe générale des fiévres malignes.

IX.

Et parce qu'on ne peut douter que le ſang ne puiſſe être plus ou moins épais, & les engagemens des réſeaux artériels plus ou moins conſidérables, par rapport aux divers tempéramens; & qu'un ſang doux, gras & balſamique dans les tempéramens ſanguins, ne doive être plus ſuſceptible de l'impreſſion des cauſes coagulantes de la maſſe du ſang, que ne l'eſt un ſang ſalin, plus délié & plus chargé d'humeurs bilieuſes, comme il l'eſt dans les tempéramens bilieux; & que produiſant un plus grand gonflement & une plus grande dilatation dans les vaiſſeaux engagés, il doit faire entrer & paſſer dans les réſeaux lymphatiques qui en ſortent une plus grande quantité de lymphe groſſiere, plus char-

gée de globules de ſang, & par-conſéquent que les parties dont les réſeaux artériels s'engagent par les grumeaux d'un ſang épais, doivent s'élever, ſe tuméfier beaucoup, & que leur rougeur doit être plus foncée & plus grande.

X.

Et parce que plus l'engorgement des reſeaux eſt grand, plus les troncs des arteres qui y déchargent le ſang & qui en reçoivent continuellement, en doivent être tendus & dilatés; & que plus la dilatation qui fait le battement des artéres eſt grande, plus le ſentiment & de leur battement & de leur pulſation doit être ſenſible par tout le corps; je conclus que l'engorgement des réſeaux artériels dans les tempéramens ſanguins, l'engorgement, dis-je, qui produit des tumeurs

d'un rouge foncé dans les parties, doit y causer un battement & une pulsation du tronc des artéres fort sensible & fort incommode ; & parce qu'enfin la chaleur que prend un sang gras & huileux, est beaucoup plus douce que celle du sang salin & maigre ; je conclus que les tumeurs inflammatoires dans les tempéramens sanguins, lorsque le sang vient à s'y échauffer, doit produire une chaleur plus douce & plus modérée, que de pareilles tumeurs dans les tempéramens bilieux ; & ce sont ces différences qui font les différences des fiévres par raport au pouls. Sur ces considérations j'appellerai inflammations, ces élévations considérables des parties avec une rougeur foncée, un grand battement & une grande chaleur, des *inflammations*, des *phlegmons* ou des *tumeurs inflamma-*

toires & *phlegmoneuses*, toutes modifications qui sont des causes du mouvement fébrile.

X I.

Et parce qu'un sang plus salin, plus âcre, tel que celui des tempéramens bilieux, résiste davantage à l'impression des causes coagulantes, qu'il s'épaissit plus difficilement, & que ces grumeaux n'étant ni si durs ni si gros que ceux des tempéramens sanguins, il doit faire des engagemens plus légers dans les réseaux artériels des parties : je conclus qu'il doit les faire moins distendre & les moins dilater dans les tempéramens sanguins, & ne faire pousser dans les réseaux lymphatiques qui naissent des tuyaux artériels qu'une lymphe moins épaisse & moins chargée de globules de sang ; qu'en conséquence les parties doivent ne s'élever & ne se

tuméfier que d'une maniere peu sensible ; & que la rougeur de ces tumeurs ne venant que des globules du sang qui s'échapent des réseaux artériels dans les réseaux lymphatiques qui les accompagnent, & n'y en ayant qu'une moindre quantité dans les tempéramens bilieux, elle doit être plus vive & moins foncée dans les parties. Et parce que les tumeurs qui sont produites par un sang bilieux, s'échauffent plûtôt que celles qui arrivent aux tempéramens sanguins, & que la chaleur que prend le sang & la lymphe en doit être plus âcre & plus mordante ; j'appellerai ces sortes de tumeurs superficielles d'un rouge vermeil & moins foncé, des érésipeles ou des tumeurs & des inflammations érésipelateuses pour les distinguer des tumeurs phlegmoneuses.

XII.

Et parce qu'un ſang plus crud & plus chargé de ſéroſités, lorſqu'il s'arrête dans les réſeaux artériels, doit pouſſer une lymphe plus aqueuſe dans les réſeaux lymphatiques de leurs mailles ; & moins les globules qui s'échappent avec cette lymphe doivent la rougir, je conclus que dans les tempéramens pituiteux dont le ſang eſt plus crud & plus ſéreux, ainſi que dans les tempéramens ſanguins & bilieux qui dégenérerent par une infinité de cauſes qui rendent leur ſang ou plus ſéreux ou qui font ſéparer la ſéroſité du corps & de la lymphe, les tumeurs qui arrivent en conſéquence de l'arrêt du ſang dans les réſeaux artériels des parties, doivent être moins rouges & tirer, ou ſur le rouge pâle, ou

ſur le blanc. Et parce que plus le ſang arrêté dans les réſeaux artériels eſt aqueux, plus la lymphe qui ſort de leurs côtés & qui va engorger les réſeaux lymphatiques eſt aqueuſe, moins elle eſt chargée de parties globuleuſes, moins les principes ſalins & fermentatifs du ſang & de la lymphe qui ſéjournent dans les réſeaux artériels & lymphatiques des parties ſont en état de fermenter & de ſe mettre dans une grande effervеſcence, & d'échauffer la partie; je conclus que les tumeurs qui arrivent dans les tempéramens pituiteux, ou dans les ſanguins & bilieux dégénérés, doivent avoir moins de chaleur. Ainſi un ſang plus aqueux & plus ſéreux doit néceſſairement relâcher le tiſſu des réſeaux dans leſquels il s'arrête, & qu'il gonfle; & une

lymphe plus aqueuſe qui diſtend les réſeaux lymphatiques doit pareillement relâcher leur tiſſu & laiſſer échaper aiſément ſa partie aqueuſe à travers leurs membranes & en inonder le tiſſu de toutes les parties voiſines ; & qu'enfin une partie tuméfiée par un ſang aqueux, & une lymphe aqueuſe ſouffrant un relâchement total dans tout ſon tiſſu doit plus facilement permettre l'expreſſion & les tranſports des parties aqueuſes d'un endroit preſſé dans un autre ; je conclus donc que ces ſortes de tumeurs d'un rouge pâle & blanchâtre ou d'une chaleur plus modérée, doivent être moles & plus faciles à céder à l'impreſſion des doigts. Et parce qu'enfin le tiſſu d'une partie relâchée ne conſerve que très-peu de reſſorts pour ſe rétablir dans la ſituation où elle étoit

avant ſon allongement forcé par la preſſion; je conclus encore que ces ſortes de tumeurs dans les tempéramens phlegmatiques ou ſanguins, & les bilieux dégénérés de leur état naturel, doivent conſerver quelque tems l'impreſſion des doigts lorſqu'on les preſſe, & qu'elles ne doivent ſe relever & recouvrer leur étenduë ordinaire que très-lentement & plus difficilement que les phlegmons & les éréſipeles. Or je donnerai à ces eſpéces de tumeurs le nom *d'œmes* pour les diſtinguer des autres.

XIII.

Et parce qu'on voit clairement qu'un ſang épaiſſi qui produit des engagemens conſidérables dans les vaiſſeaux du cerveau, du foye, de l'eſtomac & des inteſtins, & qui y attire des inflammations phlegmoneu-

ſes, éréſipélateuſes ou œdémateuſes, a la puiſſance de produire de ſemblables engagemens ſéparés, & des inflammations d'une très-petite étendue dans les vaiſſeaux artériels de toutes les autres parties tant externes, qu'internes; & que pluſieurs grumeaux ſéparés qui roulent dans différens troncs d'artéres cutanés peuvent s'arrêter en pluſieurs réſeaux artériels ſéparés de la peau, & n'y boucher que les nœuds ou l'épanchoir d'une ſeule maille: & comprenant aiſément que l'épanchoir d'une maille des réſeaux artériels de la peau étant bouché, les concours des canaux de la maille doivent ſouffrir la même dilatation, & le même engorgement qu'un grand nombre de mailles de ſuite dont les épanchoirs ſont engagés, & qu'en conſéquence de la dilatation des canaux d'une maille

bouchée, les réſeaux lymphatiques qu'elle forme doivent ſe remplir d'une lymphe groſſiere plus ou moins chargée de globules de ſang qui doit faire rougir plus ou moins l'aire de la maille engagée. Or comme on trouve dans cette maille plus ou moins rougie, & dans pluſieurs ſéparées qui forment des taches ſur la peau des peſtiferés & autres malades attaqués de fiévres malignes, le même aſpect, la même rougeur, ou la même lividité qu'on obſerve dans les inflammations du cerveau & des autres viſceres; je conclus que toutes ces taches pourprées ou livides dont la peau eſt parſemée dans la peſte & dans les autres fievres malignes, quelque petites qu'elles ſoient, ſont de la même nature que les inflammations d'une plus grande étenduë; qu'elles

qu'elles ne sont proprement sur la peau que des points d'inflammation, de phlegmon, d'éresipel & d'œdeme, séparés les uns des autres, & de l'étenduë que leur peuvent donner deux ou trois mailles qui se trouvent engagées au milieu de plusieurs autres; que la différente couleur de ces différens points d'inflammation dans la peste & dans les autres fiévres malignes ne sont, comme dans la plus grande inflammation, que l'effet qui y produit le plus ou le moins de globules du sang qui ont passé dans les réseaux lymphatiques de la maille engagée d'un réseau artériel; que les taches pourprées supposent dans la lymphe des réseaux lymphatiques une petite quantité de globules qui la teignent en *rouge clair*, *purpurin*; qu'une plus grande quantité lui donne, & à la partie, une couleur

rouge foncée, & qu'une trés-grande la fait paroître d'un rouge *obſcur & livide*.

XIII.

Et parce qu'il eſt évident qu'un ſang épais & grumelé, qui bouche une grande étenduë des réſeaux artériels eſt capable, à l'aide de celui que les artéres y pouſſent continuellement, de porter leurs mailles fiſtuleuſes à un extrême degré de dilatation, ainſi que tous les réſeaux lymphatiques, & de les faire engorger d'une grande quantité de lymphe épaiſſe, chargée de globules; & comprenant aiſément que les membranes des réſeaux tant artériels que lymphatiques, ayant été portées au-delà de leur reſſort naturel, deviennent tout-à-fait incapables de faire aucun mouvement de contraction & aucun jeu de

ressort, pour chasser & exprimer le sang de leurs cavités ; je conclus qu'un sang épais & grumelé qui s'est arrêté en quantité dans les réseaux artériels d'une partie, & que la lymphe grossiere & chargée de globules du sang dont les réseaux lymphatiques sont engorgés, ne recevant plus aucun mouvement ni aucune passion des membranes des canaux qui les renferment, doivent demeurer dans leur cavité sans aucun mouvement de circulation & dans un parfait repos.

XIV.

Et parce qu'il est évident que l'extrême dilatation des membranes des réseaux artériels & lymphatiques doit y produire un allongement forcé & outré des ramifications des nerfs qui se répandent dans leurs fibres, pour y entretenir le sentiment

& leur jeu de contraction ; je conclus que l'extenſion extraordinaire des membranes & des fibres motrices des réſeaux, tant artériels que lymphatiques, en produiſent une pareille dans les ramifications des nerfs qui s'y diſtribuent, & un étranglement total qui les empêche de leur fournir les eſprits néceſſaires à l'entretien de leur contraction & de leur reſſort, ainſi que de la faculté de ſentir ; c'eſt une conſéquence néceſſaire que les réſeaux artériels & lymphatiques étant extrémement remplis & diſtendus de ſang & de lymphe, perdent avec le mouvement toute ſorte de ſentimens. Or la vie des parties ne conſiſte que dans le mouvement continuel de dilatation & de contraction des réſeaux artériels & lymphatiques qui pouſſent le ſang & la lymphe dans le tronc des veines &

dans les vaisseaux lymphatiques; je puis donc conclure qu'un sang épais, grumelé & arrêté dans les réseaux artériels pouvant leur faire perdre leur jeu de contraction & toute sorte de sentiment, & perdant lui-même le mouvement de circulation, doit faire mortifier & mourir, avec les réseaux artériels & lymphatiques, tout le tissu d'une partie qui en est composée. Cet état d'une partie dans laquelle le sang ne circule plus, & où il n'y a plus aucun sentiment, je l'appellerai la gangréne ou la mortification de cette partie. Et parce qu'il est évident que le sang, avec la simple modification d'un grand épaississement & d'une espece de grumélement, est capable de produire dans les parties toutes ces altérations que je viens de détailler; je conclus qu'il peut faire mourir & gangréner toutes

celles dans lesquelles il s'est arrêté. Et parce que la mort absoluë d'une partie y supposant une interruption totale de la circulation, une cessation parfaite du mouvement de la dilatation & de la contraction dans les réseaux artériels, & une perte totale du sentiment; il ne me paroît pas possible que tous ces accidens arrivent dans un instant & autrement que par des degrés proportionnés à la dilatation extrême des réseaux artériels & lymphatiques qui ne peut être que successive & correspondante à plusieurs battemens de cœur qui poussent successivement de nouveau sang dans les réseaux engagés; je conclus que la privation de la vie dans une partie dont les vaisseaux sont engagés par un sang épais & grumelé, n'étant portée à une extrême dilatation que successivement & par

dégrés, la privation de la vie d'une partie & la mort absoluë ne peuvent arriver que par degrés, & qu'il y a dans ce nombre certains cas dans lesquels la dilation & l'extension des réseaux artériels & lymphatiques n'ayant pas été portés à l'extrême, & où la liaison des parties qui en font le ressort n'a pas eté entierement détruite, il est encore possible que les parties reviennent à la vie, le ressort des réseaux artériels & lymphatiques n'étant pas absolument détruit, ni le sang & la lymphe absolument caillés & indissolubles.

XV.

Je conclus aussi que les derniers degrés de la dilatation & de l'extension des membranes des réseaux artériels & lymphatiques rompant & détruisant absolument l'union & la liaison des parties composantes de leur tissu

fibreux & contractile, qui entretient leur reſſort, il leur eſt impoſſible de le recouvrer avec la faculté de ſe dilater & de ſe reſſerrer ; qu'il eſt de même impoſſible aux nerfs exceſſivement diſtendus par la même cauſe & dont toutes les ramifications ſont briſées & détruites, de fournir aux réſeaux artériels & lymphatiques les eſprits qui leur ſont néceſſaires pour l'entretien du ſentiment & de leur jeu de reſſort, & qu'elles doivent par conſéquent être privées de la vie ſans aucun retour, & cenſées abſolument mortes. Ces deux ſortes d'états de parties modifiées, dans l'un deſquels elles peuvent revenir, quoique mortifiées, lorſque dans l'autre elles ne ſauroient reprendre leur premier état & où elles ſont abſolument mortes ; l'organiſation & la continuité de leurs parties étant détruites,

méritent grande considération. Je trouve que pour cela on a eu raison de distinguer ces deux états, & d'appeller la mortification des parties dans ce commencement du nom de gangréne ; & de lui donner celui de *Sphacele*, lorsque la mortification est parfaite, & que le sang & la lymphe, faute du mouvement que ces fluides ne peuvent plus recevoir par le repos absolu des membranes des réseaux artériels & lymphatiques, se sont enfin coagulés & devenus tout-à-fait incapables de recouvrer leur fluidité naturelle.

XVI.

Et parce que l'épaississement & le grumélement du sang, sont des modifications claires & sensibles qui renferment dans leur idée la puissance ou la capacité de boucher les nœuds des

réſeaux lymphatiques & les diſtendre à l'extrême, & d'y produire tous ces changemens qui le conduiſent à la gangréne ; je conclus qu'elles ſont plus que ſuffiſantes pour produire tous ces effets, d'autant plus qu'ils ne ſont qu'une ſuite naturelle de l'obſtruction des réſeaux artériels & lymphatiques, & de leur plénitude extrême occaſionnée par l'obſtruction & l'engagement de leurs épanchoirs dans les veines, la cauſe de l'épaiſſiſſement & du grumélement du ſang & de la lymphe étant d'ailleurs tout-à-fait étrangére & inutile à la production de cet effet ; de ſorte que je ne puis le regarder que comme un effet très-ſimple & très-naturel d'une modification très-manifeſte & très-ſenſible de la maſſe du ſang.

XVII.

Et parce que les bras & les jambes extirpés dans les grandes blessûres se pourrissent bientôt, quelque doux & balsamique que soit le sang qui y rouloit auparavant, sans qu'il soit besoin pour y attirer la pourriture, d'y faire intervenir aucune espéce de poison ou de venin corrosif ; je conclus que le sang & la lymphe étant des humeurs très-corruptibles de leur nature, lorsqu'elles perdent leur mouvement de circulation & qu'elles sont arrêtées dans leurs vaisseaux, doivent en peu de tems y concevoir une fermentation corruptive, qui les faisant raréfier, doit achever de rompre toutes les liaisons des fibres qui forment le tissu des vaisseaux artériels & lymphatiques, les réduire en une espéce

de ſanie & de pâte mole, & en détruire toute la forme organique.

XVIII.

Et parce que cette pourriture qui détruit la partie ſphacellée ne ſuppoſe qu'une fermentation corruptive des humeurs qui ſont arrêtées dans ces vaiſſeaux & dans tous leurs plus petits pores, & que le mouvement de fermentation & de raréfaction, doivent faire éclater & briſer tous les canaux & tous les pores qui les renferment, quelque bonne qualité qu'euſſent auparavant ces liqueurs avant que d'être arrêtées, & qu'elles ne fuſſent altérées par aucune qualité maligne & déletére d'aucun venin ni d'aucun poiſon corroſif; je conclus que toutes ces taches livides & gangrénées, que toutes ces gangrénes de la peau des malades de fiévre maligne &

pourprée, n'étant qu'un effet très-ſimple de l'épaiſſiſſement & du grumélement du ſang qui le font arrêter dans les réſeaux artériels & lymphatiques des parties ; & que la nourriture, ou la diſſolution totale de la ſtructure des parties mortes ſphacellées, non plus que la gangréne, ne ſont qu'un effet très-ſimple de la fermentation corruptive des humeurs qui ſe ſont arrêtées dans les endroits livides & gangrénés de la peau, ſans qu'il ſoit néceſſaire de faire intervenir, pour produire cet effet, aucun poiſon corroſif.

XIX.

Et parce que les différentes diſpoſitions du ſang & de la lymphe, lorſqu'ils ont pris un épaiſſiſſement vicieux, doivent faire prendre des modifications différentes aux parties dans

lesquelles ces humeurs se sont arrêtées, & qu'elles les portent à la mortification absoluë ; je conclus aisément qu'un sang bilieux, sec & atrabilaire, arrêté dans les réseaux artériels & lymphatiques , venant à fermenter, & produisant dans la partie une inflammation & la gangréne par la dilatation extrême des réseaux artériels & lymphatiques, & faisant échaper à raison de son effervescence toutes les parties aqueuses qui entrent dans sa composition & dans celle de la lymphe, la partie gangrenée & sphacellée, au lieu de tomber en pourriture, doit au contraire se rendre séche & aride, & prendre un air de brulûre & de noirceur, à raison de la sécheresse & de la noirceur que le sang y prend, lorsqu'aprés avoir fermenté & perdu sa sérosité, il demeure à

sec dans les canaux artériels & dans les réseaux lymphatiques où il est arrêté.

XX.

Et parce qu'un sang épais & chargé de beaucoup de parties aqueuses, comme il est quelquefois dans les tempéramens sanguins, & toûjours dans les tempéramens pituiteux, lorsqu'il s'est arrêté dans les réseaux artériels & lymphatiques, doit moins fermenter, & moins échauffer la partie, & par conséquent produire une moindre dissipation de ses parties aqueuses; & que distendant extrêmement les réseaux artériels & lymphatiques, il doit ou faire crever les vaisseaux lymphatiques & en faire répandre la lymphe dans le tissu de la partie, ou en faire transpirer la plus aqueuse, en relâcher & en miner tout

le tiſſu, engorger tout ce tiſſu; & de plus la couleur rouge, noire ou blanche de la partie, ne venant que de la quantité du ſang qu'elle a dans ſes vaiſſeaux, ou de la quantité de la lymphe qui l'arroſe; je conclus que la mortification qui arrive aux parties dont les réſeaux artériels ſont engagés, lorſqu'elle laiſſe une couleur blanche & pâle dans la partie, y ſuppoſe un épanchement d'une lymphe aqueuſe qui en a abſolument relâché le tiſſu & y a formé un œdéme inſenſible: & j'appelle cette eſpéce de gangréne, une gangréne blanche ou gangréne œdémateuſe.

XXI.

Et parce que je trouve que ces deux dernieres manieres de gangréne ſont des effets très-ſimples des modifications particulieres de différente ſorte de

ſang épaiſſi, & que pour les produire il n'y a point de néceſſité d'introduire dans le ſang aucune qualité maligne, ni aucun poiſon corroſif ; je conclus que c'eſt mal-à-propos & ſans aucune raiſon que les Anciens ont raporté à des qualités malignes, déletéres & venimeuſes, la perte de la chaleur naturelle dans laquelle ils faiſoient conſiſter la nature de la gangréne, quoique la perte de la chaleur naturelle n'en ſoit qu'un effet. Je conclus auſſi que les Modernes ne ſont pas mieux fondés que les Anciens, lorſqu'ils ont attribué la cauſe des lividités à des gangrénes extérieures des peſtiferés, à des venins, à des poiſons corroſifs, ou à des vers imperceptibles : qu'ils ſe ſont épouvantés à l'aſpect des taches livides & des gangrénes de la peau des peſtiferés, auſſi mal-à-

propos que le vulgaire qui ne juge de la malignité des maladies, que lorſqu'il voit des taches pourprées, livides, ou gangréneuſes ſur la peau, quoique ces accidens dépendent d'une modification du ſang très-ſimple & très-ſenſible qui ne ſuppoſe aucune de ces cauſes qui ſont toutes inſenſibles & purement imaginaires, merveilleuſes & tout-à-fait extraordinaires. Je ſuis d'autant plus convaincu que les gangrénes des peſtiferés ne ſont qu'un effet d'un ſimple épaiſſiſſement de la maſſe du ſang qui le fait arrêter dans les réſeaux artériels, que je ſçai qu'un froid exceſſif qui arrête le ſang & la lymphe dans les extrémités du corps, dans le nez, dans les doigts des pieds & des mains, les fait tomber en mortification, & en gangréne. Je ſçai encore que les

fortes ligatures qui arrêtent le cours du ſang dans les parties, & qui l'empêchent de revenir par les veines, les fait tomber en mortification & en gangréne dans des ſujets où d'ailleurs le ſang eſt tout-à-fait bien diſpoſé & nullement chargé d'aucune ſorte de corroſifs, ni même d'aucune vermine ; de ſorte que quoique je regarde toûjours les taches livides & gangrénées de la peau de ceux qui ſont attaqués de fiévres malignes comme de très-grands accidens, cependant, après avoir bien examiné toutes choſes, je conclus, ſans balancer, que tous ces accidens ne ſont dûs qu'à l'effet d'une cauſe très-ſimple, ſçavoir à l'épaiſſiſſement extraordinaire de la maſſe du ſang que perſonne n'a jamais regardé comme une modification extraordinaire.

XXII.

Et parce que le ſang dans toutes ces ſortes de fiévres malignes étant extrêmement épais, la lymphe nourriciere des vaiſſeaux & des fibres motrices de tout le corps, doit devenir néceſſairement plus épaiſſe ; cette liqueur étant devenuë plus épaiſſe que dans l'état naturel, elle peut plus facilement s'arrêter dans les véſicules des glandes conglobées dans leſquelles elle eſt portée par les troncs référens des vaiſſeaux lymphatiques, comme dans tout autant d'entrepôts & de regards ; & que prenant, par le ſéjour qu'elle y fait néceſſairement, un peu plus de conſiſtance qu'elle n'en avoit avant que d'y entrer, elle doit en ſortir plus difficilement par les vaiſſeaux lymphatiques référens ; je conclus que dans

toutes les fiévres malignes, toutes les glandes conglobées du corps doivent être disposées à s'engorger & à se tuméfier : mais parce que plus la lymphe revient des parties qui sont les plus éloignées du cœur, & qui sont les moins charnues, plus elle est exposée à l'impression de l'air, & elle doit être plus épaisse que celle qui revient des parties plus charnues & qui sont moins éloignées du cœur ; je conclus que les glandes conglobées qui reçoivent la lymphe des parties les plus éloignées du cœur, doivent être plus sujettes à s'engorger & à se tuméfier, que celles qui la reçoivent des parties les plus voisines du cœur & des plus charnuës. Il est donc évident que toutes ces glandes qui reçoivent la lymphe des pieds & des mains & de la circonférence de la tête, doivent être plus ex-

posées à s'enfler & à se tuméfier que toutes les autres qui la reçoivent des parties internes les moins éloignées du cœur & les moins charnues : je ne dois donc pas être surpris de voir enfler ces glandes extérieures dans les fiévres pestilentielles & malignes. Or comme toutes ces glandes sont d'une même espéce, toutes conglobées & toutes destinées à recevoir le résidu des parties de la lymphe nourriciere pour l'envoyer dans les veines, je leur donnerai à toutes le nom général & ancien de *bubons* ; & pour différencier ces sortes de tumeurs les unes des autres par rapport aux différens endroits qu'elles occupent, je donnerai avec les anciens le nom de *bubon inguinal* à la tumeur des glandes des aînes ; de *bubons axillaires* à l'enflûre des glandes des aissel-les de bubons *maxillaires* ou

parotides, aux tumeurs des glandes de la machoire ; & parce qu'on voit ſouvent paroître ces tumeurs au commencement de la maladie, & qu'elle conſerve toute ſa grandeur & ſa violence après leur apparition, il faudra les regarder comme des accidens & des ſymptômes fâcheux de la maladie, qui ne diminuent en rien ſa force & ſon danger.

XXIII.

Et parce qu'on en voit paroître d'autres qui de leur naiſſance font ceſſer ces grands accidens de la maladie, je ne puis m'empêcher de les regarder comme ſalutaires aux malades, & je donne le nom de *bubons ſymptomatiques* aux premiers, & de *bubons ſalutaires déciſifs & critiques* aux ſeconds.

XXIV.

Et parce que je vois clairement & diſtinctement, 1°. qu'au-

cune de ces glandes ne peut être engorgée d'une lymphe épaiſſe & gonflée ſans faire ſouffrir une compreſſion & un étranglement aux réſeaux artériels qui les environnent & qui leur fourniſſent la lymphe nourriciere; 2°. que les réſeaux artériels ne pouvant être étranglés ou bouchés dans aucun endroit ſans ſouffrir une dilatation conſidérable de leurs canaux réticulaires, dont les nœuds ſont bouchés ou étranglés; 3°. que la dilatation des réſeaux artériels faiſant paſſer dans les réſeaux lymphatiques dont les ouvertures ſont élargies non-ſeulement des parties de lymphe déliées, mais encore des parties groſſieres mêlées avec des globules de ſang; 4°. que toutes ces altérations & tous ces changemens arrivés aux réſeaux artériels qui rompent & qui pénétrent

pénétrent le tissu des glandes conglobées ne pouvant arriver sans une disposition inflammatoire & une inflammation ; je conclus de ces quatre articles que l'engagement & le gonflement des glandes extérieures & autres ne peuvent arriver sans attirer une inflammation. Et parce qu'enfin cette inflammation est composée, c'est-à-dire, produite par des humeurs différentes, sçavoir par un sang arrêté dans les réseaux artériels, & par la lymphe renfermée dans les vésicules de la glande ; j'apellerai ces sortes de tumeurs des inflammations sympathiques phlegmoneuses.

XXV.

Et parce que les glandes sensibles & grosses, qui sont facilement connuës par leur volume, ne sont pas les seuls entrepôts de la lymphe qui revient des

extrémités, qu'il y en a beaucoup de petites mêlées dans le panicule adipeux des cuiſſes, des bras & du col, qui ſont comme tout autant de petits regards des vaiſſeaux lymphatiques qui la renvoyent à de plus conſidérables, tels que ſont les glandes des aînes, des aiſſelles & les glandes conglobées des machoires ; je conclus que recevant une même quantité de lymphe des extrémités, elles peuvent également être engagées comme les plus grandes, & qu'elles peuvent devenir le ſujet de la formation des tumeurs comme les plus groſſes ; & qu'arrêtant le cours du ſang dans les réſeaux qui les environnent, elles peuvent y en former de même eſpéce & auſſi grandes que celles qui frapent les yeux des obſervateurs les plus groſſiers. L'expérience m'a fait voir que cette conjectu-

re n'est pas mal fondée, ayant vû communément des bubons au-dessus de l'aîne, dans le milieu de la cuisse & au-dessous des aisselles dans les fiévres pestilentielles, comme il en arrive aux aînes & aux aisselles.

XXVI.

Et parce que les réseaux artériels ne sauroient être engorgés d'une trop grande quantité de sang, ou gonflés & dilatés par une trop grande raréfaction du sang qui y est arrosé, & qui s'y échauffe, sans mettre ceux qui sont les plus foibles & les moins soûtenus par le tissu des parties en danger de crever & sans les faire crever quelquefois, suivant la résistance des grumeaux qui bouchent les nœuds de leurs mailles; je conclus que l'obstruction qu'un sang trop épais & grumelé produit nécessairement

dans les nœuds des réſeaux artériels des parties, eſt capable de les faire crever, & de faire répandre le ſang au hazard dans le tiſſu des parties dont les vaiſſeaux ſont engagés.

XXVII.

Et parce qu'un ſang répandu dans le tiſſu des parties doit perdre ſon mouvement de fluidité, ſe cailler, & paſſer de cet état dans celui d'une fermentation corruptive, qui le tourne d'abord en ſanie, puis en matiere épaiſſe, blanche, rougeâtre ou verdâtre, ou ſuivant qu'il eſt mêlé & chargé de parties bilieuſes de différente qualité, qui rendent le pus plus ou moins coulant & plus ou moins corroſif; je conclus qu'un ſang grumelé & arrêté dans les réſeaux artériels faiſant extravaſer le ſang dans le tiſſu des parties, peut y attirer des ſupurations

funestes capables de détruire entierement leur organisation. Et parce qu'un sang épais & grumelé ne sauroit engager une grande étendue de réseaux artériels d'une partie sans engager & engorger en même tems extraordinairement les réseaux lymphatiques qui en sortent ; & les réseaux lymphatiques ayant leur tissu trop mince & trop délié pour soûtenir une grande dilatation sans crever ou sans laisser échaper à travers de leur tissu la lymphe dont ils sont remplis ; je conclus que dans les grands engagemens des réseaux artériels qui ne les dilatent pas assez pour les faire crever, les réseaux lymphatiques engorgés en conséquence, doivent nécessairement les gonfler & laisser échaper la lymphe la plus séreuse à travers leur tissu & la faire répandre suivant les différentes

poſitions, ou dans le tiſſu des parties, ou dans les cavités que renferment les parties; que l'épanchement de la lymphe séreuſe dans l'interieur d'une partie en doit relâcher le tiſſu; que celui qui ſe fait des réſeaux lymphatiques de la ſuperficie d'une partie, doit remplir la cavité où elle eſt renfermée d'une ſéroſité lymphatique ou d'une ſéroſité ſanieuſe & rougeâtre lorſque les réſeaux lymphatiques ont crevé ou que la lymphe en eſt ſortie chargée de globules du ſang.

XXVIII.

Perſuadé qu'un ſimple épaiſſiſſement & grumélement de la maſſe du ſang ſont capables de produire tant de ſi différentes ſortes de tumeurs inflammatoires & gangréneuſes, non-ſeulement dans les parties externes du corps, mais encore dans toutes les parties internes; & convaincu de plus par l'inſpection ocu-

laire que le cerveau & le reste des viscéres sont enflâmés dans toutes les espéces de fiévres malignes ; je compris aisément qu'une inflammation gangréneuse d'une grande étenduë du cerveau, qu'une grande distention & un grand engorgement de ses vaisseaux, devoient empêcher absolument la séparation des esprits ; que la compression de la moëlle du cerveau devoit en arrêter la distribution, & que le cœur, ainsi que le reste des parties, tombant en paralysie par l'interruption totale du cours des esprits, devoit arrêter la circulation & causer la mort.

XXIX.

Je compris encore qu'une pareille inflammation du foye devoit arrêter la séparation & l'écoulement de la bile, & que cette humeur ardente & fermentative devoit allu-

mer & entretenir un bouil-lonnement & une fermentation dans la maſſe du ſang, dont le terme ne pouvoit être qu'une diſſolution totale de ſes principes & une pourriture qui devoit la rendre incapable de fournir les récrémens néceſſaires au maintien de toutes les fonctions naturelles ; qu'en cet état de diſſolution & de pourriture, le ſang ne pouvoit ni fournir au cerveau des eſprits de bonne qualité, ni ſalive, ni bile, ni diſſolvant d'eſtomac propres à diſſoudre les alimens & à en tirer un bon chile ; je compris auſſi qu'une inflammation ſimple ou gangréneuſe du foye arrêtant le cours du ſang qui revenoit de l'eſtomac & des inteſtins, devoient en faire engorger les vaiſſeaux, & leur attirer des inflammations gangréneuſes ; & je voyois très-clairement un ra-

port ſi néceſſaire de tous ces accidens avec l'interruption du mouvement du cœur, avec la ceſſation de toutes les fonctions animales, qu'il me parut abſolument inutile & ſuperflu d'avoir recours à quelque cauſe fort extraordinaire, différente de celles qui cauſent des inflammations les plus communes.

XXX.

Je n'eus pas auſſi beaucoup de peine à comprendre la liaiſon qu'il y avoit entre la ceſſation du mouvement du cœur & les extravaſions du ſang dans le cerveau, entre les ſupurations qui ſe faiſoient dans cette partie, ou celles qui ſe trouvoient dans le foye & la ceſſation de leurs fonctions, entre l'épanchement des ſéroſités dans la ſubſtance du cerveau & ſon relâchement total, & tous les déſordres du foye & des autres viſcéres

tels que je les ai rapportés ; les causes de tous ces accidens me parurent fort plausibles, je n'y trouvai rien de merveilleux ; & parce qu'il m'étoit aisé de juger que toutes ces causes de mort qui avoient tout-à-fait interrompu le cours de la circulation, étoient les mêmes qui en avoient troublé le cours naturel, ainsi que toutes les fonctions qui en dépendent ; je conclus, sans hésiter, que toutes ces causes de mort portées à l'extrême ; que ces inflammations gangréneuses du cerveau, du foye, de l'estomac & des intestins ; que ces épanchemens du sang ou des sérosités dans le cerveau & dans le foye, étoient précisément les causes contenantes de toutes ces espéces de maladies que j'avois qualifiées, avec tous les Médecins, du nom effrayant de *fiévres malignes*.

XXXI.

Et parce que la cause essentielle & contenante des maladies, l'est aussi de tous les accidens qui arrivent aux malades, & de la mort même; & que je trouvois les causes de mort absolument les mêmes dans tous ceux qui avoient péri de différentes sortes de fiévres malignes ou pestilentielles, avec des parotides, des bubons, ou des charbons, ou taches pourprées, & des autres fiévres qui n'étoient accompagnées ni de pourpre, ni d'aucun autre accident extérieur; je conclus que leur cause essentielle & contenante avoit été réellement la même, & que quoiqu'on eût donné différens noms à ces sortes de fiévres par raport à divers accidens extérieurs qui les accompagnoient, & par raport au danger plus ou

moins grand qu'elles faiſoient courir aux malades ; ce n'étoit pourtant dans le fond & réellement qu'une même eſpéce de maladie ; que la peſte étoit la même eſpéce de maladie que la fiévre pourprée, que la fiévre maligne ſans pourpre & ſans autres accidens : puiſque toutes ces ſortes de fiévres ſuppoſoient également un épaiſſiſſement vicieux de la maſſe du ſang qui le faiſoient arrêter dans les vaiſſeaux du cerveau, & dans ceux des autres viſcéres, & y produiſoient des diſpoſitions inflammatoires qui en faiſoient le caractere eſſentiel.

XXXII.

Et parce que le raport du plus ou moins ne peut jamais être un attribut qui change, ni la nature, ni l'eſpéce des choſes ; je conclus que, quoique l'épaiſſiſſement du ſang qui produi-

ſoit les diſpoſitions inflammatoires dans la peſte, fût d'un degré plus fort & moins violent qu'il ne l'étoit dans les fiévres pourprées & non pourprées ; & qu'en conſéquence les inflammations du cerveau & des autres viſcéres pouſſaſſent plus communément en gangréne dans les peſtiférés, & qu'elles fiſſent périr plus promptement les malades attaqués de la peſte, que ceux des autres fiévres malignes ; cependant parce que cet accident, quoiqu'ordinaire, n'étoit pas une propriété inſéparable de la cauſe eſſentielle de la peſte, & qu'il y avoit beaucoup de peſtiférés qui portoient leurs maladies auſſi loin que les fébricitans des fiévres malignes, pourprées & autres, & qu'il y en avoit parmi ces dernieres qui duroient auſſi peu que la peſte, & qui tuoient auſſi promptement les

malades ; je conclus que c'étoit ſans aucune raiſon que les Auteurs de médecine avoient fait de la peſte une eſpéce partiliere des fiévres malignes, différente des pourprées, & de toutes les autres qui ſont ſans aucun accident extérieur.

XXXIII.

Car ſi la grandeur de la maladies & la mortalité devoient faire changer d'eſpéce aux maladies, il n'y en auroit aucune dont on ne pût faire des eſpéces différentes. Et comme dans les fiévres pourprées & non pourprées, il y a pluſieurs malades qui meurent très-promptement, & dont par conſéquent les maladies ne parcourent pas le tems ordinaire des fiévres inflammatoires, il faudroit les regarder comme étant attaqués d'une eſpéce différente de la fiévre pour-

prée, & cette multiplication d'espéce auroit lieu non seulement dans les fiévres malignes, mais encore dans toutes les autres maladies, ce qui en multiplieroit le nombre à l'infini, & jetteroit les Médecins dans des difficultés qui rendroient la pratique de la médecine très-embaraſſante.

XXXIV.

Je conclus encore par la même raiſon, que comme j'avois vû périr beaucoup de malades en moins de 24. heures ſans bubons, ſans parotides, ſans charbons, ſans gangréne extérieure, ſans taches livides & gangréneuſes; & que dans ces malades le cerveau s'étoit trouvé gangréné, le foye & le poûmon engorgés de ſang, l'eſtomac & les inteſtins enflâmés, gangrénés, & remplis de taches livides; en

un mot avec l'aſpect & les cauſes de mort ſemblables à celles des peſtiférés & des fébricitans des fiévres pourprées ; je conclus, dis-je, que les bubons, les parotides, les charbons étant ſéparables de la cauſe eſſentielle & contenante de la mort, ne pouvoient être jamais regardés que comme des propriétés eſſentielles de l'épaiſſiſſement du ſang qui produiſoit les diſpoſitions inflammatoires du cerveau, qui font le caractère eſſentiel de la peſte ; & que c'étoit ſans aucune raiſon que les Ecrivains, qui ont traité de la peſte, faiſoient entrer dans le caractère eſſentiel de cette maladie, l'éruption des bubons & des charbons, & qu'il faloit, en un mot, borner le caractère eſſentiel de la peſte & celui de toutes les autres ſortes de maladies, à l'épaiſſiſſement extraordinaire de la maſſe du ſang qui

le faiſoit arrêter dans les vaiſ-ſeaux du cerveau, & dans ceux de tous les autres viſcéres, & produiſoit des diſpoſitions très-dangereuſes ; je concluois encore que le danger de mort n'étant attaché qu'à la cauſe eſſentielle & contenante de la maladie, c'eſt-à-dire à toutes les inflammations du cerveau & des autres viſcéres, qui tournoient en gangréne & en ſupuration, ou qui donnoient lieu aux extravaſions du ſang, ou des effuſions des ſéroſités qui relâchoient & détruiſoient le tiſſu des organes, je concluois, dis-je, qu'il ne faloit regarder dans toutes ces maladies, les parotides, les bubons, les charbons & les taches pourprées & livides, que comme des accidens fâcheux à la vérité, & comme des ſignes de la grandeur de la cauſe contenante, ſavoir du

grand épaiſſiſſement de la maſſe du ſang, mais comme incapables de faire mourir les malades indépendamment de l'engagement & de l'inflammation des principaux viſcéres.

CHAPITRE IV.

Des cauſes éloignées des Fiévres malignes & des Fiévres peſtilentielles.

I.

ASſuré & convaincu par l'ouverture des cadavres, que la cauſe eſſentielle & contenante des fiévres malignes ne conſiſtoit que dans un grand épaiſſiſſement de la maſſe du ſang qui le faiſoit arrêter dans les vaiſſeaux du cerveau & dans ceux des viſcéres ; & que cette modification vicieuſe de la maſſe du ſang, toute ſimple qu'elle étoit, étoit capable de produire tous les

accidens funestes que causoient ces différentes maladies, sans qu'il fût nécessaire de faire intervenir aucune malignité, ni aucun venin particulier ; je mis toute mon application à la recherche des causes qui pouvoient porter le sang à cet extrême dégré d'épaississement qui faisoit le caractere essentiel des fiévres malignes. Je n'eus pas beaucoup de peine à retrouver plusieurs de ces causes que mon expérience m'avoit fait connoître, comme à tous les Médecins des siécles passés, & m'avoit fait regarder comme des causes très-capables de diminuer la fluidité du sang, & de le rendre trop épais. J'en trouvai beaucoup de particulieres & plusieurs générales ; mais parce que s'agissant d'une maladie populaire qui supposoit plûtôt des causes generales dont tout un peuple fût susceptible, que

des causes particulieres qui ne pouvoient faire impression que sur quelques particuliers ; j'abandonnai la recherche des causes particulieres pour me réduire à l'éxamen de la nature des generales, évidentes & sensibles, dont la puissance & l'action pussent établir un raport nécessaire avec cet épaississement vicieux de la masse du sang, & avec cette multitude prodigieuse de maladies.

II.

Examinant ensuite la nature & la puissance de ces différentes causes, je trouvai d'abord que l'air pur qui est une des causes naturelles qui sert le plus à l'entretien de la vie & de la santé, étoit souvent exposé à diverses altérations qui pouvoient le rendre capable de produire des changemens considérables

dans la maſſe du ſang, ſoit qu'on le conſiderât par raport à ſes qualités ſenſibles, ſoit par raport aux altérations qu'il reçoit des exhalaiſons qui s'élevent du corps de la terre : je compris aiſément qu'un air exceſſivement chaud, ayant toutes ſes parties dans une grande agitation, pouvoit cauſer & cauſoit un grand mouvement & une grande raréfaction dans le ſang des habitans du pays qui le reſpiroient ; & je voyois clairement qu'un grand mouvement & un bouillonnement de la maſſe, devoit, à la longue, l'épuiſer de ſes parties ſpiritueuſes & aqueuſes, qu'il devoit inſenſiblement en dégager & éguiſer les parties ſalines, & porter toute la maſſe du ſang à une eſpéce de deſſéchement, lequel devoit en rendre la circulation plus lente, & plus difficile. Je

vis auſſi clairement que ſi l'air venant à changer tout-à-coup de température, & paſſant d'un grand mouvement de ſes parties à une eſpéce de repos qui le rendît exceſſivement froid & plus peſant, il devoit néceſſairement porter le ſang déja deſſéché dans un épaiſſiſſement extraordinaire qui pouvoit le faire arrêter dans les vaiſſeaux du cerveau & des autres viſcéres dont il ne pouvoit manquer de troubler le jeu. Car enfin je ſçavois que les parties de l'air ayant moins de mouvement qu'à l'ordinaire, & n'en communiquant par conſéquent que très-peu à la maſſe du ſang qui rouloit dans le poûmon, & dans l'habitude du corps; & en recevant au contraire plûtôt du ſang, qu'il ne lui en communiquoit, il devoit lui faire perdre celui qui entretenoit ſa fluidité & ſa raréfaction, & par conſé-

quent en faire raprocher & en faire réunir de plus en plus les parties ; en sorte qu'étant déja disposé au desséchement & à l'épaississement par la perte de ses parties spiritueuses & aqueuses, il devoit nécessairement être porté à un degré d'épaississement si considerable, qu'il devoit l'empêcher de rouler & de circuler dans les vaisseaux du cerveau & des autres viscéres : je comprenois tout cela d'autant mieux, que l'air froid devenant nécessairement plus pésant, & chargeant l'habitude du corps d'un nouveau poids qu'il n'avoit pas lorsqu'il étoit chaud, il devoit nécessairement presser les vaisseaux de toute l'habitude du corps, en faire exprimer le sang, & le faire porter en plus grande quantité dans les viscéres & dans les autres parties qui étoient moins exposées à la compression;

& parce qu'il eſt évident que la force de la contraction des vaiſſeaux doit être moins grande lorſqu'ils ſont plus remplis de liqueur, & que leurs fibres ſont portées à une trop grande extenſion ; je compris aiſément que les vaiſſeaux des viſcéres étant plus remplis de ſang, devoient le fouetter avec moins de force, & le laiſſer un peu plus ſéjourner dans leurs extrémités capillaires ; & parce que la fluidité du ſang ne s'entretient que par une eſpéce de broyement que ſouffrent ſes parties par la contraction des vaiſſeaux & par un million de chocs que ſes parties ſouffrent dans les nœuds des mailles des réſeaux qui forment les artéres capillaires ; je conclus aiſément que la plenitude des vaiſſeaux des viſcéres occaſionnée par la compreſſion extérieure de l'habitude du corps étoit

étoit capable de faire perdre au ſang ſon mouvement de fluidité, au point d'en arrêter le cours dans les vaiſſeaux de tous les viſcéres, de ſorte que trouvant dans la puiſſance de l'air, conſidéré par raport à ſes qualités ſenſibles de froid & de chaud, une puiſſance très-relative & très-proportionnée à l'épaiſſiſſement extrême du ſang ; je conclus ſans héſiter que l'air paſſant ſubitement du chaud au froid ſans aucune altération particuliere, pouvoit devenir une cauſe générale des fiévres malignes très-meurtrieres dans toute ſorte de païs ; l'expérience m'en avoit convaincu en 1689. à Montpellier, où le primtems ayant été exceſſivement chaud, & le mois de Juillet exceſſivement froid, il étoit ſurvenu des rougeoles & des fiévres pourprées épidémiques, qui avoient cauſé une gran-

de mortalité, & il n'eſt gueres de Médecins depuis *Hippocrate* qui n'aient fait de pareilles obſervations ; en ſorte qu'il a paſſé toûjours pour conſtant parmi les Médecins, que dans les différentes cauſes des maladies inflammatoires, il n'y en avoit aucune de plus dangereuſe ni de plus certaine que le changement ſubit de la temperature de l'air du froid au chaud ou du chaud au froid.

III.

Si je vis clairement le raport qu'avoit un air chaud avec le deſſéchement du ſang, & celui d'un air froid qui lui ſuccedoit ſubitement avec l'épaiſſiſſement du ſang qui pouvoit le faire arrêter dans les vaiſſeaux des viſcéres, & y produire des diſpoſitions inflammatoires très-dangereuſes ; je ne fus pas moins convaincu de la puiſſance qu'avoit

un air groſſier, chargé de diverſes ſortes d'exhalaiſons pour porter le ſang à ce dangereux épaiſſiſſement qui cauſoit les fiévres malignes. J'avois devant moi des obſervations annuelles de tous les pays marécageux, d'Ypres, de Furnes, de Bergue, de Philiſbourg, de Mantouë, de Séyde, de la baſſe Egypte, dont les habitans ſont extrêmement fatigués par les fiévres malignes qui y régnent presque tous les étés, lorſque les marais viennent à ſe deſſécher, & que l'air ſe charge des ſouffres indigeſtes & puants qui s'élevent des vazes. Je fus d'autant plus perſuadé que le mauvais air de tout ce pays, & que les exhalaiſons groſſieres dont il étoit chargé, avoient eu la puiſſance d'épaiſſir le ſang, & de lui faire produire ces diſpoſitions inflammatoires des viſcéres que je ſçavois que les habitans les

plus commodes de tous ces lieux marécageux ne s'en mettoient à couvert qu'en changeant d'air. Si je ne ſçavois que l'on ne peut compter ſolidement dans une matiere de pure phyſique, ſur le raport des Hiſtoriens, j'aurois pû attribuer aux altérations que les tremblemens de terre peuvent produire dans l'air, la cauſe des fiévres malignes ou peſtilentielles qu'on leur a communément imputées : mais je les ai toûjours regardés comme des juges très-incompetens, lorſqu'il a été queſtion de rapporter un effet de la nature à la véritable cauſe phyſique ; je leur ai vû toûjours plus de penchant à la crédulité, & l'attribuer plûtôt à quelque évenement merveilleux & ſurprenant qu'aux cauſes les plus ſimples & les plus ordinaires. Je me défiai d'autant plus du témoignage des Hiſtoriens dans

cette occasion, qu'il n'étoit pas apparent qu'une très-grande étenduë de terre, dont les parties demeuroient dans un parfait repos, dans le mouvement commun du tout, fussent en état de laisser échaper & de pousser dans l'air des exhalaisons pernicieuses à la santé des hommes; l'ardeur du soleil étant plus capable de les faire détacher des parties de la superficie de la terre & de les faire élever dans l'air, que le plus grand tremblement de terre ne sçauroit faire. J'aimois mieux rapporter les maladies épidémiques arrivées dans ces cas, au saisissement, à la terreur & à la consternation qu'un tremblement de terre fait naître dans l'esprit des habitans qui en sentent rarement les effets, qu'à de prétenduës exhalaisons qui ne sçauroient alors s'élever du fond de la terre; toutes ces

paſſions étant des cauſes plus évidentes, plus ſenſibles & plus capables de porter le ſang à un extrême degré d'épaiſſiſſement, que toutes ces prétenduës exhalaiſons, qui ne ſçauroient s'élever en l'air dans le tremblement de terre. Ce qui me donna lieu de ne pas ſuivre en ce point le témoignage des Hiſtoriens, c'eſt que les tremblemens de terre, qui ſont aſſez frequens en Italie & en Sicile à l'occaſion des incendies & des détonations du mont-Veſuve & du mont-Etna, qui vomiſſent de tems en tems, avec des tourbillons de flammes des torrens, des matieres bitumineuſes mêlées avec des matieres métalliques & pierreuſes fonduës, ſont des pays qui ne ſont pas plus ſujets à la peſte & aux autres fiévre smalignes que le reſte du continent de l'Europe, quoique ces embraſemens rempliſ-

ſent l'air de quantité d'exhalaiſons puantes & ſouffrées, qui ſaiſiſſent l'odorat de tous les habitans du voiſinage.

I V.

Il n'en fut pas de même à l'égard des longs campemens & des grandes batailles qui ont fait périr une grande multitude de ſoldats, & que les Hiſtoriens ont regardé comme des cauſes des fiévres malignes qui ont déſolé & les armées & tous les pays où on a campé, & où les batailles ont été données. Je ſçavois par expérience que le long campement des grandes armées empuantiſſoit conſtament l'air, tant par la quantité des fumiers & des excrémens dont la terre étoit couverte, que par la quantité de chevaux morts, qu'on ne prenoit pas ſoin d'enterrer aſſez

profondément ; je ſçavois que la puanteur de l'air des camps, n'étoit que le produit des ſouffres volatils que le mouvement de la pourriture détachoit des chairs des charognes, des excrémens ou des fumiers, & que la chaleur du ſoleil élevoit en l'air ; je ſçavois encore que ces ſouffres volatils étant chargés des parties urineuſes, étoient des ſujets très-propres à lier & à épaiſſir la maſſe du ſang, lorſqu'elles s'étoient portées par la reſpiration dans les vaiſſeaux du poûmon ; & je voyois clairement par la même raiſon, que les cadavres mal enterrés après une grande bataille, empuantiſſant l'air, devoient par la même raiſon cauſer un grand épaiſſiſſement dans la maſſe du ſang de tous ceux qui le reſpiroient, & leur attirer des fiévres malignes. Or cette cauſe me parut

d'autant plus propre à porter le ſang à cet extrême degré d'épaiſſiſſement que produiſent ces ſortes de maladies, qu'elle trouvoit toûjours dans le ſang des ſoldats une grande diſpoſition à en recevoir plus aiſément l'impreſſion : je ſçavois par experience que le ſoldat tomboit dans l'ennui & dans la triſteſſe, dans de longs campemens ; & que manquant de légumes il mangeoit avec moins d'appétit & moins de goût, & que les digeſtions tournoient en crudité qui épaiſſiſſoient inſenſiblement le ſang, tandis que l'ennui & la triſteſſe ralentiſſant ſon mouvement de circulation, diminuoit conſidérablement ſa fluidité.

V.

Paſſant enſuite à l'examen des alimens, comme la cauſe après l'air la plus évidente, la plus

generale, & la plus inévitable des maladies ; & considérant que les qualités naturelles des fruits de la terre dont on se nourrit, étoient aussi altérables par le dérangement des saisons, que l'étoit le sang des animaux ; je compris aisément qu'elles pouvoient changer & s'altérer de même, & qu'elles pouvoient devenir capables d'altérer si fort la masse du sang, qu'il en pouvoit naître plusieurs sortes de maladies de toute espece & des plus dangeureuses. Cette réfléxion, étant soutenuë par mon expérience, & par celle de tous les Médecins des siécles passés, n'y en ayant aucun qui n'ait rapporté un grand nombre de maladies à la mauvaise qualité des fruits de la terre ; il ne me fut pas bien difficile, en examinant les diverses alterations connues & sensibles des fruits, d'y reconnoître la puissance qu'ils avoient

d'introduire dans la masse du sang plusieurs mauvaises dispositions qui devoient être suivies de plusieurs sortes de maladies. Je comprenois que le vin verd étant formé d'un raisin dont le suc n'avoit pas reçu toute la maturité nécessaire, dont les parties acides de la séve n'avoient pas été assez subtilisées par la chaleur du soleil, & dont le souffre étoit demeuré crud, indigeste & trop fixe, devoient coûter beaucoup à l'estomac pour se digérer, & que l'action de son dissolvant devoit être trop foible pour corriger dans le peu de tems tous les liquides qui séjournent dans l'estomac, l'aigreur & la crudité des souffres du vin verd ; que passant dans la masse du sang journellement, au lieu d'entretenir sa fluidité & de lui fournir des parties spiritueuses, il devoit au con-

traire l'épaissir & en lier les parties, & l'empêcher par-là d'en produire de spiritueuses, & des recrémens assez coulants pour s'échaper à travers les différens couloirs du corps; qu'il faloit par conséquent qu'un long usage d'un vin verd produisant une épaississement journalier dans la masse du sang devînt une cause certaine de diverses maladies. Aussi voyois-je tous les jours à *Rochefort* des coliques aux pilotes très-facheuses, qui n'avoient d'autres causes que le vin verd de l'année; ainsi que des coliques hépatiques qui aboutissoient à une jaunisse, & je fûs persuadé en voiant arriver les fiévres malignes & pestilentielles, que l'épaississement que le vin verd avoit fait contracter à la masse du sang des habitans de *Rochefort*, pouvoit avoir beaucoup contribué à les précipiter dans toutes ces dangeureuses maladies.

VI.

Je compris encore qu'un bled mal nourri, & pour ainsi dire, étique; qu'un bled niellé & gâté par un brouillard souffré; par la même raison qu'il arrive souvent qu'un bon bled mal conservé, mouillé, fermenté & échauffé, ne produisant qu'un pain de mauvaise qualité, & toûjours tirrant sur l'aigre & d'un mauvais goût, ne pouvoit tourner qu'en un chyle aigri, gluant & visqueux; & qu'un chyle de cette qualité devoit insensiblement épaissir le sang, & le porter enfin à un si haut degré de consistance, qu'il pouvoit le faire arrêter dans les vaisseaux des principaux viscéres pour y produire des dispositions inflammatoires très-périlleuses. Je trouvai un si grand nombre d'observations sur les maladies

très-malignes arrivées en conséquence de la mauvaise qualité du bled, que je n'eus pas beaucoup de peine à adopter cette cause comme une des plus puissantes & des plus certaines de ce pernicieux épaississement de sang, & je fus de plus persuadé que le mauvais pain étoit capable de produire ce dangereux épaississement de sang, que j'avois vû périr deux manœuvres en vingt-deux heures par une simple indigestion de pain dont ils avoient excessivement mangé, & qui étoient morts avec un froid glacial de tout le corps, un pouls misérable, une soif inextinguible avec toutes les marques d'une inflammation au foye & dans les intestins. L'aigreur du pain réduite en bouillie qu'ils vomissoient, ne m'avoit pas permis de douter que ce qui avoit passé dans le vaisseau de cette

indigestion, n'eût épaissi & presque caillé le sang, & ne leur eût attiré la fiévre *lipirie* tout-à-fait semblable à celle des pestiférez que j'avois vû périr avec les mêmes accidens & sans aucune éruption extérieure.

VII.

Je compris enfin que ce n'étoit pas sans raison que les anciens Grecs avoient dit en proverbe : *Après la famine, la peste.* En effet comment le sang pourroit-il conserver sa fluidité naturelle, & ne pas tomber dans un desséchement & un épaississement extrême, lorsqu'il n'est pas journellement réparé par des nourritures convenables ? comment pourroit-il conserver sa fluidité, lorsqu'il perd tant par son mouvement de circulation, que par celui qui entretient la chaleur; lors, dis-je, qu'il perd

non-ſeulement les parties mêmes les plus volatiles, mais encore les aqueuſes qui ſont les véhicules & le diſſolvant général des parties ſalines qui entrent dans ſa compoſition ? Je vis clairement qu'un ſang dépouillé de ces deux ſortes de parties qui entretiennent ſa fluidité, devoit enfin la perdre tout-à-fait, ſe deſſécher & s'épaiſſir au point qu'il s'arrêteroit dans tous les vaiſſeaux du corps, & qu'il devoit faire périr immanquablement, & en fort peu de tems, tous ceux qui auroient été les malheureuſes victimes de ces grands fléaux du genre humain; je compris que ce deſſéchement & cet épaiſſiſſement extrême de la maſſe du ſang, devoit arriver ſans doute, d'autant plus dans un tems de famine, que la miſere, qui en eſt cauſe, entretient l'eſprit du peuple dans le cha-

grin & dans la triſteſſe : tout le monde ſçait que ces paſſions ralentiſſent extrêmement le mouvement de la circulation du ſang. Sa vivacité & ſa force ſont une des cauſes les plus néceſſaires à l'entretien de ſa fluidité & du mêlange de toutes ces parties volatiles & aqueuſes qui ſe diſſipent aiſément par ſon repos & par le ralentiſſement de ſon mouvement de circulation.

VIII.

Cette derniere cauſe de la fiévre peſtilentielle & des fiévres malignes, me parut la plus générale, & la plus conſtament adoptée par les Hiſtoriens, & par les Médecins qui ont écrit ſur la peſte & les fiévres malignes, & par conſéquent tout concourt à l'établir ; mais parce qu'une longue guerre eſt toûjours ruineuſe pour les peuples & les ré-

duit à une extrême misere, & que la misere même dans un tems d'abondance, les conduit nécessairement à la famine, & à l'usage de très-mauvaises nourritures & non accoûtumées ; je conclus qu'outre les changemens que les armées produisent dans l'air & dans tous les endroits de leur opération, la guerre doit être régardée comme une cause antécédente des altérations du sang qui viennent de la famine & causent ces fiévres pestilentielles.

IX.

Et parce que toutes ces causes sont générales, inévitables & communes à tous les habitans de la terre, tant à ceux qui habitent les Zones tempérées, qu'à ceux qui habitent la Zone-torride, que l'air & les alimens dont ils se nourrissent d'ordinaire,

peuvent s'altérer également partout, & devenir capables de porter le ſang à cet épaiſſiſſement vicieux qui produit des inflammations dans le cerveau & dans les autres viſcéres ; je conclus que toutes ces cauſes pouvoient produire la fiévre maligne dans tous les climats. Celles qui étoient arrivées dans tous les ſiécles & dans les différens pays de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique, ne me permirent pas de douter un moment de la puiſſance que toutes ces cauſes ont de produire cette grande altération du ſang qui cauſe les fiévres peſtilentielles, n'euſſent été miſes pluſieurs fois en exercice, & n'euſſent produit ces dangereuſes maladies dans toute ſorte de climats.

X.

Et parce que je ſçavois que

l'air des pays les plus chauds, & qui approchent le plus de la ligne, doivent faire perdre beaucoup plus de parties ſpiritueuſes & aqueuſes du ſang de leurs habitans, & doivent rendre la bile plus âcre & plus réſineuſe, & que plus le ſang eſt dénué des parties ſpiritueuſes & aqueuſes, plus il eſt ſuſceptible de l'impreſſion de l'air froid, & plus facilement il en doit être épaiſſi & diſpoſé à s'arrêter dans les vaiſſeaux des principaux viſcéres, lorſque les vents trop frais s'élevent ſubitement après un chaud d'une longue durée ; je conclus que les pays chauds devoient être plus ſouvent expoſés à la peſte que les pays tempérés.

XI.

Et parce que les marais ſe deſſéchent plus aiſément dans les

pays chauds, qu'ils ne le font dans les pays frais, & que l'ardeur du soleil y éleve bien plus facilement ces exhalaisons souffrées de leur vaze fermentée, que dans les pays tempérés où la chaleur du soleil est moins grande; je conclus que la peste devoit être plus ordinaire dans tous les lieux marécageux des pays chauds, qu'elle ne l'étoit dans les lieux marécageux des zones tempérées; & par conséquent qu'elle devoit être très-familiere dans l'Egypte à raison des inondations du Nil, & dans plusieurs autres échelles du Levant qui se trouvent dans les lieux marécageux & pleins de rivieres.

XII.

Et parce que plus les alimens, dont on se nourrit, sont grossiers, indigestes ou naturellement incrassants; plus le sang des habi-

tans qui s'ennourriſſent eſt épais; plus il eſt diſpoſé à recevoir l'impreſſion des cauſes générales qui peuvent le porter à un degré d'épaiſſiſſement extrême; je conclus que les habitans des pays chauds qui ſont leur principale nourriture de *ris* & de diverſes ſortes de *melons*, qui ne boivent que des liqueurs aigres, & qui par conſéquent ont le ſang plus épais & plus indigeſte, doivent être plus ſujets aux fiévres peſtilentielles que les habitans des pays où l'on mange plus de viande, & où les nourritures ſont moins incraſſantes & moins indigeſtes.

XIII.

Et parce que les habitans des pays les plus chauds menent une vie moins agiſſante, plus ſédentaire, plus mélancolique & plus ennuyeuſe, que celle des

pays frais ; je conclus que le ſang ne s'entretenant dans ſa fluidité naturelle que par l'exercice, le mouvement & la gayeté, les habitans des pays chauds demeurans, comme ils font, ſédentaires, mélancoliques & ennuyés, & dormans d'ailleurs beaucoup plus que ne font les habitans des régions tempérées, devoient par cette maniere de vivre rendre leur ſang plus épais, moins broyé, plus indigeſte, & par conſéquent plus ſuſceptible de l'impreſſion fâcheuſe des cauſes générales des maladies peſtilentielles lorſqu'elles venoient à régner dans leur pays, & que toutes ces cauſes, avec moins d'activité qu'elles n'en ont dans les zones tempérées, devoient produire très-ſouvent dans les pays chauds des fiévres peſtilentielles.

XIV.

Ayant trouvé tant de cauſes évidentes, conſtantes & générales, capables de porter le ſang à cet épaiſſiſſement extrême qui peut le faire arrêter dans les vaiſſeaux des principaux viſcéres, & y produire des diſpoſitions inflammatoires & gangréneuſes ; je démêlai fort aiſément celles qui avoient cauſé cette grande altération dans le ſang des habitans de *Rochefort*: la miſere & la famine y régnoient alors, ainſi que dans toutes les provinces du Royaume ; & cette cauſe me parut plus que ſuffiſante pour diſpoſer le ſang des habitans de ce port à produire toutes ces eſpéces de fiévres malignes.

XV.

La famine ne fut pas la ſeule

cauſe

cause de toutes ces espéces de maladies. Il y en eut une autre qui commença sur la fin du mois de Juin, & qui dura jusqu'à la fin de Septembre; ce fut la puanteur de l'air occasionnée par le desséchement des marais & des mares d'eau, que les hautes marées de la Charante laissent dans la grande prairie, qui est vis-à-vis ce Port. La chaleur en élevoit des exhalaisons d'une odeur de souffre ou de poudre brûlée qui appesantissoit l'air; de sorte qu'on étoit presqu'étouffé sur le haut du jour. Je fus d'autant plus persuadé que ces sortes d'exhalaisons, chargées d'un souffre indigeste & respirées continuellement, étoient très-capables de diminuer considérablement la fluidité du sang; qu'il ne se passoit presqu'aucun été que ce Port ne souffrît beaucoup de ces sortes de fiévres, dans un

tems même où le peuple vivoit dans l'abondance ; & quoique je n'éprouvasse ni les mauvais effets de la misere & de la disette, & que je fusse dans ce Port avec tous les agrémens que je pouvois désirer, je ne pus résister à l'impression de cet air puant : j'y tombai malade d'une dangereuse fiévre pourprée, dont j'ai été plus de dix ans à revenir. Je ne regardai donc plus la malignité comme une cause des fiévres malignes ; ce ne fut pour moi qu'un nom dépouillé de toute sorte d'idées dont j'avois jusqu'alors couvert mon défaut de connoissance sur la cause réelle & véritable des grands accidens qui accompagnent ces maladies.

XVI.

Je revins de cet état comme d'une espece d'illusion & de songe où j'étois tombé par la lecture des anciens observateurs de fiévres malignes. Je commençai à

ouvrir les yeux & à rapporter à des cauſes évidentes & ſenſibles tous ces effroyables accidens qui avoient ſurpris d'étonnement les premiers obſervateurs. Ce grand abattement de forces, cette foibleſſe extrême du pouls, les taches livides, ces gangrénes exterieures que j'obſervai dans les fiévres peſtilentielles & malignes qui rendoient l'aſpect des malades ſi hideux, ne me ſurprirent plus ; lorſque je fus convaincu, par une inſpection oculaire, que le principal organe du ſentiment & du mouvement de toutes les parties étoit alteré ; que les vaiſſeaux du cerveau étoient engagés ; que le ſang y étoit arrêté, & qu'en cet état je ne pouvois ni ſéparer ni diſtribuer la quantité néceſſaire d'eſprits pour entretenir la tenſion & le jeu du reſſort des fibres motrices des muſcles & des vaiſſeaux. Je com-

pris aisément que tous les muscles du corps ne recevant plus du cerveau une quantité suffisante d'esprits, pour tenir leurs fibres dans une tension naturelle, devoient tomber dans un relâchement extrême; & les malades qui étoient attaqués de ces sortes de fiévres devoient se trouver dans un accablement & dans un grand affaissement, dans une lassitude & une pesanteur generale de tous leurs membres; & que dans cet état ils ne devoient se remuer qu'avec grande difficulté; que par la même raison, les fibres musculaires du cœur ne devoient faire que de très-foibles contractions; & ne pouvoient pousser le sang dans les artéres que foiblement & en très-petite quantité; que le pouls enfin devoit devenir très-obscur, très-petit, mol, languissant & fort inégal: je conclus encore que les vaisseaux du cerveau

étant ainsi engagés, les fibres de la pie & de la dure mere en étant plus tendus qu'à l'ordinaire, devoient causer aux malades, ou de grandes douleurs, ou une grande pésanteur de tête; que les organes des sens étant tombés dans un grand relâchement, ainsi que toutes les fibres motrices du corps, ne pouvoient rapporter au siége du sentiment commun que de foibles impressions des objets externes; qu'en conséquence les malades attaqués des fiévres pestilentielles & autres malignes, ne devoient avoir que des sensations fort obscures & très-foibles de tous les objets qui frapoient les organes des sens, lesquels ne devoient lier que très-difficilement les différentes idées qui concourent à former un raisonnement; qu'enfin leur raison en devoit être considérablement altérée,

& par rapport à ſa netteté & à ſa clarté. Tous ces effets me parurent très-naturellement dépendre de l'embaras & de l'engorgement des vaiſſeaux du cerveau & de l'interruption du cours ordinaire des eſprits dans les nerfs de toutes les fibres motrices ; & les cauſes de tous ces accidens me parurent ſi claires & ſi diſtinctes, que je ne pus comprendre comment les premiers obſervateurs de ces ſortes de maladies avoient pû les rapporter à un principe occulte, venimeux & participant du poiſon, eux qui n'avoient jamais attribué la chûte des mouvemens muſculaires & la perte totale du ſentiment & de la raiſon dans les apopléxies, qu'à des cauſes très-ordinaires & très-connuës, comme à une plénitude extrême qui engorgeoit entierement les vaiſſeaux du cerveau,

ou qu'à un épaississement extraordinaire du sang qui s'y arrêtoit & qui l'empêchoit de recevoir & de distribuer les esprits au reste des organes du corps. Cependant il y a grande différence de l'accablement d'un apoplétique à celui d'un malade de fiévre maligne. La foiblesse & l'épuisement d'un apoplétique va jusqu'à la paralysie générale de tous les muscles du corps & de tous les organes du sentiment. Elle arrive subitement comme un coup de foudre ; la foiblesse des pestiférés & de tous les autres malades de fiévres malignes est bien moindre. Ils conservent tous au commencement de la maladie la faculté de se remuer, quoique foiblement, & d'une maniere laborieuse ; ils ont encore l'usage des sens & de la raison ; je ne pus donc m'imaginer sur quels principes ils se

fondoient pour imputer à une cause occulte & venimeuse, la foiblesse & l'accablement général de ceux qui étoient attaqués des fiévres malignes, puisqu'ils n'attribuoient cette même foiblesse & cet accablement général qui arrive aux apoplétiques, quoiqu'infiniment supérieur à celui de ces malades, qu'à des causes très-évidentes & très-connuës, & que la forte apopléxie fût plus communément mortelle que ne le sont la peste & les autres fiévres malignes.

XVII.

Je soupçonnai que ce qui pouvoit avoir donné lieu aux Anciens d'imputer tous les accidens des fiévres malignes, à des qualités malignes, occultes & meurtrieres, & qu'ils n'avoient pas attribué la cause de l'apopléxie à quelque venin particulier, ce

n'avoit été que parce que l'habitude du corps des apoplétiques change rarement, qu'elle conserve sa couleur naturelle ; & qu'au contraire la peau des malades de fiévres malignes & pestilentielles est pour l'ordinaire couverte de taches pourprées & livides, souvent défigurée par plusieurs places gangréneuses qui en rendent l'aspect affreux & tout-à-fait extraordinaire. Il est apparent que toutes ces lividités & toutes ces gangrénes de la peau, qu'ils ne voyoient que rarement dans les autres especes de maladies, leur ont fait attribuer comme au vulgaire ces accidens à des causes extraordinaires, malignes & venimeuses.

XVIII.

Ce soupçon me parut d'autant mieux fondé, que les Anciens ayant fait consister la

gangréne & la mortification des parties dans l'extinction de la chaleur naturelle, avoient constament placé entre les causes, qui pouvoient l'éteindre, des qualitez venimeuses, des poisons & des venins; de sorte que voyant les corps des malades de fiévres malignes couverts de taches livides & gangréneuses en divers endroits de leur peau gangrénée, il est visible que n'ayant qu'une idée fort obscure de l'action des causes évidentes & communes des maladies sur la masse du sang, il leur avoit été plus aisé & plus commode de rapporter tous ces accidens extérieurs & toutes ces gangrénes à quelque qualité occulte & venimeuse qu'à une cause plus manifeste & plus simple. Ce qui me surprit, c'est que les modernes eussent pû imputer à des causes cachées, à des poisons & à des

venins corrosifs, non seulement ces gangrénes exterieures & ces diverses taches qui paroissoient dans les fiévres malignes, mais encore tous les autres grands accidens qui accompagnent ces sortes de maladies; & qu'ils eussent pû, malgré la connoissance qu'ils avoient de la circulation du sang, conserver encore les idées confuses que les Anciens avoient euës sur la nature, & sur les causes de la gangréne.

XIX.

La connoissance que je venois d'acquérir de l'état du sang dans les fiévres pestilentielles & malignes, & celle de toutes les causes évidentes & generales qui l'avoient pû porter à cet extrême degré d'épaississement, ne me permirent plus de raporter à des causes ou cachées, ou fort extraordinaires, la gangréne, &

toutes ces taches livides que je voyois ſur la peau des malades attaqués de fiévres pourprées, & les autres accidens des fiévres malignes. On me permettra de dire ici, avec franchiſe, ce que je penſe : je ſoupçonnai quelque vil intérêt dans les Médecins qui avoient inventé le nom pernicieux de malignité ; ils trouvoient dans ces noms une juſtification de leur ignorance, & de leurs ſuccès malheureux : cette ruſe n'eſt-elle pas encore la reſſource des Médecins dans les évenemens qui expoſent leur réputation ? Dès qu'ils appréhendent quelque revers, ne diſent-ils pas que les fiévres qu'ils traitent, ſont des fiévres malignes, ou qu'elles ſe joignent aux autres maladies qui leur paroiſſent dangereuſes, ou qui les ont ſurpris par les acci-

dens qu'ils n'avoient sçû prévoir ni prévenir?

XX.

Après tous ces différentes réfléxions, je regardai les fiévres malignes, ordinaires & pestilentielles, à qui on donne le nom vague de peste, à la vérité, comme de trés-grandes maladies, très-affligeantes & très-dangereuses de leur nature, mais non pas comme des suites de quelque cause terrible, ou fort extraordinaire, les plus communes & les plus évidentes étant capables de les produire, & les multiplier dans tout un pays, lorsqu'elles ont porté le sang à un degré d'épaississement extrême qui est la cause de tous les accidens. Je bannis alors de mon esprit l'embarrassante idée de la malignité de toutes les fiévres malignes que je vis dans la suite

& je changeai le nom de fiévres *malignes* en celui de *disposition inflammatoire des viscéres*, ou d'inflammation *du cerveau*, comme la plus constante dans ces sortes de fiévres, & comme celle qui se déclaroit plus sensiblement que celle des autres viscéres, quoiqu'ils soient tous, plus ou moins, dans une disposition inflammatoire. Cette idée me parut bien plus claire & plus lumineuse que celle que les noms de *peste*, ou de fiévre *maligne* pouvoient faire naître : & celle des dispositions inflammatoires du cerveau & des autres viscéres, me parut avoir bien plus de rapport avec la nature de ces maladies, & en exprimer mieux le caractere particulier, qne le nom de fiévre maligne-pestlentielle ou simplement de fiévre maligne.

XXI.

Les ténébres que cette mau-

vaise idée de malignité avoient répandu dans mon esprit, qui me rendoient chancelant & incertain dans le choix des remédes que ej devois employer dans la cure des fiévres malignes étant dissipée absolument, j'eûs la satisfaction de m'être mis à portée d'établir sûrement les indications curatives de toutes ces maladies sur une connoissance claire & distincte de l'état du sang, & de celui des principaux viscéres qui s'y trouvoient affectés ; mais si j'eûs du plaisir en ce tems-là, j'avoue que j'en ai eû un bien plus sensible, lorsque j'ai vû la conformité parfaite des observations de Messieurs *Chicoyneau* & *Verni* sur les cadavres des pestiférez de Marseille, avec celles que j'ai faites sur les fiévres malignes. A bien examiner les choses, on ne trouvera d'autre différence que du plus au moins

entre ces obſervations par raport à l'eſſentiel, & à la grandeur de la fiévre maligne de Rochefort & la fiévre peſtilentielle de Marſeille, laquelle étoit à un plus haut degré qui faiſoit ſeul le caractere de la peſté. Voici ſeulement quelques différences qui ſe préſentent dans ces obſervations qui doivent être la bouſſole de ceux qui s'appliqueront à la recherche des cauſes de ces ſortes de fiévres.

XXII.

Je ne trouvai jamais le ſang abſolument coagulé dans les grands vaiſſeaux & dans le ventricule du cœur, mais ſimplement épaiſſi & beaucoup moins coulant dans les cadavres de ceux qui étoient morts de fiévres peſtilentielles à Rochefort : au lieu que ces Meſſieurs l'y ont trouvé abſolument pris & coa-

gulé dans presque tous les pestiférez de Marseille ; mais il est aisé de voir la raison de ces différentes observations par raport à l'activité des causes qui ont épaissi le sang, & qui l'ont fait arrêter dans les principaux viscéres des malades de Rochefort & de ceux de Marseille. Quoique les causes primitives, je veux dire la famine, la misere & les mauvaises nourritures, ayent été la principale cause de l'épaississement du sang qui a produit des inflammations des viscéres dans les pestiférez de ces deux villes, la fiévre de Rochefort y passa sous le nom d'une fiévre maligne ordinaire, par le soin que je pris de ne pas la déclarer *pestilentielle*, & de ne lui donner jamais le nom de *peste* ; au contraire on a donné d'abord à la maladie de Marseille ces noms formidables de

peſte. A Rochefort, l'eſprit fut dans un grand calme & ſans aucune crainte de la contagion, les malades y furent ſecourus à l'ordinaire : à Marſeille au contraire, la déclaration de la peſte a jetté tous les eſprits dans le trouble, dans la crainte, dans la terreur de la contagion & dans une conſternation inexprimable qui a fait fuir & abandonner les malades. Ces horribles paſſions capables de congeler & de coaguler le ſang par elles-mêmes, ſe ſont jointes à la famine & aux mauvaiſes nourritures, qui diſpoſoient de loin le ſang à un extrême épaiſſiſſement ; & c'eſt à cette augmentation de la cauſe coagulante, qu'il faut attribuer la différence de l'état du ſang & l'inégalité du ravage & de la mortalité qu'ont cauſé les fiévres peſtilentielles de Rochefort

& de Marſeille. Cette derniere Ville ayant perdu à proportion infiniment plus d'habitans que n'en perdit Rochefort : c'eſt une néceſſité que les habitans de Marſeille ayent péri plus précipitament que ceux de Rochefort, la coagulation du ſang y ayant été plus grande à raiſon de la terreur que l'idée de la contagion & de la communicabilité de cette maladie y a jetté dans tous les eſprits.

XXIII.

Car enfin quelqu'activité qu'on ſuppoſe dans toutes les cauſes matérielles qui peuvent porter le ſang à cet extrême degré d'épaiſſiſſement qui cauſe les diſpoſitions inflammatoires & gangréneuſes dans les fiévres peſtilentielles, je n'en connois point de plus actives, ni plus capables de lui faire perdre promptement

ſa fluidité naturelle, que les paſſions de crainte, de terreur, de ſaiſiſſement, de conſternation & de déſeſpoir. Tout le monde ſçait ce que ces différens dégrés de frayeur & de crainte ſont capables de les produire dans une infinité d'occaſions, & ſur-tout dans les longs ſiéges de places, car on les voit preſque toûjours également funeſtes aux aſſiégeans & aux aſſiégés. Ils y ſont ordinairement attaqués de fiévres malignes qui cauſent autant de mortalité que la peſte même, auſſi n'en différent-elles que du plus ou du moins, n'étant pas poſſible que le ſang, tant des aſſiégeans que des aſſiégés, qui font de fort mauvaiſes digeſtions, & qui ſont d'ailleurs expoſés pluſieurs fois le jour à divers mouvemens de crainte, ne s'épaiſſiſſe & ne ſe coagule au point de s'arrêter au cerveau &

dans tous les autres viscéres, & n'y produise des inflammations aussi périlleuses que le sont celles qui font le caractere des fiévres malignes. Or si la peur ordinaire qui ne suppose pas un danger de mort aussi touchant & aussi certain que l'est celui qui fait si fort craindre la peste, est capable de tourner le sang & de lui faire produire des fiévres malignes-pestilentielles, que ne produira-t-elle pas lorsqu'elle aura pour objet un danger de mort presqu'inévitable tel que celui qu'on craint, non seulement dans une Ville attaquée de la peste, mais encore dans toutes les Provinces voisines, & un danger qu'on n'a pas en vûë pour un jour, ou pendant un mois, mais pendant six mois, un an & plus? Jusqu'à quel point d'épaississement & de coagulation le sang ne doit-il pas

être porté à la vûe de l'affreux spectacle que présente aux yeux une Ville attaquée de la peste : On ne peut comprendre cette situation d'esprit & de corps, & l'étrange changement qui doit arriver dans le sang des habitans d'une Ville pestiférée, que par le saisissement qui arrive à un homme qui est attaqué en chemin par des voleurs, à qui on met le pistolet sous la gorge, & qu'on traîne dans le fond d'une forêt pour le voler, & par la consternation dans laquelle tombent les habitans d'une Ville prise d'assaut, qu'on met à feu & à sang, lorsqu'ils entendent les cris lamentables de ceux qu'on assassine & des femmes qu'on viole dans les maisons voisines. Il est aisé de s'imaginer que le sang de tous ceux qui se trouvent exposés à de si grands périls, se congéle pour

ainsi dire, & produit un froid glaçant dans toutes les parties du corps, de telle sorte que si quelqu'un échape à la barbarie & à la fureur du soldat, ce n'est que pour mourir bien-tôt ou d'une fiévre maligne, ou de quelque maladie de langueur.

XXIV.

Il n'est point de Médecin, pour peu versé qu'il soit dans la pratique, qui n'ait vû périr plusieurs personnes par les fiévres malignes, qui n'avoient d'autre cause qu'une très-grande peur. Il n'en est point qui n'ait vû mourir ou blesser plusieurs femmes grosses par la seule peur d'un petit danger, qui n'auroit presque pas troublé l'homme du monde le moins courageux. Quels prodigieux effets ne pourront donc pas produire les différents degrés de crainte, de terreur, de

consternation & de désespoir dans les habitans d'une Ville pestiferée, & dans ceux de toutes les provinces? Quel épaississement ces passions ne causeront-elles pas dans le sang, lorsqu'elles le trouveront disposé à la coagulation par la tristesse, par la famine, par la misere & par les mauvaises nourritures? Peut-il manquer de s'arrêter & d'être porté au dernier degré de coagulation par une crainte & par une terreur continuelle de la contagion d'une maladie qu'on croit toûjours mortelle?

XXV.

Pour en être persuadé, on n'a qu'à lire les observations que Mr Rivinus a données dans son Traité de la Peste, on y verra un grand nombre de personnes frapées de cette maladie par la seule terreur que leur a causé ou

ou la vûe des corbeaux, ou le récit qu'on leur a fait que certaine boisson qu'ils venoient de prendre, venoit d'un endroit soupçonné de la peste, ou par d'autres semblables occasions.

XXVI.

Quoique cette cause, quand on y réfléchira bien, soit une des plus certaines & plus capables de porter le sang à ce dernier degré d'épaississement qui le fait arrêter dans les vaisseaux des viscéres; je sens bien que le Public, & même plusieurs Médecins auront de la peine à regarder toutes les passions portées même au plus haut point où elles puissent l'être, comme une cause évidente & generale des fiévres pestilentielles: & je vois d'abord que, quoiqu'ils ayent peine à disconvenir que toutes ces passions de crainte, de terreur &

de conſternation ne ſoient très-capables de ralentir infiniment le mouvement du ſang, & de le porter à un grand degré d'épaiſſiſſement comme à une eſpéce de congellation, ils ne convien-dront pas néanmoins que ces altérations puiſſent produire la peſte.

XXVII.

Pour applanir toutes les difficultés qui peuvent éloigner l'eſprit d'une entiere conviction, on n'a qu'à ſe rappeller ce que j'ai dit ci-deſſus au ſujet de la famine, & reſtraindre l'idée des fiévres peſtilentielles au caractère eſſentiel auquel je les ai réduites, lequel ne peut jamais renfermer des accidens auſſi ſéparables que le ſont les *bubons* & les *charbons*: & on ſera convaincu qu'une peur & une terreur continuelles ſont auſſi capables de porter le ſang à ce dernier degré d'épaiſſiſſement,

qui cause la peste & les fiévres malignes, que toutes les autres causes matérielles qui font perdre sa fluidité naturelle.

XXVIII.

Pour se convaincre jusqu'à quel point la terreur & la consternation qu'une grande mortalité jette dans l'esprit des habitans d'une Ville attaquée de fiévres pestilentielles, contribuent à produire & à multiplier ces maladies; & pour être persuadé combien le changement de situation de l'esprit leur est avantageux, lorsqu'ils passent de la crainte d'une mort prochaine à l'espérance & à la confiance d'une entiere cessation de cette maladie; il ne faut que consulter les Historiens qui ont écrit sur la cessation & sur la guérison merveilleuse des Villes pestiférées de l'ancienne Gréce, où selon

eux la peſte n'a finie, que par le ſacrifice d'une fille que les Oracles conſultés ont demandé comme une victime propitiatoire pour calmer la colere des Dieux. On ſera obligé de convenir que la confiance & l'eſpérance que de tels ſacrifices faiſoient naître dans l'eſprit des habitans de ces Villes, n'y ont fait ceſſer la peſte, que par le ſeul changement d'aſſiette dans l'eſprit du Public qui en tournant les paſſions de triſteſſe, de crainte, de terreur, de conſternation & de deſeſpoir en celles de confiance & d'eſpérance qui ranimoient la joye, la gayeté & la tranquillité dans l'eſprit, rétabliſſoient le jeu de tous les organes, rendoient au ſang & à tous ſes récrémens ſa fluidité naturelle.

XXIX.

Mais, dira-t-on, toutes ces

passions de crainte, de tristesse & de desespoir pourront bien, à la vérité, être regardées comme une cause générale même conjointe dans une Ville attaquée de la peste, mais elles n'en sçauroient être une dans les provinces voisines dont les habitans jouissent d'une santé parfaite; & qui n'étant pas renfermés, & pouvant se séparer les uns des autres, n'ont pas les mêmes sujets de crainte. Je réponds d'abord, qu'il me suffit que ces grandes passions puissent être regardées comme une cause générale qui se trouve jointe à la cause principale de la peste dans un lieu où cette maladie est déclarée; de quelque maniere que ce soit, elle deviendra toûjours une grande cause de la multiplication de cette maladie & de la grande mortalité qu'elle causera.

XXX.

Je réponds en ſecond lieu qu'on ne ſçauroit nier que la peur de la contagion qui s'eſt emparée de l'eſprit des habitans de toutes les provinces voiſines de la province affligée de maladies peſtilentielles, ne ſoit pas une cauſe très-propre à diſpoſer le ſang à acquérir le degré de coagulation qui cauſe cette maladie, pour peu que la miſére & la famine s'y faſſent ſentir ; car c'eſt un fait, dont aucun Médecin ne peut diſconvenir, que tous ceux qui vivent dans un continuel état de frayeur ou de triſteſſe, digérent lentement & très-mal ce qu'ils mangent ; que leurs alimens, même les meilleurs, ſe tournent en un ſuc aigre, gluant & viſqueux, qui bien loin d'entretenir la fluidité du ſang, ne fait que l'épaiſſir de jour en jour, & qui

ne pouvant lui fournir des parties assez affinées pour la formation des parties spiritueuses, au lieu de fortifier le corps, le laisse dans la foiblesse: que sera-ce, lorsque la misére augmentant dans les Provinces par l'interruption du commerce, le peuple ne sera pas nourri, ou n'aura que de très-mauvais alimens? Que peut-on attendre des digestions, lorsque l'esprit sera continuellement saisi de crainte & de tristesse? Peuvent-elles ne pas venir à la fin au point de tourner les alimens en un suc d'une aigreur si forte & d'une si grande viscosité, qu'étant porté dans les vaisseaux, il épaissira le sang & le caillera au point qu'il ne pourra plus rouler dans les vaisseaux des principaux viscéres; qu'il s'y arrêtera & y produira des inflammations gangréneuses & mortelles?

XXXI.

Quoi qu'il en ſoit, il faut que tous les Médecins ſe réuniſſent à ce point, que ſi une peur exceſſive, la conſternation & le déſeſpoir ne ſont pas des cauſes ſuffiſantes pour produire la peſte, elles ont du moins la force de diſpoſer le ſang plus que toutes les autres à cette coagulation extrême, qui fait le caractère eſſentiel de la peſte. De toutes ces obſervations & de toutes ces réfléxions, on peut conclure qu'y ayant dans toutes les fiévres malignes une inflammation conſtante du cerveau & une diſpoſition inflammatoire dans les autres viſcéres; & que tant d'inflammation ſuppoſant toûjours un épaiſſiſſement conſidérable de la maſſe du ſang, qui le fait arrêter dans les vaiſſeaux de toutes ces parties,

le caractére essentiel des fiévres malignes, tant ordinaires que pestilentielles, ne consistera que dans un épaississement extraordinaire de la masse du sang qui le fait arrêter dans les vaisseaux du cerveau & dans ceux des autres viscéres, & y produit des dispositions inflammatoires très-périlleuses. La seule différence qu'on devra faire des fiévres malignes & ordinaires, & des fiévres pestilentielles, de celles qui font périr moins de monde, & de celle qui causent une mortalité surprenante, ne sera que du plus au moins par rapport à la cause essentielle ; je veux dire l'épaississement du sang, qu'il faudra regarder comme bien moindre dans les fiévres malignes ordinaires ; au lieu qu'il est extrême & qu'il approche d'une coagulation totale dans les fiévres pestilentielles ;

que les autres fiévres malignes n'ayant qu'une même cause essentielle, il est visible qu'elles présenteront les mêmes indications curatives, qui pourront être remplies par l'administration des remédes de même qualité, pourvû que dans l'usage qu'on fera de ces remédes, on ait égard aux différens degrés d'épaississement du sang.

CHAPITRE V.

Des signes diagnostics des Fiévres malignes.

I.

LE caractère des fiévres malignes étant établi, il ne s'agit plus que de trouver des signes qui marquent précisément, & cet état d'épaississement & la disposition inflammatoire du cerveau & des autres viscéres

qui font le caractère essentiel de ces maladies ; & parce que tout signe physique & médecinal, pour marquer & montrer précisément quelque état que ce soit de la masse du sang des organes, doit avoir un rapport & une liaison nécessaire avec l'état qu'il signifie, & l'esprit ne pouvant fonder aucun rapport nécessaire qu'entre les causes & leurs effets, ou entre les effets & leurs causes univoques, il s'ensuit que pour trouver les signes, tant de l'épaississement du sang que de la disposition inflammatoire des viscéres, il faudra nécessairement aller chercher les causes univoques de cet état, ou les effets univoques que cet état du sang & des viscéres auront produit dans le corps. Dans cette vûe je cherche les différentes causes qui peuvent avoir produit un épaississement extrê-

me dans la masse du sang ; & parce que je sçais que le sang se desséche & s'épaissit lorsqu'il n'est pas réparé journellement par une quantité de nourriture proportionnée à la dissipation qui s'en fait tous les jours, il s'ensuit que la disette & la famine empêchant cette réparation journaliere, seront des causes évidentes ; & par conséquent des signes de l'épaississement extrême de la masse du sang, lorsqu'elles auront duré long-tems dans un pays.

II.

Secondement, puisqu'il est certain que le sang ne peut entretenir sa fluidité que par le moyen d'un chyle clair, doux & fluide qui en répare les pertes journalieres, il s'ensuit que le chyle dont la masse du sang se sépare, au lieu d'être coulant & doux,

est cru, aigri, gluant & visqueux; au lieu d'entretenir le sang dans sa fluidite naturelle, il l'epaissira insensiblement & le pourra porter à un degré de coagulation, qui le fera arrêter dans les vaisseaux des principaux viscéres; & parce que les mauvaises nourritures, crues, indigestes & peu accoûtumées, comme sont plusieurs racines qu'on ne mange que dans une extrême disette, se digerent mal & tournent en un chyle aigri, cru, gluant & visqueux, il s'ensuit manifestement que les mauvaises nourritures, & peu accoûtumées, produiront nécessairement un grand épaississement dans la masse du sang, & que leur usage sera une cause & un signe nécessaire de l'épaississement du sang.

III.

Troisiémement, parce que le

ſang n'entretient ſa fluidité naturelle, qu'autant qu'il circule, qu'il eſt pouſſé & preſſé vigoureuſement par la contraction des artéres, & qu'autant que ſes parties ſe choquent dans un million de nœuds que forment les reſſorts artériels qui le déchargent dans les veines, il s'enſuit que ſi le mouvement du cœur & des artéres devient plus foible & plus languiſſant, & que les parties du ſang recevant moins de mouvement, ſe choquant plus rarement, & avec moins de force, ſe briſeront plus difficilement; qu'elles conſerveront plus aiſément l'union qu'elles auront pû prendre, & que le ſang en deviendra néceſſairement plus épais: or la triſteſſe, effet de la diſette & de la miſere; la crainte, la terreur & la conſternation que cauſe continuellement l'idée d'une mort prochaine dont on eſt me-

nacé, arrêtant & suspendant le cours des esprits qui donnent de la force à la contraction des fibres du cœur, & à celles de toutes les artéres & de tous les organes du corps qui facilitent & qui accélérent la circulation du sang, il s'ensuit que toutes ces passions, lorsqu'elles auront longtems agité l'esprit, causeront un grand épaississement & une grande viscosité dans le sang, & qu'elles devront être regardées comme une cause & un signe de cet effet vicieux de la masse du sang.

IV.

Et parce que les alimens ne peuvent tourner en un chyle doux & coulant, qu'autant que le dissolvant de l'estomac & des intestins est actif & animé par le mélange des esprits que les nerfs portent dans les glandes de l'estomac & des intestins, il s'ensuit

que lorſqu'elles en recevront conſidérablement moins que dans l'état naturel, le diſſolvant de l'eſtomac & des inteſtins devenant moins actif, il diſſoudra plus foiblement & plus imparfaitement les nourritures, & ne les tournera qu'en un chyle aigri, gluant & viſqueux, qui bien loin d'entretenir la fluidité du ſang, la lui fera perdre inſenſiblement, & le rendra très-gluant & très-épais : or le chagrin, la terreur, la triſteſſe & la crainte ſont des paſſions, comme je viens de dire, qui ſuſpendent & arrêtent le cours naturel des eſprits dans les nerfs de tous les organes, & par conſéquent dans ceux de l'eſtomac ; donc ces différentes paſſions ſeront les principes & la cauſe de l'épaiſſiſſement du ſang par l'indigeſtion des alimens qu'elles cauſent néceſſairement lorſqu'elles ont long-

tems affecté les malades ; la famine, la disette & les mauvaises nourritures seront donc des signes très-univoques de l'épaississement extrême du sang qui entre dans le caractère essentiel des fiévres malignes.

V.

Ayant trouvé les signes les plus univoques & les plus assûrés de l'épaississement du sang, tirés de toutes ces causes, je considére ce que cet épaississement extrême & cet état de viscosité du sang peuvent produire par eux-mêmes dans les corps ; & parce qu'un sang épais & visqueux, lorsqu'il l'est devenu à un certain degré, ne peut couler que très-difficilement dans les vaisseaux capillaires des parties qui ont le moins de jeu de ressort ; qu'il doit s'y arrêter dans tous les endroits les plus étroits

& dont les réſeaux artériels ſont les plus multipliez, qui ont les mailles plus étroites, le tiſſu plus foible & plus mince ; il s'enſuit que la maſſe du ſang étant devenuë extrêmement épaiſſe, gluante & viſqueuſe, s'arrêtera néceſſairement dans toutes les extrémitez des vaiſſeaux dont le tiſſu eſt plus foible & plus mince, & dont le jeu de reſſort & de contraction a moins de force pour l'exprimer & l'en chaſſer : or les réſeaux artériels du cerveau & les réſeaux de la veine-porte qui déchargent le ſang dans les veines de la cave, qui rapportent le ſang du foye, ſont d'une conſtruction plus foible & plus mince que ne ſont les réſeaux artériels & les veines de toutes les autres parties, puiſque les diſtributions de la veine-porte dans le foye qui décharge le ſang qui y revient de l'eſtomac,

de la rate, & des inteſtins, ſont d'un tiſſu beaucoup plus mince que n'eſt celui des artéres, les réſeaux artériels du cerveau & les vaiſſeaux de la porte feront donc leur jeu de contraction beaucoup plus foiblement que ne feront les réſeaux artériels de toutes les autres parties, & le ſang s'y arrêtera plus aiſément que par tout ailleurs. Or tout le ſang arrêté dans les réſeaux artériels ou veneux, de quelque partie que ce ſoit, y produira néceſſairement une diſpoſition inflammatoire. L'épaiſſiſſement du ſang une fois connu, ſera donc un ſigne qui doit faire craindre ou l'inflammation ou quelque diſpoſition inflammatoire du cerveau & du foye.

VI.

Et parce que le ſang étant arrêté dans les réſeaux artériels

du cerveau, & y produiſant une diſpoſition inflammatoire, y doit néceſſairement empêcher la ſéparation & la diſtribution des eſprits, laquelle doit être proportionnelle à l'étenduë de l'engagement des vaiſſeaux & de la diſpoſition inflammatoire qui en eſt la ſuite ; il s'enſuit, que plus la diſpoſition inflammatoire du cerveau ſera grande, moins il coulera d'eſprits animaux dans les fibres motrices de toutes les parties du corps : & parce que la force du jeu de reſſort & de contraction de toutes les fibres motrices du corps, dépendent uniquement de la quantité d'eſprits qu'elles reçoivent ; il s'enſuit que lorſqu'elles recevront conſidérablement moins, leur jeu de reſſort & de contraction en ſera beaucoup plus foible, qu'elles tomberont néceſſairement dans le relâchement, que

tout le corps ſera dans un abattement extrême, que tous les mouvemens muſculaires en deviendront plus difficiles. Les contractions du cœur ſeront par conſéquent plus languiſſantes & plus foibles, & le pouls ſera néceſſairement plus petit, plus mol & plus foible; tous ces effets ſont liés avec une cauſe univoque, je veux dire avec le défaut de la ſéparation des eſprits, & ce défaut eſt un effet néceſſaire de l'épaiſſiſſement du ſang qui s'eſt arrêté dans les vaiſſeaux artériels du cerveau & y produit une diſpoſition inflammatoire. La foibleſſe générale, l'accablement de tout le corps, la péſanteur & la difficulté de remuer les membres, la foibleſſe, la petiteſſe & la moleſſe du pouls, ſeront donc des ſignes très-univoques & très-caractériſtiques de l'engagement

des vaiſſeaux du cerveau, & de la diſpoſition inflammatoire de cette partie.

VII.

Et parce que la vivacité des ſens ſuppoſe néceſſairement une tenſion naturelle de leurs organes qui les rend ſenſibles aux moindres impreſſions des objets exterieurs; il s'enſuit que leur engourdiſſement ſuppoſera néceſſairement un relâchement dans tous les organes des ſens; & parce que la tenſion des organes des ſens eſt toûjours relative à la quantité des eſprits qu'ils reçoivent du cerveau, il eſt évident que lorſqu'ils ſeront moins tendus & moins ſuſceptibles de l'impreſſion des objets externes, ils recevront une moindre quantité d'eſprits; & parce que cette diminution n'eſt qu'une ſuite d'une moindre ſépara-

tion, & que cet effet est un produit de l'engagement des vaisseaux & de la disposition inflammatoire du cerveau, il s'ensuit que l'engourdissement & l'obscurité de divers sentimens qu'excitent les objets externes sur les organes des sens, seront des signes très-évidens de la disposition inflammatoire du cerveau.

VIII.

La stupidité ou la difficulté de faire usage de sa raison, ne vient que de la difficulté qu'on a de lier les différentes idées qui doivent former un raisonnement juste & naturel ; la difficulté de lier les idées convenables, suppose nécessairement que leurs types corporels ne peuvent se renouveller, se retracer, & se soûtenir dans le cerveau ; ce défaut n'étant qu'une suite du relâchement de toutes les fi-

bres du cerveau ; & ce relâchement n'étant que l'effet d'une quantité d'eſprits bien moindre que celle qui eſt néceſſaire pour enfler & pour ſoûtenir les réſeaux des filets qui compoſent la moëlle du cerveau ; ce défaut d'eſprits, dis-je, ne venant que de ce qu'il s'en ſépare une moindre quantité dans les glandes corticales du cerveau ; & enfin le défaut de cette ſéparation des eſprits n'étant qu'un effet de l'engagement des vaiſſeaux du cerveau & de ſa diſpoſition inflammatoire ; il s'enſuit que la ſtupidité, la peſanteur & la foibleſſe de la raiſon ſeront un effet & un ſigne très-univoques de l'engagement des vaiſſeaux & de la diſpoſition inflammatoire du cerveau.

IX.

Enfin le ſentiment de douleur ſuppoſant une diviſion ou une

divulſion

divulsion des parties sensibles des organes ; & leur division ou leur divulsion supposant nécessairement un gonflement extraordinaire de leurs vaisseaux qui, en allongeant & en forçant extraordinairement leurs fibres, force de même le tissu des parties, ainsi que les nerfs qui y aboutissent & qui sont fortement étendus & ébranlez ; il s'ensuit que si les malades ont une grande douleur ou une pesanteur de tête, ce ne sera que parce que les vaisseaux du cerveau, ou plûtôt parce que ceux de ces membranes sont tendus & engorgez de sang ; & comme cet engorgement de sang peut se faire de deux manieres, sçavoir par une obstruction des réseaux capillaires des extrémitez des arteres ou par un épaississement, ou par un trop grand bouillonnement du sang, par une grande raréfac-

tion & par un trop grand abord des liqueurs dans les carotides qui en ſont gonflées extrêmement dans toutes les parties de leur diſtribution dans le cerveau & dans les membranes, ſans pourtant que ces liqueurs s'y arrêtent & y perdent le mouvement de circulation ; il s'enſuit que la douleur de tête ou plûtôt celle des membranes du cerveau, ne ſera qu'un produit de la grande raréfaction & d'un grand abord du ſang dans les carotides, ou de l'obſtruction & de l'engagement de leurs réſeaux capillaires, par un ſang épais & gluant. Il n'y aura donc qu'à découvrir l'état du ſang qui produit cette diſtenſion & ce gonflement des vaiſſeaux ; & il ne ſera pas mal aiſé de le diſtinguer à la faveur du pouls & de la chaleur extérieure. Car un ſang raréfié & bouillonnant doit néceſſairement

distendre généralement toutes les artéres, les enfler plus qu'à l'ordinaire, & rendre le pouls plus plein & plus fort. Au contraire un sang gluant & épais ayant ses parties plus liées les unes avec les autres, demeurant plus serré, & ayant ses parties moins agitées, doit moins gonfler les artéres ; le pouls par conséquent en doit paroître plus foible & plus mol ; la chaleur du corps doit être plus modérée & même moindre que dans l'état naturel, de sorte que si la douleur de tête n'est jointe à une grande chaleur & à un pouls plein & véhément, qui sont les effets d'un grand bouillonnement du sang ; & qu'au contraire l'habitude du corps soit moins chaude qu'à l'ordinaire, & que le pouls soit mol & petit, ce qui est l'effet naturel du sang épais & gluant, & dont les par-

ties ſont moins agitées ; il faudra conclure que la douleur de tête des malades n'aura d'autre cauſe qu'un ſang épais qui s'eſt arrêté dans les vaiſſeaux capillaires des artéres des membranes du cerveau : & parce que la diſpoſition inflammatoire d'une partie ne conſiſte que dans l'obſtruction de ſes vaiſſeaux & dans le ſéjour que le ſang y fait, il s'enſuit que la douleur des membranes du cerveau étant un effet de leur diſpoſition inflammatoire, elle en ſera un ſigne très-évident & trés-certain.

X.

Voilà les ſignes les plus expreſſifs de l'épaiſſiſſement du ſang, de ſon arrêt dans les réſeaux capillaires du cerveau, & de la diſpoſition inflammatoire de cette partie qui en eſt une ſuite néceſſaire. La grande difficulté, c'eſt de connoître l'enga-

gement des vaisseaux du foye & sa disposition inflammatoire; & il est d'autant plus important de la connoître, qu'on est exposé, lorsqu'on ne s'en défie pas, à faire des fautes capitales dans l'administration des remédes, spécialement dans l'usage qu'on fait des purgatifs & des émétiques.

XI.

Et comme l'épaississement du sang est la cause contenante de la disposition inflammatoire du foye, il faudra pour la découvrir, rappeller toutes les causes qui peuvent porter le sang à un degré d'épaississement. Car il est naturel de penser que cette qualité du sang ayant été capable de le faire arrêter dans le cerveau, elle pourra également & par la même raison le faire arrêter dans les extrémités

des rameaux de la veine-porte, qui déchargent dans le foye le ſang des parties flotantes du ventre;& parce que ce n'eſt qu'à raiſon de la ſtructure déliée & mince des réſeaux artériels du cerveau & de la foibleſſe du jeu de leur contraction qu'un ſang épaiſſi & gluant s'y arrête plûtôt que dans les autres parties, il y aura lieu de conclure par la même raiſon qu'il doit s'être arrêté dans les réſeaux de la veine porte dans le foye, parce qu'ils ſont beaucoup plus minces & plus foibles que les réſeaux artériels de tous les autres organes. On pourra donc regarder toutes ces cauſes qui peuvent épaiſſir le ſang & qui l'ont fait arrêter dans les vaiſſeaux du cerveau, comme des ſignes univoques de l'engagement & de l'obſtruction des rameaux de la veine porte dans le

foye, & de la disposition inflammatoire de ce viscére.

XII.

Et parce que la disposition inflammatoire du cerveau y empêche ou y diminue considérablement la séparation des esprits & leur distribution dans tous les organes; il s'ensuit que lorsque le cerveau sera dans cet état d'inflammation, il arrivera nécessairement que l'écoulement ordinaire des esprits ne se fera point dans les nerfs du foye, & dans toutes les fibres motrices des rameaux de la porte; que ces fibres feront par conséquent leur jeu de contraction si nécessaire à l'expression du sang dans les rameaux de la veine-cave, beaucoup plus foiblement que dans l'état naturel; quelles ne le chasseront & ne l'exprimeront que très-difficilement de leurs cavités; & que le sang étant

devenu épais & gluant, il ſera obligé de s'y arrêter & d'y ſéjourner. L'engagement des vaiſſeaux du cerveau, & ſa diſpoſition inflammatoire devenant une nouvelle cauſe de l'arrêt du ſang dans les vaiſſeaux du foye, ſeront donc un ſigne très-univoque de la diſpoſition inflammatoire de cette partie.

XIII.

Et parce que les nauſées & les vomiſſemens qui arrivent précipitamment après qu'on a avalé de l'eau ſimple, du bouillon & d'autres nourritures douces, ſuppoſent une tenſion & une ſenſibilité des membranes de l'eſtomac, qui fait qu'elles ſont bleſſées & irritées par l'attouchement ſimple des corps les moins mordans & les moins irritans, & la trop grande tenſion & l'extrême ſenſibilité des mem-

branes de l'estomac ne pouvant être qu'une suite, ou d'une affluance extraordinaire d'esprits qui tendent les nerfs & toutes les fibres sensibles du tissu des membranes de l'estomac, ou de l'engorgement des réseaux artériels ou véneux de cette partie ; il s'ensuit que si dans le tems des nausées & du vomissement le cerveau est hors d'état de fournir aux nerfs stomachiques une plus grande quantité d'esprits que dans l'état naturel, on ne pourra imputer la trop grande tension & la grande sensibilité des membranes de l'estomac à l'affluence des esprits qui y doivent couler par les nerfs stomachiques, mais bien plûtôt à l'engorgement des réseaux artériels & véneux dont toutes ces membranes sont parsemées ; or le cerveau étant manifestement attaqué d'une disposition

inflammatoire, il ne peut en cet état fournir aux nerfs ſtomachiques, non plus qu'à ceux des autres parties, qu'une bien moindre quantité d'eſprits que dans l'état naturel ; ce ne ſera donc pas par l'affluence des eſprits que les nerfs ſtomachiques porteront dans les membranes de l'eſtomac, qu'elles acquereront une plus grande tenſion & une plus grande ſenſibilité ; il n'en faudra donc imputer la cauſe qu'à l'engorgement de tous les réſeaux artériels & véneux de ces viſcéres. Or ces réſeaux ne ſçauroient être engorgez que parce que le ſang qui y aborde continuellement ne peut ſe vuider aiſément dans le tronc des veines gaſtriques : or cette difficulté de faire paſſer le ſang des artéres gaſtriques dans le tronc des veines n'ayant d'autre cauſe que l'engorgement des veines ga-

ſtriques qui ne peuvent s'en décharger dans le tronc de la veine-porte qui en eſt trop remplie & trop diſtenduë ; de plus cette plénitude du tronc de la porte n'étant qu'une ſuite très-naturelle de l'obſtruction & de l'engagement de l'extrêmité de ces rameaux dans la ſubſtance du foye, il s'enſuit que l'obſtruction & l'engorgement des réſeaux capillaires de la veine-porte dans le foye retenant & arrêtant le ſang dans le tronc des veines gaſtriques, donneront lieu à l'engorgement des réſeaux artériels & véneux de l'eſtomac, à la tenſion, & à la ſenſibilité extrême de ſes membranes, comme aux nauſées & aux vomiſſemens : ces deux accidens étant donc l'effet naturel de l'engorgement & de l'arrêt du ſang des rameaux de la veine-porte dans le foye, ſeront un

ſigne très-univoque de la diſpoſition inflammatoire du foye, ainſi que le vomiſſement de ſang, le cours de ventre lientérique, précipité, & toute évacuation ſanglante ou dyſſentérique par les ſelles.

XIV.

Et parce que le hoquet ſuppoſe une pareille tenſion dans les réſeaux artériels & véneux qui entourent l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, & en rend le tiſſu plus tendre & plus ſenſible ; il s'enſuit encore par les mêmes raiſons, que le hoquet ſera un ſigne très-univoque de la diſpoſition inflammatoire du foye.

X V.

Et parce que l'arrêt & l'engorgement des réſeaux artériels & véneux qui diſpoſent les membranes de l'eſtomac à la nauſée & au vomiſſement, mettent né-

cessairement l'estomac & les intestins dans une disposition inflammatoire ; il s'ensuit que les vomissemens, les nausées, le hoquet, la diarrhée lientérique ou sanglante, &c. seront des signes très-univoques de la disposition inflammatoire de l'estomac & des intestins.

X V I.

Tous ces signes étant donc tirés de la cause à son effet propre, ou de l'effet à sa cause univoque ; toutes les fois qu'ils seront rassemblés dans un sujet, donneront lieu de conclure que le cerveau, le foye, l'estomac & les intestins sont dans une disposition inflammatoire, & que la maladie est réellement une fiévre maligne pestilentielle ou autre, & quoique cette maladie soit accompagnée dans son augment & dans son état de plusieurs

autres accidens considérables ; de bubons, de charbons, de parotides, de taches pourprées, livides, gangréneuses, &c. comme ils sont tous très-séparables du caractère essentiel de la maladie, & qu'ils ne l'accompagnent pas toûjours dans son commencement non plus que dans son augment & dans son état, il n'y aura aucune raison de les faire entrer dans les signes caractéristiques de la peste ; rien ne seroit plus ridicule que de voir un Médecin qui veut connoître la peste, attendre l'arrivée des bubons, des charbons, des taches pourprées ou livides qui n'arrivent que le trois ou le quatre ou le sept, & qui très-souvent ne paroissent point du tout. Un homme seroit bien malheureux, qui étant attaqué de cette maladie laquelle demande des secours si prompts & si efficaces, & qui met le ma-

lade dans le danger d'une mort précipitée, si son Médecin demandoit trois ou quatre jours d'observations pour connoître la nature de la maladie avant que de prendre ses indications curatives, & avant que de se déterminer aux remédes nécessaires à la cure. Ce qui a fait entasser tant d'accidens dans l'idée que la plûpart des Ecrivains ont donné de la peste, c'est qu'ignorant parfaitement le caractère essentiel de cette maladie, ils n'en ont pû exprimer la nature, qu'en se servant de termes généraux & très-vagues, tels que sont ceux d'une maladie maligne, épidémique & contagieuse, qui ne donnant aucune idée distincte de la dépravation du sang ni du dérangement des organes, auroient laissé l'esprit des Lecteurs dans une trop grande obscurité; de sorte que pour le

fixer un peu plus à quelque chose de sensible, au lieu de donner le caractère essentiel de la peste, ils ont été obligés pour en donner quelque idée, d'ajoûter aux termes vagues & généraux dont ils exprimoient la nature, un dénombrement des accidens les plus sensibles qui accompagnoient communément cette maladie, quoiqu'ils ne parussent presque jamais dans son commencement.

XVII.

Et parce que tous les signes pathognomoniques & caractéristiques que je viens de donner de l'épaississement extrême du sang qui le fait arrêter dans les vaisseaux du cerveau & des autres viscéres, sont absolument les mêmes dans toutes les différentes sortes de fiévres malignes qu'ils accompagnent toûjours, & qui sont des effets univoques de la même

cause essentielle & contenante de l'épaississement du sang & des dispositions inflammatoires du cerveau & des autres viscéres; il s'ensuit manifestement que *les fiévres malignes, pourprées, & autres, ainsi que la peste, ne seront absolument qu'une même espéce de maladie*, & qu'on pourra, *à juste titre, qualifier de peste, toutes les fiévres malignes-épidémiques qui causeront une grande mortalité*, l'usage ayant canonisé le nom de peste, pour signifier toute grande maladie qui fait mourir un grand nombre de personnes. Suivant ces idées, nous allons parler des signes pathognomoniques de la peste qui est le plus haut degré de la fiévre maligne.



CHAPITRE VI.

Des ſignes caractériſtiques de la Peſte, par leſquels on prouve que l'on ne doit pas placer cette maladie dans une claſſe différente de celle des Fiévres Malignes; & par leſquels on remonte à l'action de ces cauſes qui produiſent les accidens de ces Fiévres & ceux de la Peſte.

I.

PArce que les ſignes pathognomoniques & caractériſtiques d'une maladie, en doivent être des propriétés & des effets conſtans & tout-à-fait inſéparables qui leur ſoient particulieres, & nullement communes avec d'autres maladies ; il s'enſuit que tous les accidens de la peſte qui ne feront pas revêtus de toutes les conditions qui en

seront séparables, qui ne lui seront pas particulieres, & qui ne l'accompagneront pas toûjours, ne pourront jamais être regardés comme des signes pathognomoniques & différentiels de cette maladie, par rapport aux autres fiévres malignes, pourprées & non pourprées ; & que c'est sans aucune raison & contre toutes les régles canoniques, que pour l'établissement des différences spécifiques de maladies que l'Auteur anonyme de l'origine & des filiations de la peste de l'Europe, imprimée à Montpellier en 1721, a fait consister la différence de la peste d'avec les autres fiévres malignes, dans les bubons, dans la prompte mort des pestiférés, dans la grande mortalité que cause la peste, & dans sa grande & prompte communicabilité ; tous ces divers signes prétendus pathognomoni-

ques & caractériſtiques étant ou ſéparables, ou communs à pluſieurs ſortes de fiévres malignes épidémiques, ou inſenſibles, douteux & purement imaginables.

II.

Pour en être perſuadé, il n'y a qu'à examiner en détail ces quatre ſignes différentiels de la peſte, & voir s'il ne leur manque aucune des conditions requiſes pour être élevés à la dignité des ſignes pathognomoniques & caractériſtiques de cette maladie. On verra bien-tôt que la peur fait ſouvent oublier les eſprits les plus exacts & les plus géométriques, ſur les matieres triviales qu'on ne peut traiter exactement, qu'à la faveur des notions les plus communes & les plus généralement connuës dans tous les arts.

III.

Car en premier lieu, il est incontestable, que les bubons sont un accident très-séparable de la peste : l'Auteur de la dissertation convient lui-même, que la peste d'Athènes, celle de Hongrie, & la sueur d'Angleterre, furent des pestes sans bubons ; mais les observations de Mr. Chicoyneau sur celle de Marseille, lequel fait une premiere classe des pestiférés sans bubons & sans charbons, sont des preuves de fait si récentes qu'il n'y a aucun lieu de douter que la peste ne puisse être en entier, dans toute sa grandeur & dans toute sa férocité, sans être accompagnée de bubons : d'ailleurs, les bubons sont des accidens communs à toutes les fiévres malignes - épidémiques qui sont très-souvent accompa-

gnées de parotides & de dépôts extérieurs dans les graiſſes ; d'ailleurs les parotides ne ſont que des bubons maxillaires, & les dépôts qui ſe font plus bas que l'aîne à la cuiſſe, aux bras & aux jambes, &c. dans les fiévres malignes, ne ſont que des bubons qu'on peut appeller *cruraux, brachiaux & lombaires*, comme on appelle les dépôts des glandes ou des graiſſes de l'aîne, ou des aiſſelles, des bubons *inguinaux* & *axillaires.*

IV.

Et en ſecond lieu la promptitude de l'action de la cauſe eſſentielle & contenante de la peſte n'en étant qu'une modification très-variable & relative, tant à la grandeur de la cauſe eſſentielle & contenante de la maladie, qu'aux différens tempéramens, & à la différente diſpoſition du ſang des malades ;

il eſt évident que la cauſe eſſentielle & contenante de la peſte n'eſt pas d'une égale force dans tous les ſujets, & que la diſpoſition du ſang n'eſt pas abſolument égale dans les maladies de différens tempéramens. L'activité de la cauſe contenante de la peſte à laquelle on doit rapporter l'activité plus ou moins grande qui fait périr plus tard ou plûtôt les malades, ne ſera qu'un accident plus ſéparable & purement relatif à la diſpoſition naturelle des malades; la promptitude de la mort ne ſera donc pas un ſigne pathognomonique & caractériſtique, conſtant & inſéparable de la peſte.

V.

D'ailleurs les ſignes devant être un effet dont l'idée doit être préciſe & déterminée pour former par ſon moyen un rap-

port déterminé avec la cause contenante de la maladie ; & la promptitude de l'action d'une cause n'en étant qu'une modification indéterminée, jusqu'à ce qu'on ait fixé le tems précis & la durée précise de cette action ; il s'ensuit que cette promptitude d'action de la cause contenante de la peste ne pourra jamais en être qu'un signe vague & très-indéterminé, jusqu'à ce qu'on ait fixé & déterminé le tems précis de la durée de cette action ; ce qu'il est impossible de faire, par rapport à l'inégalité de la cause contenante de la peste, & à la diversité des tempéramens des pestiférés.

VI.

Si on borne la durée de la cause pestilentielle à deux, trois & quatre jours, on sera bien-tôt obligé de l'étendre jusqu'au septiéme & jusqu'au neuviéme jour sur

ſur les obſervations de pluſieurs peſtes dans leſquelles les malades l'ont portée juſqu'au neuviéme jour. Telle fut la peſte de l'Attique, au rapport de Thucydide, & telle eſt encore la peſte régnante de Provence ; lorſque le peuple s'y eſt accoûtumé, qu'il a moins de peur, & qu'il eſt ſecouru ; ſi l'on ſe retranche à dire, que la promptitude & l'activité de la cauſe contenante de la peſte peut être bornée & déterminée par le nombre de ſept & de neuf jours, on tombe dans l'inconvénient de ne pas diſtinguer la peſte d'avec les fiévres pourprées & autres aiguës, qui font périr les malades communément dans ſept jours, de ſorte que tout bien peſé, la promptitude de la mort des peſtiférés ne peut jamais être un ſigne pathognomonique & caractériſtique de la peſte.

VII.

En troisiéme lieu, tout signe qui est tiré des effets de la cause essentielle & contenante de la maladie, doit être nécessairement inhérant au sujet malade, comme l'on parle dans les écoles; or la grande mortalité est une espéce d'accident qui n'est nullement inhérant & attaché aux pestiférés, ce n'est précisément qu'un rapport de plusieurs causes individuelles qui agissent sur plusieurs sujets, & qui les font mourir; & ce rapport ne peut jamais être fondé, ni se trouver dans un pestiféré, puisqu'il renferme nécessairement plusieurs fondemens & plusieurs termes. La grande mortalité que cause la peste ne pourra donc jamais être un signe pathognomonique & differentiel de cette maladie d'avec les autres dans aucun

ſujet particulier ; & parce que la grande mortalité eſt un rapport d'une multiplicité d'effets à une multiplicité de cauſes individuelles de même eſpéce ; il s'enſuit que ce rapport ne pouvant être établi dans le commencement de la peſte, lorſqu'il n'y a que deux ou trois, cinq ou ſix malades ; il ſera impoſſible de diſtinguer cette maladie de toutes les autres qui ne cauſent pas une ſi grande mortalité. Enfin l'expérience faiſant voir que les fiévres pourprées cauſent en certain tems une auſſi grande mortalité que ce qu'on appelle la peſte, cet accident leur étant commun, ne pourra jamais être regardé comme un ſigne caractériſtique diſtinctif de la peſte, d'avec les autres fiévres malignes.

VIII.

Je vais plus loin, & je dis

que la cauſe contenante & eſſentielle de la peſte, l'épaiſſiſſement du ſang, & les diſpoſitions inflammatoires des viſcéres étant ſuppoſée parfaitement égale dans les fiévres malignes-peſtilentielles, & dans les fiévres malignes ordinaires, même incomparablement moindres dans la peſte, cette maladie cauſera cependant un plus grand ravage & une plus grande mortalité que les autres fiévres malignes.

IX.

Pour prouver cette propoſition, je ſuppoſe la viſcoſité du ſang & les inflammations des viſcéres des peſtiférés égales, & même beaucoup moindres qu'elles ne le ſont dans les fiévres malignes pourprées les plus meurtrieres: comme la curabilité d'une grande maladie ſuppoſe néceſſairement l'applica-

tion des secours nécessaires à sa guérison tant par rapport aux remédes que par rapport aux nourritures, & par rapport à la situation de leur esprit, leur condition est plus mauvaise que ne l'est celle des fébricitans des fiévres malignes ordinaires; & leur maladie quoiqu'égale ou moindre, deviendra nécessairement plus meurtriere & presqu'incurable. Or la déclaration de la peste prive les pestiférés du secours nécessaire des remédes & des nourritures, ils sont abandonnés de leurs proches; & comme la disette des vivres dans la ville pestiférée prive les habitans du secours des bonnes nourritures, ils sont livrés à la barbarie des infirmiers & souvent à la fastidieuse & dédaigneuse inattention des Médecins & des Chirurgiens; de sorte que l'abandon général

& l'idée d'une maladie qu'on croit mortelle fait naître dans l'ame des pestiférés une crainte continuelle de la mort & un désespoir qui achéve de cailler le sang. Or toutes ces circonstances augmentant la cause primitive & essenticlle, doivent la porter à un extrême degré d'activité & la rendre tout-à-fait incurable. Il arrivera donc que quoique la cause évidente, & la cause essentielle & contenante de la peste soient en égalité avec la cause évidente & la cause contenante & essentielle des fiévres malignes de toute sorte ; la fiévre pestilentielle causera une plus grande mortalité que les fiévres malignes, pourprées & non pourprées ; il périra donc un plus grand nombre de pestiférés à proportion, qu'il ne périra de fébricitans de toutes les autres sortes de fiévres malignes,

quand même leur cause primitive seroit d'un degré supérieur à la cause essentielle & contenante de la fiévre pestilentielle.

X.

Mais parce que le défaut du secours, tant pour les remédes que pour les nourritures, l'abandon general, & la terreur d'une mort prochaine, qui causent la grande mortalité de la peste, sont des accidens tout-à-fait étrangers à la cause primitive, contenante & essentielle de la peste, & qu'ils n'en sont nullement les propriétés ; il s'ensuit que la grande mortalité que cause la peste, ne pourra jamais être un accident caractéristique de la cause essentielle & contenante, que pour le Vulgaire & pour les Médecins que la crainte de la peste a troublés, & qui sont hors d'état d'user de leur

raiſon, ou qui en abuſent par des vûës *politiques & intereſſées*, pour augmenter la terreur qu'on a de la peſte, & qui ſans faire réfléxion que cette paſſion la rend encore plus meurtriere, mettent tout un Etat en confuſion, & réduiſent le peuple à une extrême miſere.

XI.

Et parce que l'attribut caractériſtique d'une maladie doit néceſſairement être ſenſible, pour la pouvoir faire diſtinguer de toute autre dans chaque ſujet particulier; il s'enſuit que tout autre attribut, purement imaginaire & tout-à-fait inſenſible, ne pourra jamais former le caractère différentiel d'une maladie d'avec une autre: or la contagion & la communicabilité de la peſte en eſt un attribut inſenſible, & purement imaginaire; il n'en peut donc pas être un ſigne dif-

férentiel, ni de toute autre maladie ; & parce que la communicabilité de la peste en est un attribut qui lui est commun avec toutes les autres sortes de fiévres malignes, pourprées & non pourprées, avec la petite vérole & la rougeole, qui sont des maladies aussi contagieuses que la peste, suivant l'opinion commune des Médecins & du Vulgaire ; la communicabilité de la peste ne sera pas un signe propre & différentiel de cette maladie.

XII.

Et parce qu'enfin l'attribut distinctif ou différentiel d'une maladie, doit nécessairement être si connu & si plausible à tout le monde, que personne ne puisse raisonnablement douter de son existence ; il s'ensuit que si la contagion & la communicabilité de la peste est de

telle nature qu'on puiſſe raiſonnablement le lui diſputer, cet attribut ne pourra jamais former un caractère certain de cette maladie : or telle eſt la nature de la contagion de la peſte ; car n'ayant été imaginée & n'étant introduite que pour rendre raiſon de la multiplicabilité de cette maladie ; & ſa multiplicabilité pouvant être raiſonnablement rapportée à des cauſes évidentes, générales, & communes, capables de produire & de multiplier tant la peſte que toutes les autres fiévres malignes, la contagion eſt donc un des attributs de la peſte, dont l'éxiſtence n'eſt pas ſi certaine qu'on puiſſe n'en imputer les effets à toute autre cauſe, & par conſéquent elle ne peut être jamais un ſigne certain, caractériſtique & diſtinctif de la peſte.

XIII.

De ſorte que toutes choſes bien peſées & toutes ces prétenduës propriétés caractériſtiques de la peſte, les bubons, la promptitude de la mort, la grande mortalité, & la communicabilité étant de purs accidens très-ſéparables de cette maladie, ou communs aux autres fiévres malignes; il ne reſtera à la peſte que tous les accidens les plus conſidérables qui lui ſont communs avec les autres fiévres malignes; & tous ces accidens ayant dans la peſte & dans les autres fiévres malignes pourprées & autres le même principe, je veux dire la même cauſe eſſentielle & contenante, c'eſt-à-dire égal épaiſſiſſement de la maſſe du ſang, mêmes inflammations dans le cerveau & dans les autres viſcéres: il faudra néceſſairement con-

clure que la peſte & les fiévres malignes, pourprées & autres, ne ſont réellement qu'une même eſpéce de maladie; & que s'il y a quelque différence, ce n'eſt que du plus au moins, différence qu'il faudra plûtôt meſurer par rapport aux différentes circonſtances qui accompagnent la peſte & les autres fiévres malignes, qui ſont ordinairement plus aggravantes dans la peſte que dans les autres fiévres malignes. La déclaration de la peſte faiſant naître un fort grand nombre de ces circonſtances qui, comme nous avons déja dit, doivent augmenter conſidérablement la cauſe eſſentielle & contenante de la peſte, & qui doivent la rendre plus meurtriere que les autres fiévres malignes, quoique les cauſes évidentes & générales qui produiſent la peſte & les fiévres malignes ſoient en

égalité d'action & qu'elles ne produisent pas par elles-mêmes un plus grand épaississement de la masse du sang dans la peste que dans les autres fiévres malignes.

XIV.

On dira sans doute que quoiqu'à la vérité le caractére essentiel de la peste ne consiste que dans un épaississement extrême de la masse du sang qui le fait arrêter dans les vaisseaux du cerveau, dans ceux du foye & des autres viscéres, & qui y produisent des dispositions inflammatoires & gangréneuses ; il est pourtant certain que cet épaississement du sang est d'une nature bien singuliere dans la peste & bien différente des épaississemens qui causent plusieurs autres maladies ; l'apopléxie, par exemple & les autres espéces de fiévres malignes, qui ne sont

accompagnées ni de bubons, ni de charbons, non plus que de ces gangrénes de divers endroits de la peau.

XV.

Je réponds qu'il eſt très-vrai que cette eſpéce d'épaiſſiſſement qui arrive dans la peſte, doit avoir quelque choſe de plus particulier que l'épaiſſiſſement qui produit l'engorgement des vaiſſeaux du cerveau dans l'apopléxie & dans les autres eſpéces de fiévres malignes qui ſuppoſent la même cauſe. Je conviendrai qu'outre le plus ou le moins d'épaiſſiſſement qu'il y a dans la peſte & dans les autres fiévres malignes, il y a, dis-je, quelque choſe de plus ſingulier dans la peſte qui ne ſe trouve pas dans les fiévres malignes & qui fait naître les charbons, les bubons & les gangrénes qui n'arrivent que très-rarement dans les autres

espéces de fiévres malignes. C'est un signe qui mérite sans doute d'être suivi dans cet article où nous cherchons les caractéres de la peste.

XVI.

Quelque difficulté que j'envisage dans cette recherche, je croi qu'elle n'est pas inutile, d'autant plus que le plus petit éclaircissement dans cette matiere peut donner de grandes ouvertures pour combattre plus avantageusement, & si je l'ose dire plus spécifiquement, la cause de cette effroyable maladie. Mais quelle route tenir dans la recherche de cette modification singuliere de cet épaississement du sang dans la peste qui lui fait produire spécialement des charbons, des bubons, des taches livides, gangréneuses, & des gangrénes de la peau ; puisque nous connoissons si peu la force individuelle

des différentes parties qui composent le ſang, ainſi que les principes & l'action des cauſes matérielles qui produiſent l'épaiſſiſſement extraordinaire de cette liqueur; épaiſſiſſement, dis-je, qui fait le caractére eſſentiel de la peſte, & qui en eſt la cauſe contenante? Il eſt certain que nous ne connoiſſons cet épaiſſiſſement que juſqu'à un certain point, ſans qu'il ſoit poſſible de découvrir la maniere ſinguliere dont les parties du ſang ſe ſont acrochées les unes aux autres, ni la forme qu'elles ont priſes pour ſe rendre capables d'agir d'une maniere différente de celle qui les uniſſoit, lorſqu'elles conſervoient leur forme & leur fluidité naturelle; c'eſt ici où malgré qu'on en ait, l'on doit s'aider des conjectures & tirer le meilleur parti qu'on peut des expériences les plus

généralement reçues des Médecins.

XVII.

Mais pour ne pas aller tout-à-fait au hazard dans cette recherche, dans laquelle il s'agit de trouver cette modification singuliere de l'épaississement qui coagule le sang dans la peste, & qui lui fait produire des charbons & des bubons, tâchons de pénétrer la cause naturelle de ces effets, laquelle étant bien connuë, pourra peut-être nous conduire à la connoissance de la modification particuliere des parties de la masse du sang qui les leur fait produire. Le charbon commence par une élévation, une rougeur, & un sentiment vif d'ardeur & de brulûre dans un point particulier de la peau, où il se leve une petite vessie remplie d'une sérosité jaunâtre, qui étant crevée laisse

la peau au dessous cautérisée, gangrénée & insensible, d'une profondeur & d'une étenduë plus ou moins grande; à cette pustule ardente se joint une très-grande inflammation dans toute la circonférence du point que la pustule a occupée, avec une rougeur foncée & une ardeur insupportable qui tourne assez ordinairement en gangréne; & lorsque l'on sonde l'endroit cautérisé de la pustule, on trouve que la mortification & l'insensibilité s'étendent profondément dans les vésicules graisseuses du dessous de la peau. Voilà ce qu'on peut découvrir par les sens sur la nature du charbon. Examinons en détail tous ces effets, & tâchons de les rapporter à leur cause naturelle; peut-être leur connoissance nous conduira-t-elle à celle de la modification singuliere de cet épaissis-

ſement particulier de la maſſe du ſang qui nous eſt inconnuë, & qui lui fait produire ces fâcheux accidens.

XVIII.

Je remarquai d'abord qu'avant que la puſtule du charbon ſe forme, le malade ſent une chaleur cuiſante & brûlante, tant dans l'endroit de la peau, où la puſtule ſe forme, qu'au deſſous, aſſez profondément. L'endroit où la puſtule ſe forme s'enfle, s'éléve, & devient extrêmement rouge & très-chaud au toucher, & tous les environs le ſont auſſi plus que ne le ſont toutes les autres parties de la peau. Or cet endroit de la peau ne s'éleve que par l'engorgement des vaiſſeaux & par le gonflement des glandes graiſſeuſes qui ſont engagées dans le tiſſu de cet endroit de la peau, ainſi

que par celui des véſicules adipeuſes qui ſont placées au deſſous. L'élévation & l'augmentation du volume de l'endroit de la peau, ſuppoſent donc néceſſairement l'engorgement des réſeaux ſuperficiels de la peau & de ceux qui arroſent les glandes graiſſeuſes qui ſont dans ſon tiſſu, ainſi que ceux des véſicules adipeuſes. L'élévation de l'endroit de la peau où ſe doit former la puſtule charbonneuſe y ſuppoſe donc non ſeulement l'engorgement des vaiſſeaux du ſang, mais encore le gonflement & la tuméfaction des glandes graiſſeuſes qui ſont parſemées dans ſon tiſſu.

XIX.

En ſecond lieu, l'endroit de la peau où ſe doit former la puſtule, donne au malade un ſentiment d'ardeur & de brû-

lure très-inquiétant & presqu'insupportable. Or la chaleur & l'ardeur d'une partie ne peuvent dépendre, lorsqu'il n'y a point d'agent sensible & extérieur, que des liqueurs qui sont dans la partie même où cette ardeur se fait sentir, puisqu'il n'y a point d'autres liqueurs dans l'endroit échauffé de la peau, que le sang arrêté dans les vaisseaux artériels de la superficie de la peau, & la liqueur graisseuse qui est renfermée, tant dans les glandes graisseuses de la peau, que dans les vésicules adipeuses qui sont au dessous. C'est donc à la violence du mouvement des parties du sang qui est arrêté dans les vaisseaux artériels de la peau, & à celui des parties de la graisse qui est renfermée, tant dans les glandes graisseuses que dans les vésicules adipeuses, qu'il faut rap-

porter l'exceſſive chaleur que les malades ſentent dans l'endroit où ſe doit former la puſtule du charbon. Mais parce que le ſang arrêté dans les vaiſſeaux artériels de la peau & dans ceux des glandes graiſſeuſes & des véſicules adipeuſes, eſt de la même nature que celui qui roule dans les autres parties ; & qu'il ne s'échauffe pas ſi fort que l'endroit de la peau où il s'eſt arrêté, & où il doit former la puſtule du charbon, c'eſt une néceſſité qu'il y ait quelque cauſe particuliere qui lui imprime ce mouvement violent de chaleur & d'ardeur qu'il n'a pas dans tous les autres endroits où le ſang n'eſt pas arrêté, & même dans ceux où il eſt, & où il a produit des diſpoſitions inflammatoires. Il faut auſſi que les glandes graiſſeuſes de la peau, les véſicules adipeuſes de deſſous &

la graiſſe qui y eſt renfermée, s'étant extrêmement échauffées, il y ait quelque cauſe mouvante particuliere, qui y faſſe bouillonner la graiſſe, & l'y échauffe ſi conſidérablement; tandis qu'elle n'a qu'une chaleur tempérée dans les glandes graiſſeuſes, & dans les véſicules adipeuſes des autres parties du corps. Or le ſang arrêté dans les réſeaux de la peau, n'a rien en lui-même de plus particulier, le premier jour qu'il y eſt arrêté, & avant qu'il ait pris ſon mouvement de fermentation & de corruption, qu'il prend quand il ſéjourne, que lorſqu'il coule dans les vaiſſeaux. On peut dire même que la maniere dont il y eſt preſſé, quand il y eſt arrêté, donne plus de difficulté à ſes parties de s'agiter & de ſe remuer pour prendre un mouvement de chaleur plus violent que celui qu'el-

les avoient lorſqu'elles étoient coulantes, & qu'elles conſervoient une fluidité ſemblable à celle dont jouiſſent naturellement les autres parties du ſang qui roule dans les vaiſſeaux : car on voit clairement que les membranes qui forment les vaiſſeaux artériels, dans l'état de diſtenſion où les met leur grande plénitude, ſont moins capables d'imprimer un mouvement de chaleur aux parties du ſang qui eſt renfermé & arrêté dans leur cavité, que dans leur état naturel, où elles font librement leur jeu de contraction & de dilatation. Il faut donc que la chaleur exceſſive que prend le ſang arrêté dans les réſeaux artériels de la peau, & le mouvement qui la produit, lui viennent de quelque cauſe étrangere, qui communique ce mouvement, tant aux membranes des réſeaux artériels,

artériels, qu'au ſang qui y eſt arrêté & renfermé dans leur cavité: or il n'y a dans la peau que les glandes graiſſeuſes, & au deſſous que les véſicules adipeuſes, qui puiſſent communiquer le mouvement de chaleur aux réſeaux artériels, & au ſang qui y eſt arrêté: mais les glandes adipeuſes ne peuvent communiquer ce grand mouvement de chaleur que par le bouillonnement de la graiſſe qu'elles renferment. C'eſt donc à cette graiſſe bouillante des glandes graiſſeuſes & des véſicules qui ſont au deſſous de l'endroit de la peau où ſe doit former la puſtule, qu'il faut attribuer la cauſe de l'ardeur que prend le ſang arrêté dans les réſeaux de la peau, ainſi que dans tout ſon tiſſu. Or cette graiſſe qui eſt renfermée tant dans les glandes graiſſeuſes, que dans les véſicules adipeuſes de

la peau, qui ſont placées au deſſous, eſt de la même nature que celle qui eſt contenuë dans les autres glandes graiſſeuſes & dans les véſicules adipeuſes des autres endroits de la peau : ſi elle a donc pris un mouvement & un bouillonnement extraordinaire dans un endroit de la peau qu'elle n'a pas dans les autres, c'eſt que ſes parties ont été miſes en mouvement par quelque cauſe très-agiſſante & très-mobile, qui s'eſt introduite & s'eſt mêlée avec les parties de la graiſſe, & qui les a miſes dans une agitation & une efferveſcence extraordinaire: or les glandes graiſſeuſes de la peau, non plus que les véſicules adipeuſes, ne peuvent recevoir des parties ſi agiſſantes, que du corps du ſang même qui les arroſe & qui y dépoſe ſes parties graſſes & huileuſes. C'eſt donc de la maſſe du

ſang que ſont tirées ces Bluettes, ſi je l'oſe dire ainſi, ou ces particules ſi agiſſantes qui font bouillonner, & enflâment la liqueur graiſſeuſe qui communique tant d'ardeur & de chaleur à l'endroit de la peau où ſe forme la puſtule du charbon. On peut donc conclure que ſi la grande ardeur de l'endroit de la peau où ſe forme la puſtule charbonneuſe, n'a d'autre cauſe que le bouillonnement extraordinaire de la graiſſe qui eſt renfermée dans les glandes graiſſeuſes, & dans les véſicules adipeuſes ; c'eſt la maſſe du ſang qui l'allume & l'enflâme au moyen des parties qu'elle y dépoſe confuſément avec la graiſſe.

XX.

Il ne reſte qu'à examiner quelle eſpéce de parties peut former le ſang aux glandes graiſ-

ſeuſes de la peau, & aux véſicules adipeuſes, qui ſoit capable de produire dans la graiſſe ce bouillonnement, & cette ardeur brûlante qu'elle prend dans la formation du charbon. Pour découvrir l'eſpéce des parties de la maſſe du ſang qui peuvent être en état de produire cet effet ſingulier, il faut voir entre les differens fluides qui ſont renfermez dans la maſſe du ſang, quel eſt celui qui paroît le plus propre à faire bouillonner, & à allumer, pour ainſi dire, la liqueur graſſe des glandes de la peau & des véſicules adipeuſes; or on peut réduire tous les fluides que nous ſavons être renfermés dans la maſſe du ſang, à la lymphe nourriciere des parties dont le réſidu paſſe dans les veines lymphatiques, à la lymphe ſpiritueuſe qui ſe ſépare dans le cerveau, & qui

coule dans les nerfs, à la lymphe ſalivale, ſtomacale & inteſtinale, à la ſéroſité de l'urine, à la ſéroſité perſpirable par les glandes de la peau, & à la bile qui ſe ſépare dans les couloirs du foye; mais pour ſçavoir au juſte leſquels de tous ces différens fluides mélés avec la liqueur graſſe des glandes graiſſeuſes & des véſicules adipeuſes, peuvent être capables d'y produire un bouillonnement & une chaleur conſidérablement plus grande, il faut éxaminer en détail les facultés de tous ces fluides qui ſe forment dans la maſſe du ſang, & qui s'en ſéparent dans les différens couloirs du corps.

XXI.

Tout le monde convient que la lymphe ſubite & déliée, à qui l'on donne le nom d'Eſprit, & qui entretient la tenſion des

nerfs & le jeu de tous les organes, eſt un des principaux agens entre ceux qui produiſent la chaleur du ſang & des organes; que c'eſt elle qui entretient la douceur & le mélange des parties qui compoſent le ſang, & tous les autres fluides qui en ſortent; mais tant s'en faut que cette lymphe ſpiritueuſe puiſſe exciter un bouillonnement & une chaleur exceſſive dans les autres fluides, qu'au contraire elle eſt néceſſaire pour entretenir leur qualité naturelle, ainſi que le mouvement régulier de tous les organes; de ſorte que la lymphe ſpiritueuſe, tant celle qui vient par les nerfs, que celle qui vient des réſeaux du ſang, bien loin d'échauffer la liqueur graſſe & huileuſe des glandes graiſſeuſes de la peau & des véſicules adipeuſes, elle ne pourra lui cauſer qu'une chaleur douce,

& entretenir le mélange des paties qui la composent ; elle en sera d'autant moins capable que l'embarras des réseaux du cerveau & sa disposition inflammatoire l'empêcheront de s'y séparer & de couler en quantité ordinaire dans les nerfs du tissu de la peau & des vésicules adipeuses.

XXII.

La lymphe nourriciere dont le résidu se décharge dans les glandes conglobées pour se rendre dans les veines, est une humeur naturellement douce, fort aqueuse & sans ardeur ; & quoiqu'elle dégénére de son état naturel, qu'elle se répande dans le tissu des parties, ou qu'elle se ramasse dans quelques glandes, elle ne s'y échauffe que difficilement, & c'est pour cela qu'elle ne forme que des tumeurs

qu'on a toûjours qualifiées de froides. La lymphe nourriciere, non plus que ſon réſidu, ne ſont donc pas les parties du ſang les plus propres à allumer la liqueur graſſe & huileuſe des glandes de la peau ; & parce que la lymphe ſalivale, ſtomachique, pancréatique & inteſtinale, ſont des liqueurs peu différentes de la lymphe nourriciere, qu'elles ſont fort aqueuſes, & qu'elles ne s'échauffent que par l'évaporation de leurs parties aqueuſes; il eſt certain que quoique la facilité qu'elles ont de diſſoudre les alimens les doive faire regarder comme des agens propres à donner du mouvement à la graiſſe lorſqu'elles s'y mêlent, il eſt certain, dis-je, que leur action eſt pourtant ſi douce, qu'elle ne porte jamais les alimens à une ardeur exceſſive & brulante. Ces liqueurs ne ſont

donc propres, ni à ſe mêler avec la liqueur des glandes cutanées, ni à les porter à s'allumer exceſſivement. Pour ce qui eſt de l'urine, c'eſt une liqueur ſi chargée d'eau, que quoiqu'elle ait beaucoup de parties ſalines & urineuſes propres à diſſoudre les parties graſſes & huileuſes, elle ne peut que très-difficilement s'y allier, & elle eſt plus en état d'en éteindre la chaleur & l'ardeur, que de l'y exciter.

XXIII.

Il ne reſte donc de toutes les liqueurs que nous connoiſſons dans la maſſe du ſang, que la bile dont le mélange puiſſe cauſer quelque altération conſidérable dans la liqueur graſſe des glandes ſébacées de la peau & dans celles des véſicules adipeuſes qui ſont au-deſſous, & qui puiſſe l'échauffer & l'enflamer.

Il s'agit ſeulement de ſçavoir ſi ſa nature eſt telle, qu'on puiſſe raiſonnablement lui attribuer cette faculté, & en déduire la proprieté d'échauffer & d'allumer les liqueurs graſſes & huileuſes, & ſi elle eſt plus propre à s'y allumer que les autres liquides de la maſſe du ſang. Or c'eſt un fait, que la liqueur graſſe ſouffrée eſt inflammable de ſa nature, qu'elle prend feu lorſque ſon humidité eſt évaporée comme les réſines ordinaires. C'eſt encore un fait certain, que la bile a les mêmes proprietés que le ſavon, qu'elle diſſout les graiſſes & ôte les taches d'huile & de graiſſe; qu'étant également diſſoluble dans l'eau & dans les eſprits ſulphureux, elle peut être regardée comme les gommes réſines qui s'allient également avec les huiles & avec l'eau. C'eſt encore un fait, que la bile chaude bouillonne & fermente

avec l'esprit de nître : ce qui fait juger que la bile, outre sa partie huileuse, renferme dans sa composition des sels âcres, qui étant unis à son huile en font une espece de savon naturel. Tout le monde connoît son amertume extraordinaire, & tous les Médecins ont reconnu par une infinité d'experiences que la bile est l'humeur de tout le corps la plus fermentative, la plus aisée à s'échauffer, & la plus capable de porter dans le sang l'incendie, & d'y allumer les plus grands accidens, suivant les différens états & les différentes modifications que peuvent prendre les huiles & les parties salines qui entrent dans la composition de cette humeur. On ne sçauroit croire le nombre d'altérations que la bile est capable de produire dans le sang & dans les organes, pour peu que sa

diſpoſition naturelle vienne à changer, pour peu qu'elle ſoit devenue ou trop épaiſſe ou trop fluide, que ſon écoulement ſoit trop abondant ou trop petit, ce qui arrive ſuivant que ſes parties huileuſes ſont trop cruës & trop indigeſtes, que ſes parties ſalines ſont plus embarraſſées, qu'elle eſt moins âcre, ou qu'elle l'eſt plus qu'il ne faut, qu'elle eſt devenue peu coulante, réſineuſe & indiſſoluble à la ſéroſité, ou réſineuſe, très-ſaline & très-cauſtique, comme elle l'eſt, lorſqu'elle devient noire, & qu'elle dégénére en atrabile, ou comme elle l'eſt encore, mais moins, lorſqu'elle prend une couleur de pré ou de verd de gris. L'expérience de tous les obſervateurs des cauſes internes des maladies & de leurs accidens prouve évidemment que les mauvaiſes diſpoſitions du ſang qui

forment le caractére essentiel des maladies, ou leurs modifications singuliéres & qui font naître la variété de leurs accidens, ne sont qu'un effet très-naturel des différentes altérations de la bile; lorsqu'étant devenue trop épaisse & ne pouvant s'écouler en même quantité par ses canaux ordinaires, elle est retenuë dans les vaisseaux du sang; & sur les observations des Médecins, & sur la connoissance de la nature de la bile, on peut conclure que sa composition savoneuse, qui a lrend alliable & miscible avec tous les récrémens aqueux, salins, gras ou gomeux, la rend susceptible de toutes ces mauvaises qualités & d'une infinité d'altérations qui doivent troubler considérablement toutes leurs fonctions & interresser le jeu de tous les organes.

XXIV.

Et pour entrer dans quelque détail, ſuppoſons qu'une bile ordinaire, ſans autre altération que celle que lui cauſe un degré d'épaiſſiſſement de plus, l'empêche de couler en quantité ordinaire dans l'inteſtin, & la faſſe ſéjourner dans les vaiſſeaux ; la facilité qu'elle aura de s'allier avec les urines, les rendra néceſſairement plus épaiſſes, & les empêchera de couler en quantité ordinaire ; une grande partie en ſera donc retenuë dans les vaiſſeaux, qui en rendront la lymphe du ſang plus aqueuſe ; & la bile en devenant elle-même plus diviſée, ſe mêlera d'autant plus facilement avec la lymphe nourriciere des parties, cette lymphe en perdra ſa tranſparence, & ſe chargera de la teinture & même de la couleur jaune

de la bile, qu'elle communiquera à toute l'habitude du corps. Cette bile y causera ce que l'on appelle une *jaunisse*, lorsque l'épaississement de la bile sera simple, & n'en aura pas changé la couleur naturelle; une ictéricie noire, lorsqu'outre sa trop grande consistence, ses parties huileuses s'étant comme brûlées & poissées, en auront changé la couleur, & l'auront tourné en une espéce d'atrabile; une ictéricie verte, lorsque la bile aura tourné en *porracée*; enfin une *ictéricie* blanche, lorsque sous trop de consistence & d'épaississement, ses parties huileuses étant cruës & indigestes, lui auront fait changer sa couleur jaune-foncée en une couleur de jaune-pâle & blanchâtre. Dans tous ces différens cas combien de sorte d'accidens ne doit-on pas attendre? Leur

dénombrement demanderoit un volume entier. On peut en trouver un grand nombre dans les Auteurs qui ont traité de diverſes eſpéces d'ictéricies, & il eſt aiſé de les rapporter aux diverſes altérations que ces différentes eſpéces de bile retenuë produiſent dans les différens récrémens qui en ſont infectés, & à la dépravation des digeſtions que cauſe la diminution de la quantité de cette humeur, laquelle doit couler dans l'inteſtin pour la perfection & la dépuration du chyle. Parmi ces dépravations, il y en a que je ne dois pas omettre par rapport à mon ſujet, & à la recherche que je fais de la cauſe de l'inflammation que prennent les graiſſes des glandes ſébacées de la peau & de ſes veſicules adipeuſes. Telles ſont les démangeaiſons qui précédent ou qui accom-

pagnent constament les pustules érésipélateuses & dartreuses, qui sont jointes plus communément à l'ictéricie. Elles font voir la facilité qu'a la bile de s'allier avec la matiere de la transpiration, d'en arrêter le cours dans les glandes sébacées de la peau, & de faire répandre entr'elle & la cuticule une sérosité âcre, qui y éléve des pustules séreuses-miliaires, & qui cause un prurit & une démangeaison très-inquiétante

XXV.

Je dois aussi ne pas négliger de faire observer que les Médecins ont regardé presque toutes les maladies de la peau, toutes les espéces de dartres, tous les ulcéres chancreux & les érésipéles, comme les effets du mélange de diverses espéces de bile plus ou moins âcre, ou

plus ou moins corrosive avec la matiere de la transpiration, ou avec la graisse des glandes sébacées, ou avec la lymphe nourriciere de la peau; de sorte que, tout bien considéré, de toutes les parties de la masse du sang qui peuvent être capables d'enflâmer, & de faire bouillonner la graisse des glandes sébacées de la peau, & celle qui est renfermée dans les vésicules adipeuses qui forment la pannicule adipeuse; il n'en est pas de plus capable de s'allier avec toutes ces liqueurs grasses, de les échauffer, & de les faire bouillonner, que les parties de la bile, lorsqu'elles s'y mêleront. Nous avons donc trouvé la cause de cette grande ardeur que sentent les malades dans certains endroits de la peau, dans lesquels se doit former la pustule *charbonneuse*. Ainsi la

modification particuliere de l'épaississement qui fait le caractére essentiel de la peste, & qui le dispose à produire des charbons, ne consistera que dans la qualité particuliere de la bile qui y séjourne, & qui s'y accumulera. C'est cette qualité qui produira ces inflammations des glandes sébacées de la peau, qui y occasionnera l'arrêt du sang & l'inflammation du tissu de ces glandes ; & parce que de tous les récrémens, la bile est celui qui est le plus propre à épuiser le corps de la lymphe du sang, lorsqu'il est devenu plus épais ; il s'ensuit que si la bile, ayant tourné en bile porracée, devient atrabile, elle séjourne dans les vaisseaux du sang, & s'y accumule en quantité, elle deviendra une cause interne très-efficace pour porter la masse du sang à un extrême dégré d'é-

paiſſiſſement, & à un grumellement qui le fera néceſſairement arrêter dans les vaiſſeaux artériels des principaux viſcéres, & lui fera produire des inflammations très-périlleuſes, ainſi que des tumeurs fâcheuſes dans les glandes conglobées. Or il eſt très-évident que la bile eſt obligée de ſéjourner & de s'accumuler dans les vaiſſeaux des peſtiférés ainſi que dans les fébricitans des fiévres malignes ; car 1°. on la trouve épaiſſe & glutineuſe dans la véſicule du fiel des peſtiférés, & autres fébricitans de fiévres malignes ; & elle ne peut couler en cet état, ni auſſi facilement, ni en même quantité dans l'inteſtin ; il faut donc qu'elle ait ſéjournée long-tems dans les vaiſſeaux, & qu'elle s'y ſoit accumulée. 2°. On trouve le foye exceſſivement gros dans les peſtiférés, & dans ceux qui meu-

rent de toutes les espéces de fiévres malignes ; la lymphe s'y est donc arrêtée, ainsi que le sang ; la bile n'a donc pû se séparer du sang, & passer dans ses canaux excrétoires, dans tous les réseaux de la veine-porte dans lesquels le sang s'est arrêté ; par conséquent il ne s'y fera aucune séparation de bile, & celle qui se sera déchargée dans les vaisseaux excrétoires, qui naissent des vaisseaux du sang, & qui sont engagés, séjournera nécessairement dans les autres vaisseaux ; par conséquent la masse du sang s'en trouvant surchargée & tout-à-fait infectée, & cette surcharge de bile porracée, ou d'atrabile résineuse venant à l'appui des causes ordinaires qui ont épaissi le sang ; cette bile en liera encore davantage les principes, & en le caillant ou en le grumellant, le

fera bien plûtôt arrêter dans les vaiſſeaux des principaux viſcéres.

XXVI.

Et parce que de toutes les parties de la maſſe du ſang, il n'en eſt point qui ſoit plus capable de fermenter, de s'échauffer, de s'allumer, & d'échauffer les autres, que la partie billieuſe ; il s'enſuit que ce ſera principalement par celle-là que le ſang arrêté dans les vaiſſeaux des viſcéres, s'y échauffera conſidérablement, & s'y gonflera ; & que portant les membranes des vaiſſeaux à une dilatation extrême, elles tomberont enfin en gangréne.

XXVII.

Mais parce que la bile étant parvenue à un extrême degré d'épaiſſiſſement, & en communiquant un ſemblable à tout le

corps de la lymphe du ſang, fera arrêter cette lymphe dans les vaiſſeaux artériels du cerveau, ainſi que dans ceux des autres viſcéres, & qu'en cet état d'épaiſſiſſement & de grumellement extrême, ni la bile, ni le ſang, ne ſçauroient prendre aucun mouvement de fermentation, ni de chaleur; il s'enſuit, que quelque facilité que la bile ait à fermenter & à s'échauffer, la trop grande liaiſon de ſes parties les empêche de ſe mouvoir & de ſe choquer les unes & les autres; elle fera donc que demeurant en repos, & perdant preſque toute ſa fluidité & ſa chaleur, la maſſe du ſang laiſſera tout le corps dans un froid glaçant; & enfin le ſang s'arrêtant généralement dans tous les vaiſſeaux, fera périr les malades en peu d'heures ou en peu de jours, ſans aucun mouve-

ment de fiévre bien déclaré. Mais alors le ſang arrêté dans les principaux viſcéres, n'y produira qu'une ſimple diſpoſition inflammatoire par un ſimple engorgement qui n'aboutira jamais à une véritable inflammation.

XXVIII.

Il n'eſt plus queſtion que de trouver l'eſpéce d'altération que prend la bile dans la peſte, pour produire dans les graiſſes de la peau cette ardeur brûlante qui la cautériſe; & parce que de toutes les eſpéces de bile que nous connoiſſons, il n'en eſt aucune de plus mordante, de plus cauſtique & de plus capable de briſer le tiſſu des parties ſolides, & de diſſoudre les graiſſes, que l'atrabile ou la bile porracée; il s'enſuit que ſi dans la peſte, la bile prend ce caractére d'atrabile, ou qu'elle tourne en por-

racée ou en une eſpéce de verd de gris ; que ſi ces ſels ſont devenus très-âcres, très-fixes, & changés en une eſpéce de parties ſalines, ſemblables à celles de l'eau *régale ;* elle ſera très-capable de cauſer cette ardeur brûlante dans les glandes ſébacées & dans tout le tiſſu de la peau ; elle y arrêtera & deſſéchera le ſang, & tournera l'inflammation en gangréne. Or il eſt évident par l'ouverture des peſtiférés morts avec des charbons & des bubons, & même ſans ces accidens, comme il arrive dans ceux qui meurent au commencement de l'attaque ; il eſt, dis-je, certain que la bile s'y trouve changée en bile porracée ou atrabile, ou même en une bile d'un jaune d'or, qui y ſuppoſe une cauſticité d'eau régale. L'expérience de tous les Médecins leur a fait voir que

toutes ces eſpéces de bile ſont capables de produire des effets qu'on ne peut attribuer qu'à leur qualité brûlante & cauſtique. Ce n'eſt donc qu'à raiſon du changement de l'état naturel de la bile dont le ſang des peſtiférés ſe trouve infecté & ſurchargé, qu'il eſt capable de produire cette ardeur brûlante dans les glandes ſébacées de la peau, & dans tous les environs de leurs loges, dans le tiſſu de la peau; la modification particuliere de l'épaiſſiſſement du ſang qui fait le caractére de la peſte, & à raiſon de laquelle il eſt en état de produire des charbons, ne conſiſtera donc qu'en ce qu'il eſt infecté & chargé de pluſieurs parties d'atrabile, ou de bile porracée trés-cauſtique, que tout épaiſſiſſement ſubit, comme celui de l'apopléxie ou celui des fiévres malignes ordinaires qui

n'est pas si grand, & où la bile n'a pas été portée au plus haut degré de causticité & ne s'est pas ramassée depuis si long-tems, ne sçauroit produire.

XXIX.

D'où il faut conclure que parmi les différentes causes qui peuvent épaissir le sang, il n'y a que celle qui en l'épaississant, épaissit aussi la bile & lui fait prendre les qualités d'atrabile & de bile porracée & résineuse qui puisse produire cette modification particuliere qui cause certains accidens de la peste, comme sont les charbons, les bubons & les taches gangréneuses de la peau. Or il paroît en premier lieu qu'un chaud excessif qui fait bouillonner le sang, qui en dégage extrêmement les parties salines, qui en épuise les parties spiritueuses & les aqueuses,

peut en épaissiſſant & en deſſéchant le ſang, pour peu que l'air devienne froid ou qu'il ſurvienne quelque cauſe coagulante du ſang, changer l'état naturel de la bile, la tourner en porracée ou en atrabile, & modifier le ſang comme il l'eſt dans la peſte, c'eſt-à-dire le mettre en état de produire des charbons. C'eſt par-là qu'il en arrive ſi ſouvent en Languedoc, en Provence & dans les côtes méridionales d'Eſpagne. C'eſt par la grande ardeur de ces côtes méridionales de l'Afrique & d'une grande partie de l'Aſie, & par les vents deſſéchants de Sud & de Sudeſt qui y régnent la plus grande partie de l'année, que ces pays ſont plus ſujets à la peſte que les pays froids.

XXX.

En ſecond lieu, rien n'eſt plus

propre à dessécher & à bruler les souffres de la bile, & à la rendre plus saline, plus ardente & plus caustique, qu'une grande disette & une famine qui laissent le sang sans réparation, & qui ne soûtiennent son mouvement & sa chaleur, que par l'ancien fonds qu'il a des parties huileuses & salines. Ces dernieres surtout doivent se dégager bien davantage & dégager celles qui sont embarrassées dans les parties souffrées, lesquelles en doivent devenir comme rances; & pour ce qui est des changemens qui arrivent dans le corps du sang, la bile s'en doit sentir & devenir plus saline & plus épaisse à mésure qu'elle perd avec le sang les parties spiritueuses & aqueuses, & tourner enfin en atrabile ou en bile porracée.

XXXI.

En troisiéme lieu, rien n'eſt plus capable de porter la bile à ce degré d'acrimonie & de cauſticité que la diſſipation d'eſprit que cauſent des veilles pouſſées à l'extrême, & celles que cauſent des chagrins, de grandes craintes & de grandes peines d'eſprit, qui troublent jour & nuit le repos. Car les veilles continuelles entretenant le bouillonnement du ſang, la nuit comme le jour, y doivent produire des altérations, de même que dans la bile. Un chaud exceſſif & un vent deſſéchant qui durent long-tems, doivent néceſſairement augmenter un tel bouillonnement que cauſent des veilles, & par conſéquent faire diſſiper les eſprits, & produire une grande acrimonie dans toutes les parties ſalines & ſouffrées de la maſſe du

ſang ; mais la bile ne devenant cauſtique & épaiſſe qu'à cette même occaſion, il eſt viſible que toutes ces paſſions doivent néceſſairement diſpoſer le ſang à ne produire qu'une atrabile ou une bile porracée. Or ces inſomnies doivent néceſſairement arriver dans un tems de diſette & de famine, qui jettent l'eſprit des habitans qui en ſouffrent dans la mélancolie & dans le chagrin, & plus encore lorſqu'ils ſont dans une crainte & dans une terreur continuelle d'une maladie qu'on regarde comme mortelle.

Ce qui peut porter tous ces raiſonnemens à un dernier degré de certitude, ce ſont les expériences qu'on a faites à Marſeille ſur des chiens à qui on a donné la peſte avec des bubons, en ſeringuant dans leurs veines un gros de bile tiré de la véſicule du fiel des peſti-

férés. Car il paroît évidemment par-là que la bile eſt par elle-même capable d'introduire dans le ſang cette modification particuliere, qui lui fait produire des bubons ; & comme ce n'eſt que par le mélange de ces parties avec la lymphe qui tombe dans les glandes des aînes & dans celle des aiſſelles, que le ſang eſt en état d'y produire des bubons ; il faudra auſſi conclure que ce n'eſt que par le mélange d'une bile altérée, cauſtique & brulante, avec les graiſſes des glandes ſébacées de la peau & des véſicules adipeuſes, que le ſang des peſtiférés y produit des charbons.

XXXII.

L'atrabile ou la bile porracée caractériſant l'épaiſſiſſement de la maſſe du ſang dans la peſte qui lui donne lieu de produire communément certains acci-

dens particuliers, comme sont les charbons & les bubons, rien de plus naturel que de rapporter à cette même humeur différemment modifiée, toutes les différentes espéces de fiévres malignes suivant les différens degrés d'épaississement, de causticité, d'acrimonie, & d'inflammabilité, que la bile peut prendre en elle-même, & qu'elle peut communiquer au principe de la masse du sang. Un degré de moins de causticité & d'épaississement, par exemple, lui fera produire des fiévres malignes pourprées; deux degrés de moins, des petites véroles malignes; trois de moins, des rougeoles; quatre de moins, des érésipéles particuliers & universels. Cette idée bien suivie & soûtenuë par l'ancien fonds d'observations que nous avons sur les maladies de la peau, & que

les Médecins appliqués, ont toûjours rapportées à l'humeur bilieuſe, deviendra ſi féconde, qu'elle pourra fournir un grand nombre de vûes curatives plus particulieres dans toutes ces eſpéces de maladies, qu'une ſimple idée générale d'un épaiſſiſſement du ſang plus ou moins grand. Car cette idée ne ſçauroit donner ce qui pourroit fonder l'analogie des éruptions particulieres avec celles qui arrivent dans toutes les autres eſpéces de fiévres malignes, par rapport à leurs cauſes. Ce qui pourroit ne pas faire regarder mes idées comme de ſimples conjectures tout-à-fait hazardées, c'eſt que j'ai éprouvé, que les remédes que les Anciens ont rapportés à la claſſe des hépatiques qui ſont tous propres à attirer la bile, à la fondre, à la délayer, ou à en appaiſer le mouvement

& à en dompter l'acrimonie, étoient plus utiles que tous leurs alléxitéres, leurs cordiaux & leurs diaphorétiques, tant dans la peste, que dans toutes les autres espéces de fiévres malignes.

XXXIII.

Quoique tout ce que je viens de dire pour établir la modification atrabilaire de la masse du sang, laquelle lui fait produire le charbon & quelques autres accidens dans la peste, soit fort éloignée de l'exactitude sévère d'une démonstration géométrique, j'ose pourtant me flater qu'elle est établie sur des observations si constantes, & que les inductions que j'en ai tirées pour établir ce caractére singulier du sang dans la fiévre pestilentielle, me paroissent si naturelles, que je ne crois pas que les Médecins qui sont ap-

pliqués à éxaminer attentivement les divers changemens qui arrivent dans les différentes humeurs & dans les organes, & qui les rapportent ſoigneuſement à leurs cauſes les plus ſenſibles ; regardent ces inductions, comme de vains raiſonnemens tirés de quelque hypothèſe imaginée à plaiſir, pour rendre raiſon de quelque phénoméne particulier de la Nature.

XXXIV.

Ce que je prévois que pourroient me demander les Médecins qui regardent la bile comme une humeur des plus importantes du corps, & dont la ſéparation eſt la plus néceſſaire, ſeroit de leur dire d'où vient que la maſſe du ſang étant devenuë, pour ainſi dire, atrabilaire dans la peſte, par le mélange dans l'atrabile, ou d'une bile

porracée qui a séjourné dans les vaisseaux, elle ne produit pas des charbons dans toutes les parties de la peau.

Je réponds, que quoique la la masse du sang soit chargée d'atrabile ou de bile résineuse, toutes ses parties ne sont pas également caustiques & propres à enflâmer les graisses de la peau, puisqu'elles ne le font pas. La confusion dans laquelle elles sont mêlées avec les gouttes de la lymphe, & les autres récrémens qui en adoucissent l'acrimonie, fait qu'elles ne sont pas capables de porter l'incendie dans toutes les liqueurs grasses, que renferment les glandes sébacées & les vésicules adipeuses ; & que n'y en ayant qu'une certaine quantité qui se trouve sans aucune altération, & dans toute leur force, elles sont portées au hazard dans les premieres vé-

ſicules qu'elles rencontrent dans leur chemin. Cela fait, que lorſqu'il n'y en a qu'une ſeule goutte propre à allumer la graiſſe d'une véſicule graiſſeuſe, elle ne peut produire qu'un point de charbon ; & que lorſqu'il y en a pluſieurs gouttes, il s'en forme pluſieurs dans divers endroits de la peau très-éloignés.

X X X V.

Quoique j'aye exclus du nombre des ſignes caractériſtiques de la peſte, tous ceux qui ne ſont pas néceſſairement attachés à cette maladie ; je ſuis bien éloigné de penſer qu'il faille proſcrire les deſcriptions circonſtanciées que pluſieurs Auteurs ont donné des accidens de cette maladie. Une peinture exacte de tout ce qui ſe préſente dans un peſtiféré eſt d'un grand ſecours pour connoître cette ma-

ladie ; & ces peintures sont d'autant plus nécessaires, qu'il y a un grand nombre de Chirurgiens & d'Apoticaires employés à la cure de cette maladie, qui ne sont guères capables de voir le rapport des vrais signes caractéristiques, univoques & nécessaires, d'avec les équivoques & purement accidentels de la maladie, & de les distinguer de ceux qui n'en sont que de simples accidens très-séparables. Une peinture très-fidelle & plus propre à frapper leur imagination, & à leur faire connoître promptement la maladie, surtout lorsqu'elle est épidémique, est extrêmement utile, & je croi qu'il ne sera pas inutile de placer ici celle que Mr. Chicoyneau a donnée de l'aspect & de tous les accidens des pestiférés de Marseille ; elle est si détaillée, & les différentes classes qu'il en

a faites me paroiſſent d'une ſi grande utilité pour régler le prognoſtic & la cure de la peſte, que je ne ferai pas difficulté de la tranſcrire toute entiere, perſuadé que je n'en pourrois donner une auſſi expreſſive. Ces deſcriptions ont d'ailleurs un avantage ſur toutes celles que nous trouvons dans tous les Auteurs qui ont écrit ſur la peſte, c'eſt qu'elles ſont tirées d'après cinq ſortes d'états qu'il a remarqués dans les peſtiférés de Marſeille & d'Aix ; & que les Médecins ou les Chirurgiens, ſans avoir beſoin de faire uſage de leurs raiſonnemens, pourront, ſur une ſimple lecture, connoître aiſément, non-ſeulement la maladie, mais ſes différens états, & porter un prognoſtic plus aſſûré de la premiere viſite des peſtiférés.

XXXVI.

La premiere classe observée, surtout dans la premiere période, & dans la plus grande fougue du mal pestilentiel, renferme tous les malades atteints des symptômes que nous allons rapporter suivis constament d'une mort prompte.

Ces symptômes étoient ordinairement des frissons irréguliers, un froid universel, un très-petit pouls, mol, lent, fréquent, inégal, concentré, & une pesanteur de tête si considérable, que les malades avoient bien de la peine à la soûtenir, & étoient souvent saisis d'un étourdissement, d'un vertige & d'un trouble semblable à celui d'une personne yvre, ayant d'ailleurs la vûe fixe, tournée, égarée, marquant l'épouvante & le désespoir, la voix tardive, entrecou-

pée, plaintive, la langue presque toûjours blanche, sur la fin séche, rougeâtre, noire, raboteuse; la face pâle, plombée, éteinte, cadavereuse; des maux de cœur très-fréquens, des inquiétudes mortelles, un abbattement général, des absences d'esprit, des assoupissemens, des envies de vomir, des vomissemens.

Ces personnes ainsi attaquées, périssoient quelquefois subitement, ou dans l'espace de quelques heures, le plus souvent dans celui d'une nuit, d'un jour, ou tout au plus de deux ou trois, comme par épuisement ou extinction, ayant par intervalles des mouvemens convulsifs & des espéces de tremblemens, sans qu'il parût au dehors aucune espéce d'éruption, de tumeur ou de tache.

XXXVII.

La seconde classe des malades

que nous avons traitez pendant tout le cours de ce funeste mal, renferme ceux qui avoient d'abord des frissons comme les précédens, la même espéce d'étourdissement, & la douleur de tête gravative : mais les frissons étoient suivis d'un pouls vif, ouvert, animé, qui néanmoins se perdoit pour peu qu'on pressât l'artére. Ces malades sentoient intérieurement une ardeur brûlante, tandis qu'au dehors la chaleur étoit mediocre & temperée, la soif ardente & inextinguible, la langue blanche & d'un rouge obscur, la parole précipitée, bégayante, impétueuse, les yeux rougeâtres, fixes, égarés, étincellans; la couleur de la face d'un rouge assez vif & quelquefois approchant du livide, des maux de cœur assez fréquens, quoique beaucoup moins que dans ceux de la classe

précédente ; la reſpiration fréquente, laborieuſe ou grande & rare, ſans toux ni douleur, des nauſées, des vomiſſemens bilieux, verdâtres, noirâtres & ſanglans; des cours de ventre de la même eſpéce, ſans néanmoins aucune tenſion ni douleur au bas ventre, des rêveries ou délires phrénétiques, des urines aſſez ſouvent naturelles, quelquefois troubles, blanchâtres, noirâtres, ſanglantes; des moiteurs ou ſueurs qui rarement ſentoient mauvais, & qui bien loin de ſoulager les malades, ne faiſoient que les affoiblir ; dans certains cas des hémorrhagies, qui quoique mediocres, ont preſque toûjours été funeſtes ; un grand abbattement de forces, & ſurtout une appréhenſion de périr ſi forte, que ces pauvres malades ne pouvoient être raſſûrés, ſe regardant dès le premier inſtant de

l'attaque, comme destinés à une mort certaine : mais ce qui mérite bien d'être remarqué, & qui a toûjours paru caractériser & distinguer ce mal de tout autre, c'est que presque tous avoient dès le commencement, ou dans le progrès, des bubons ordinairement très-douloureux, situés communément trois ou quatre travers de doigts au dessous de l'aîne, quelquefois dans l'aîne, ou aux aisselles ou aux glandes parotides, maxillaires & jugulaires, comme aussi des charbons, surtout aux jambes, aux cuisses & aux bras, quelquefois de simples pustules blanches, pâles, livides ou noires, charbonneuses ou des taches pourprées répandues en divers endroits de l'habitude du corps.

Il étoit assez rare de voir échapper les malades de cette seconde classe, quoiqu'ils se soû-

tinſſent & duraſſent un peu plus que les précédens ; ils ont péri preſque tous avec les marques d'une inflammation gangréneuſe, ſurtout au cerveau & à la poitrine ; & ce qui paroîtra ſingulier, c'eſt que plus ils étoient robuſtes, gras, pleins & vigoureux, moins il y avoit à eſpérer.

XXXVIII.

La troiſiéme claſſe renferme les deux précédentes, puiſque durant tout le cours de ce terrible mal, nous avons vû nombre de malades qui ont été attaqués ſucceſſivement des différens ſymptômes rapportés dans les deux premieres claſſes ; de ſorte que la plûpart des ſignes énoncés dans la ſeconde étoient ordinairement les avant-coureurs de ceux dont nous avons fait mention dans la premiere, & que ces derniers ſurvenant annonçoient une mort prochaine.

XXXIX.

Là quatriéme classe renferme les malades attaqués des mêmes accidens que ceux de la seconde; mais ces sortes d'accidens diminuoient ou disparoissoient dès le second ou troisiéme jour, soit d'eux-mêmes, soit en vertu des remédes prescrits, & presque toûjours à raison de l'éruption notable des bubons & des charbons dans lesquels le mauvais levain qui s'étoit répandu dans toute la masse, sembloit, pour ainsi dire, se cantonner; de sorte que la tumeur s'élevant de jour en jour, & venant à suppurer, les malades échappoient par cette voye du danger dont ils étoient menacés, pour peu qu'ils fussent secourus.

Ces heureux évenemens nous ont déterminé à redoubler nos attentions pendant tout le cours

de cette maladie, pour accélérer autant que l'état du malade pouvoit le permettre, l'éruption, l'élévation, l'ouverture & la ſuppuration des bubons & des charbons, dans l'intention de débaraſſer au plûtôt, par ces voyes, la maſſe du ſang du funeſte levain qui la corrompoit, aidant la nature par un bon régime, & par des remédes purgatifs, cordiaux, & ſudorifiques, convenables à l'état préſent des malades & à leur tempérament.

X L.

La cinquiéme & derniere claſſe renferme tous les malades, qui ſans ſentir aucune émotion, & ſans qu'il parût aucun dérangement dans les fonctions, ayant néanmoins des bubons & des charbons qui s'élevoient, tournoient en ſuppuration, devenoient quelquefois ſquirreux, ou

ce qui étoit plus rare, ſe diſſipoient par voye de réſolution, ſans laiſſer aucune ſuite fâcheuſe. C'eſt ainſi que nous avons vû pendant notre ſéjour à Marſeille un très-grand nombre de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui ſans aucun abbattement de forces, & ſans changer de façon de vivre, alloient & venoient dans les ruës & dans les places publiques, ſe pançant elles mêmes avec une ſimple emplâtre, ou demandant aux Médecins & aux Chirurgiens les remédes dont elles avoient beſoin pour guérir ces ſortes de tumeurs.



CHAPITRE VIII.

Des Prognostics des Fiévres Malignes, & des Fiévres Pestilenttelles.

I.

LOrsqu'on est parvenu à bien développer le caractére essentiel des fiévres malignes & des fiévres pestilentielles, & que l'on sçait bien qu'il ne consiste que dans l'épaississement d'un sang atrabilaire qui le fait arrêter dans le cerveau, dans le foye, dans l'estomac & dans les intestins, & qui produit dans toutes ces parties des dispositions inflammatoires ; il est très-aisé de juger que tous les malades qui en sont attaqués, courrent un grand danger, & que lorsque ces fiévres sont à un certain degré, on en voit périr un plus

grand nombre qu'il n'en échappe ; ce que je vais dire de plusieurs de ces accidens dans un grand degré, ne différera que du plus au moins de ce qu'on doit en dire, lorsqu'ils sont moindres, comme ils le sont réellement dans des fiévres malignes moins dangereuses. Premierement, l'influence des esprits étant absolument nécessaire pour le maintien de toutes les fonctions animales, du jeu des ressorts, & de contraction de toutes les fibres motrices des muscles & des vaisseaux, du jeu de tous les organes des sens, & de toutes les opérations de l'esprit ; il s'ensuit que si le principal organe qui les sépare de la masse du sang, & qui les distribuë aux nerfs de toutes les parties, est si fort altéré qu'il ne puisse en séparer & en fournir toute la quantité qui est nécessaire pour soûtenir toutes les dif-

ſérentes fonctions, ſans l'exercice deſquels on ne peut vivre; elles ſeront en grand danger de tomber tout-à-fait, & la mort ſuivra de près leur chûte totale: or un ſang épais étant arrêté dans les vaiſſeaux du cerveau, & l'ayant mis dans une diſpoſition inflammatoire, y arrête & ſuſpend la ſéparation des eſprits; il mettra donc très-néceſſairement en riſque de périr tous ceux qui ſeront tombés dans une diſpoſition inflammatoire du cerveau.

II.

Et parce qu'un arrêt du ſang dans une grande étenduë des vaiſſeaux du cerveau produit une diſpoſition inflammatoire bien plus grande; & qu'une plus grande inflammation eſt un plus grand obſtacle à la ſéparation & à la diſtribution des eſprits dans les nerfs; il s'enſuit qu'une diſpoſi-

tion inflammatoire d'une grande étenduë dans le cerveau, jettera tous les organes des ſens, & toutes les fibres motrices des muſcles & des vaiſſeaux, dans une extrême foibleſſe : l'engourdiſſement des ſens, la foibleſſe des membres & leur péſanteur, la difficulté de les remuer, le pouls petit & languiſſant, qui ſont les fonctions les plus néceſſaires à la vie, ſeront donc des ſignes d'un plus grand danger & d'une mort prochaine.

III.

Et parce qu'un froid glaçant de l'habitude du corps avec une grande ardeur des parties internes ſuppoſe néceſſairement qu'il ne ſe porte que très-peu de ſang aux parties externes, & que la plus grande partie eſt arrêtée dans les viſcéres ; de plus le ſang n'y pouvant être arrêté

en quantité ſans y produire des tenſions & des inflammations gangréneuſes des viſcéres qui en détruiſent tout-à-fait l'organiſation ; il s'enſuit qu'un froid glaçant de l'habitude du corps, joint à une ardeur extrême des parties internes, ſera toujours un ſigne mortel dans les maladies peſtilentielles.

IV.

Et parce qu'un vomiſſement continuel tant des nourritures que de quelque humeur que ce ſoit, ſuppoſe toûjours une diſpoſition inflammatoire dans l'eſtomac ; que cette diſpoſition inflammatoire n'eſt qu'une ſuite de l'engagement des vaiſſeaux du foye & d'une pareille diſpoſition inflammatoire de cette partie ; que la diſpoſition inflammatoire de l'eſtomac, que celle du foye, ſe tourne toûjours en

une véritable inflammation qui se termine bien tôt en gangréne ; il s'ensuit qu'un vomissement continuel dans les fiévres malignes, & sur-tout dans les fiévres pestilentielles, annoncera presque toûjours du danger & une mort prochaine. De plus dans la peste, un vomissement constant obligeant les malades à faire des efforts continuels, & faisant mettre en contraction la plus grande partie des muscles du corps, lui fera employer inutilement le peu d'esprits qui se séparent dans le cerveau, & le jettera par conséquent dans un épuisement extrême. Or un épuisement extrême des esprits, qui suspend & arrête l'exercice de toutes les fonctions du corps, est toûjours funeste : un vomissement continuel dans les fiévres pestilentielles sera donc toûjours un signe mortel ; enfin un vomis-

ſement continuel ne pouvant permettre aux alimens de s'arrêter dans la cavité de l'eſtomac, ni de s'y digérer ; il s'enſuit que le vomiſſement ſera un obſtacle à la digeſtion des alimens & à la communication des nourritures des vaiſſeaux du ſang. Le ſang par conſéquent ne recevra aucune réparation, ou ſe deſſéchera abſolument ; ou n'étant plus tempéré dans le mouvement de fermentation de ſes parties actives par le mélange des nourritures, tombera dans une diſſolution totale de ſes principes. Or l'une & l'autre de ces altérations du ſang, ſçavoir ſon extrême épaiſſiſſement ou ſa diſſolution extrême en interrompant tout-à-fait la circulation, & l'empêchant de fournir aux divers couloirs, les différens récrémens qui ſont néceſſaires à la conſervation de la vie, le vo-

missement continuel sera donc par toutes ces raisons un accident dangereux & souvent mortel dans la fiévre pestilentielle; & par les mêmes raisons, un cours de ventre continuel de quelque espéce que ce soit, qui se soûtiendra les premiers jours de la maladie, sera toûjours un signe suspect, ou dangereux, ou pernicieux, selon le degré de la maladie.

V.

Et parce que les hémorrhagies par les vomissemens, par le nez, par les selles, par les urines, supposent un engagement extraordinaire des vaisseaux du cerveau, de l'estomac, des intestins & des reins, qui détourne le cours du sang dans les rameaux libres les plus voisins de leurs obstructions, & les fait crever dans le nez, dans l'estomac, dans les intestins & dans les reins;

& qu'un tel accident eſt un ſigne manifeſte d'une diſpoſition inflammatoire très-étenduë & dangereuſe de toutes ces parties & d'un péril éminent d'une gangréne mortelle dans les fiévres peſtilentielles ; il s'enſuit que toute ſorte d'hémorrhagies, par le vomiſſement, par les ſelles & par les urines, ſeront des ſignes funeſtes &, qu'ils ne ſeront pas de meilleur augure dans les femmes, ſoit que les pertes de ſang arrivent dans les tems ordinaires de leur purgation, ou en tout autre tems.

VI.

Et parce qu'un grand aſſoupiſſement eſt une ſuite néceſſaire d'un grand relâchement des fibres du cerveau ; que ce relâchement eſt un effet néceſſaire de la compreſſion de ſes glandes corticales, de la tenſion & d'un

grand engorgement de leurs réſeaux artériels dans une très-grande étenduë ; qu'un grand engorgement des vaiſſeaux des glandes corticales du cerveau qui les menace toûjours d'une inflammation gangréneuſe & d'une interruption totale de la ſéparation des eſprits, interruption qui eſt un accident pernicieux aux malades ; il s'enſuit qu'un grand aſſoupiſſement, ſoit qu'il arrive au commencement ou en tout autre tems, ſera toûjours un ſigne dangereux ou funeſte.

VII.

Et parce que la rêverie n'eſt que le produit d'une agitation tumultueuſe des eſprits ; & que cette agitation des eſprits eſt une ſuite néceſſaire d'un battement irrégulier des rameaux d'artéres dont les extrémités ſont bouchées & engagées,

ainſi que du bouillonnement du ſang qui y eſt arrêté, & qui diſpoſe à l'inflammation toutes les parties du cerveau où il s'eſt engagé : parce qu'enfin l'inflammation du cerveau menace toûjours ou la gangréne, ou un déchirement des vaiſſeaux engagés, accidens qui ſont tous mortels ; il s'enſuit que la rêverie ſera le ſigne d'un grand danger pour la vie du malade.

VIII.

Et parce que les mouvemens convulſifs des membres qui ſuppoſent une impulſion irréguliere des eſprits dans les nerfs des différens muſcles, & que cette impulſion n'eſt qu'une ſuite de l'agitation tumultueuſe des eſprits, laquelle eſt le produit d'une inflammation très-dangereuſe du cerveau ; il s'enſuit que les mouvemens convulſifs qui en

seront l'effet, seront un signe d'un grand danger pour ceux qui en seront attaqués.

IX.

Et parce que les tremblottemens des membres, des lévres & de la langue, supposent non-seulement une impulsion irréguliere des esprits dans les divers muscles des parties ; mais encore une bien moindre quantité qu'il n'en coule dans les mouvemens convulsifs, qui sont plus forts que les simples tremblemens : de plus une moindre descente des esprits dans les tremblemens en supposant une bien moindre séparation & avec une grande agitation ; & ces deux accidens enfin étant toûjours l'effet d'un engagement extrême des vaisseaux & d'une inflammation très-étendue qui vise à la gangréne, accident mortel,

ainſi que la ſuppuration du cerveau, laquelle eſt une ſuite néceſſaire d'un épanchement de ſang ; il s'enſuit que le tremblement des membres, des lévres & de la langue, ſera toûjours un ſigne mortel, & qu'à plus forte raiſon le pouls petit, intercadant & fourmillant, ſera auſſi le ſigne d'une mort prochaine.

X.

Et parce que les yeux éteints, larmoyans & pleins d'une chaſſie épaiſſe, y ſuppoſent un relâchement, tant du tiſſu de leurs membranes, que des excrétoires des glandes lacrymales ; que ce relâchement ſuppoſe l'interruption de l'écoulement des eſprits dans les nerfs de cet organe ; que l'interruption de l'écoulement des eſprits vient de la compreſſion des nerfs de la cinquiéme paire qui ſe diſtribue dans

les membranes des yeux & dans les glandes lacrymales, ou d'un défaut absolu de séparation des esprits ; que ces deux accidens ne sont que l'effet d'un engagement des vaisseaux du cervelet, & d'une inflammation extrême de cette partie qui préside aux mouvemens du cœur ; que ces accidens ne peuvent être que dangereux ou mortels ; il s'ensuit que les yeux éteints, larmoyans & chassieux, seront un signe dangereux ou mortel, & que les yeux roulans, fixes, & convulsifs, ainsi que leur enfoncement, la flétrissûre du visage, la chûte des tempes, le relâchement de la machoire inférieure, seront par la même raison des signes qui annonceront une mort prochaine.

XI.

Et parce qu'une tension dou-

loureuſe du ventre & de l'hypocondre droit avec une grande ardeur eſt une ſuite néceſſaire de l'engagement des vaiſſeaux du foye, ainſi que de ceux de l'eſtomac & des inteſtins, avec une grande inflammation de toutes ces parties, laquelle peut dégénérer bien-tôt en gangréne, & qui rompra toute communication des nourritures avec les vaiſſeaux du ſang ; je dis que l'un & l'autre de ces accidens étant mortels, il s'enſuit que la tenſion douloureuſe avec une grande ardeur du bas ventre & de l'hypocondre droit, lorſqu'elle indiquera une inflammation, ſera funeſte aux malades, ou du moins qu'elle ſera dangereuſe.

XII.

Et parce qu'une reſpiration courte & fréquente n'eſt qu'une ſuite d'un ſentiment d'ardeur &

de peſanteur de toutes les véſicules du poûmon ; que la peſanteur n'eſt qu'un effet du ſang qui eſt arrêté, & qui diſtend les extrémités capillaires de l'artére pulmonaire ; que l'ardeur eſt une ſuite d'une grande inflammation produite par le ſang arrêté ; que l'arrêt du ſang dans une grande étenduë des vaiſſeaux du poûmon, en empêche le cours ordinaire vers le ventricule gauche, lequel ſe trouve alors dans un danger extrême de n'en pouvoir plus fournir au reſte des parties, ce qui eſt toûjours un événement funeſte ; il s'enſuit que la reſpiration courte & fréquente ſera une marque dangereuſe, ou un accident funeſte.

XIII.

Et parce que le hoquet ſuppoſe que l'inflammation de l'eſtomac s'eſt étendue juſqu'à ſon ori-

fice, dont les nerfs étant ſympatiques avec ceux du diaphragme le déterminent à des contractions convulſibles; que l'inflammation de l'orifice ſupérieur de l'eſtomac en ſuppoſe une très-grande dans le foye & un engagement total de ſes vaiſſeaux; que l'inflammation de l'orifice ſupérieur de l'eſtomac tourne ordinairement en gangréne, ainſi que toutes les inflammations des parties membraneuſes; que la gangréne eſt toûjours un accident très-funeſte; il s'enſuit que le hoquet étant un effet de l'inflammation ou de la diſpoſition gangréneuſe de l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, ſera toûjours un accident mortel.

XIV.

Et parce que le pouls, à peu près ſemblable au naturel, ſuppoſe que le ſang roule en liberté

dans la plus grande partie des vaiſſeaux ; que le cœur reçoit du cervelet à peu près la quantité ordinaire des eſprits qu'il lui fournit pour ſoûtenir ſes contractions ; que c'eſt toûjours une bonne marque que les contractions du cœur ſoient moins changées, & que le ſang circule à peu près à l'ordinaire ; il s'enſuit que lorſque le pouls ſera à peu près ſemblable au naturel dans la fiévre peſtilentielle ou ſimplement maligne, ce ſera toûjours une circonſtance & un ſigne plus favorable, que lorſque le pouls ſera déréglé, petit, fréquent & altéré. Cependant parce que la douleur & la peſanteur de tête marquent toûjours un embarras & un engagement des vaiſſeaux du cerveau, & une diſpoſition inflammatoire de ce viſcére, laquelle tournant en inflammation, fait toûjours appréhender

la gangréne dans l'état de la maladie ou attire une ſuppuration funeſte dans le cerveau ; il s'enſuit que le pouls, quoique ſemblable au naturel, pourra n'être qu'un ſigne trompeur, & qu'il ne faudra jamais le regarder comme un ſigne abſolu d'un événement heureux.

XV.

Et parce qu'un pouls fréquent & intercadant dans tous les tems de la maladie, ſuppoſe l'engagement des vaiſſeaux du cervelet, dont le cœur & toutes les parties internes reçoivent les eſprits néceſſaires à leurs fonctions ; que ce viſcére eſt déja dans une diſpoſition inflammatoire, ou dans une inflammation actuelle ; & que les grands battemens des artéres qui donnent des ſecouſſes continuelles à ſon corps médullaire, & font couler

précipitamment le peu d'esprits qui s'y séparent dans les fibres du cœur ; que l'inflammation du cervelet est d'une bien plus grande conséquence que celle du cerveau ; que ses suites en sont beaucoup plus dangereuses & plus funestes ; il s'ensuit que le pouls petit, fréquent, fourmillant & inégal, marque l'inflammation du cervelet, & que ce sera presque toûjours un signe mortel.

XVI.

Et parce que la révolution des inflammations des viscéres ne peut jamais arriver que par le moyen du mouvement fibrile qui fait fondre le sang qui s'est arrêté dans les vaisseaux, & rendre plus fluide celui qui roule dans les autres vaisseaux que le levain coagulant avoit épaissi ; il s'ensuit que dans la fiévre maligne, une fiévre bien déclarée avec

un pouls plein & fréquent, même avec une grande ardeur dans l'habitude du corps, sera d'un meilleur augure qu'une fiévre lourde, dans laquelle le pouls sera lent, rare ou tardif, ou petit & fréquent, avec peu de chaleur à la peau, ou avec un froid de toute l'habitude du corps.

XVII.

Et parce que les syncopes & les défaillances fréquentes suspendent & interrompent la circulation du sang; que la suspenpension du mouvement de circulation donne lieu aux parties du sang de s'allier plus étroitement les unes avec les autres & de les porter au dernier degré d'épaississement qui les arrête dans toutes les extrémités des artéres ; il s'ensuit que plus les défaillances seront fréquentes, plus le sang sera exposé à per-

dre entierement sa fluidité, & à devenir tout-à-fait incapable d'obéir à la contraction du cœur & à celle des artéres, pour suivre les routes de la circulation: or c'est un danger extrême pour la vie que celui de l'interruption du mouvement de circulation, pour peu qu'il dure & pour peu qu'il revienne souvent; les syncopes & les défaillances fréquentes seront donc des signes communément pernicieux aux malades attaqués de la peste.

XVIII.

Et parce qu'une grande crainte & un grand saisissement arrêtent subitement le cours du sang dans le poûmon & dans toutes les parties, & lui font perdre sa chaleur & sa fluidité; il s'ensuit que le sang étant déja disposé à l'épaississement par toutes les autres causes de la peste, celles qui

ſurviendront ſeront capables de le porter au degré le plus proche de la coagulation, & par conſéquent plus l'épaiſſiſſement du ſang eſt grand, plus l'engagement des vaiſſeaux eſt conſidérable dans les viſcéres; & plus les diſpoſitions inflammatoires ſont étendues, plus le danger de la gangréne des viſcéres doit être grand, ſurtout ſi une grande peur & un grand ſaiſiſſement ont précédé l'attaque de la fiévre: il faudra porter le même jugement ſur le ſort des malades de fiévres malignes & peſtilentielles, qui ſeront tombés dans ces fiévres après une grande colere, ou après de grands excès auprès des femmes, excès qui produiſent ſans doute une grande diſſipation d'eſprits.

XIX.

Et parce que de toutes les cauſes

causes qui peuvent porter le sang à ce grand épaississement qui cause les fiévres malignes, il n'en est pas de plus puissante que celle qui le desséche, qui lui fait perdre ses parties aqueuses, balsamiques & huileuses, & que la famine & les mauvaises nourritures, qui portent nécessairement le sang dans cet état de desséchement qui le fait arrêter dans tous les viscéres, & qui le rend plus impénétrable & plus indissoluble aux remédes fondans ; il s'ensuit que les malades qui auront beaucoup souffert de la famine, qui ne se seront nourris que de mauvais alimens, seront dans un danger évident de succomber à la maladie ; tout au contraire ceux qui se seront bien nourris, ayant le tissu du sang plus serré & plus pénétrable à l'action des remédes, risqueront beaucoup moins de mourir que

ceux qui ſeront exténués par la famine.

X X.

Et parce que les taches pourprées & livides qui ſurviennent dans l'accroiſſement & dans l'état, le troiſiéme, le quatriéme jour de la maladie, & les jours ſuivans, ſuppoſent un grumellement nouveau dans le ſang, qui rouloit vivement dans tous les vaiſſeaux libres, lequel le fait arrêter dans les nœuds des vaiſſeaux artériels de la ſuperficie de la peau, & y fait extravaſer quelques gouttes de ſang entre elle & la cuticule; parce qu'en ſecond lieu, ce grumellement nouveau de la maſſe du ſang qui le fait arrêter dans toute l'habitude du corps, & lui fait produire de légéres extravaſions, peut le faire arrêter de même dans tous les vaiſſeaux des parties internes, y faire de pareils épanche-

mens, & réduire enfin la circulation à un très-petit nombre de vaiſſeaux, dans le tems que ceux des viſcéres ſont tout-à-fait engagés; il s'enſuit que lorſque les taches pourprées ou livides paroîtront ſur la peau, & que les parties internes n'en ſeront pas exemptes, il ne pourra revenir au cœur qu'une très-petite quantité de ſang qui ſera tout-à-fait incapable de fournir aux couloirs, mais principalement au cerveau, la quantité des fluides qui ſont néceſſaires à l'exercice des différentes fonctions qui tomberont néceſſairement: par conſéquent, lorſque les taches pourprées ou livides paroîtront depuis le troiſiéme juſqu'au ſeptiéme jour de la maladie, annonceront toûjours un danger extrême.

XXI.

Et parce que les bubons &

les charbons qui paroiſſent au commencement de la peſte, ſans diminuer les grands accidens que cauſe la diſpoſition inflammatoire des viſcéres, ajoûtent un mal des plus conſidérables; & que ces accidens ſuppoſent la cauſe de la maladie bien plus étenduë, & plus intimement mêlée avec les parties du ſang, qui fait arrêter la bile dans les glandes extérieures, ou dans les glandes graiſſeuſes de la peau; il s'enſuit que les bubons & les charbons qui paroîtront au commencement & dans l'accroiſſement de la maladie ſans aucune diminution des autres accidens, ſeront toûjours des ſignes de la grandeur de la cauſe de cette maladie, & par conſéquent, très-communément funeſtes.

XXII.

Et parce que les bubons qui

paroissent du quatre au sept, en conséquence de la résolution des inflammations & de la cessation, ou d'une grande rémission de la fiévre, ne se forment que par l'union de quelque partie du sang résout dans les vaisseaux des viscéres enflamés, qui rendant la lymphe plus épaisse, la font arrêter dans les glandes conglobées des aînes ou des aisselles, ainsi que dans les parotides; & que ces différens dépôts étant véritablement critiques & une suite de la résolution des inflammations internes qui font courir le plus grand danger; il s'ensuit que lorsque ces tumeurs arriveront avec les marques de cette résolution, elles seront des signes très-salutaires.

XXIII.

Mais parce que ces espéces de tumeurs ne se terminent que rarement par la résolution, &

qu'elles doivent ſe terminer par la ſupuration qui rallume néceſſairement la fiévre plus ou moins grande, ſelon les tempéramens & ſuivant la vivacité de la douleur; il s'enſuit que ces tumeurs ſont plus ou moins fâcheuſes, & qu'elles attireront plus ou moins de danger, ſelon que la fiévre ſera plus ou moins forte, & que les douleurs ſeront plus ou moins vives. Et parce que ces tumeurs ſont bien plus douloureuſes & allument un plus grand mouvement de fiévre, lorſqu'elles ſe forment aux aiſſelles ou derriere les oreilles; il s'enſuit qu'elles ſeront plus périlleuſes que celles qui ſe forment dans les aînes, leſquelles ſe trouvant plus éloignées du cerveau, ſont bien moins ſenſibles & moins douloureuſes que celles qui ſe forment aux parotides & aux aiſſelles.

XXIV.

Et parce que les bubons qui s'élévent extraordinairement & en peu de tems sans grande inflammation & avec une élévation flatueuse, supposent que le sang qui s'y est arrêté est dans une raréfaction extrême qui le réduit presque tout en air ; & parce que cet état du sang qui est arrêté dans les bubons suppose une pareille disposition dans celui qui roule dans les autres vaisseaux ; que cette disposition à se raréfier à l'extrême, à se réduire presque tout en air, le conduit à une dissolution radicale & toûjours funeste de ses principes ; il s'ensuit que les bubons qui s'éléveront beaucoup & qui formeront une tumeur flatueuse, seront toûjours un signe funeste.

XXV.

Et parce que les charbons qui en peu d'heures gangrénent une grande étenduë de la peau, ſuppoſent qu'un grand nombre de glandes ſébacées & de véſicules adipeuſes de la peau, ſont imprégnées de parties d'atrabile fort dégagée ; & que comme plus le ſang ſe trouve chargé de ces parties d'atrabile cauſtique, plus il eſt à craindre qu'il ne forme des charbons dans les parties internes, ou ne tourne les inflammations des viſcéres en gangréne ; il s'enſuit que les charbons qui s'étendront beaucoup, ou leur multiplication dans divers endroits de la peau, ſeront des ſignes qui annonceront un péril extrême pour les peſtiférés.

XXVI.

Et parce que moins le charbon

attire l'inflammation autour de la pustule, moins il y a à craindre pour l'étenduë de la gangréne ; il s'ensuit que le charbon qui ne formera qu'un petit cercle d'inflammation tout autour dans l'espace de deux ou trois jours, sera un signe plus avantageux que celui qui produit en peu d'heures une très-grande inflammation qui menace toûjours d'une gangréne funeste.

XXVII.

Et parce que la tumeur du charbon lorsqu'elle s'est une fois déclarée ne peut s'affaisser subitement, & disparoître, pour ainsi dire, que parce que le sang qui l'avoit produit n'y est poussé que fort foiblement ; & que ces accidens n'arrivent que parce que le pouls devient trop petit & fourmillant, ce qui suppose une interruption presque totale

de la ſéparation des eſprits dans le cerveau, & un épuiſement des forces qui viſe à leur extinction totale ; il s'enſuit que l'affaiſſement & la déliteſcence de la tumeur que le charbon a produite, ſera un ſigne funeſte & mortel ; il faudra penſer la même choſe des bubons & des parotides, lorſqu'ayant paru, leur élévation s'évanouira ſoudainement.

XXVIII.

Et parce que les charbons & les bubons étant une fois ouverts & ayant commencé à ſupurer, ne peuvent ſe rendre arides & ſecs, que parce que le ſang n'y aborde qu'en très-petite quantité & n'y dépoſe aucune de ces parties ; & que de plus ces accidens n'arrivent qu'à raiſon de l'extrême foibleſſe du pouls qui ne peut plus pouſſer le ſang juſqu'à l'habitude du corps

à raison de l'épuisement des esprits, ce qui est toûjours un accident funeste ; il s'ensuit que la sécheresse des ulcéres que l'ouverture des bubons & des charbons aura formée, sera toûjours un très-mauvais signe.

XXIX.

Et parce que des urines naturelles avec un accablement & une foiblesse extrême de pouls, supposent une liaison extraordinaire des parties de la masse du sang & un grand embarras de la partie bilieuse qui doit allumer la fiévre ; & que cette grande liaison des parties de la masse du sang qui les empêche de prendre un mouvement fébrile, qui est le seul moyen qui puisse les rétablir dans leur fluidité naturelle, & conduire les dispositions inflammatoires à une parfaite résolution, fait ap-

préhender une coagulation totale de la maſſe du ſang & l'interruption de ſa circulation ; il s'enſuit que les urines naturelles lorſqu'elles ſeront jointes à la foibleſſe du pouls, à un grand accablement de forces & à tous les autres accidens, marqueront un danger extrême ; & qu'au contraire il y aura un moindre péril lorſque tous les autres accidens ſeront moindres.

XXX.

Et parce que les urines noirâtres ſupoſent un mélange des parties de l'atrabile ; que ce mélange ſuppoſe un dégagement & un ſéjour conſidérable de cette humeur cauſtique & brûlante dans les vaiſſeaux du ſang ; que cette humeur dominante dans le ſang qui s'eſt arrêté dans les vaiſſeaux des viſcéres, & qui y a produit des diſpoſitions inflammatoires, don-

ne lieu de craindre que le ſang arrêté, au lieu de s'y réſoudre, ne ſe deſſéche plûtôt par l'ardeur que les parties de l'atrabile lui communiquent, & ne faſſe tomber les parties enflamées en gangréne, ce qui eſt un terme toûjours fatal aux malades ; il s'enſuit que les urines noires ſeront toûjours d'un très-mauvais augure, & preſque toûjours un ſigne mortel.

XXXI.

Et parce que la ſuppreſſion des urines ſuppoſe, ou une inflammation conſidérable dans les reins, laquelle y arrête la ſéparation des urines, ou un grand épaiſſiſſement occaſionné par le mélange des parties ſalines qui ont diſſout & entraîné beaucoup de parties de lymphe ; que ces deux cauſes de ſuppreſſion des urines ſont également fâcheuſes

& dangereuſes par elles-mêmes, mais plus encore par les ſuites; que le ſéjour & le grand amas des urines dans les vaiſſeaux eſt fort à craindre par les fontes totales de la maſſe du ſang qu'elles peuvent produire, & par le relâchement qu'elles peuvent attirer dans les organes ; il s'enſuit que la ſuppreſſion des urines, en quelqu'état que ce ſoit de la maladie, ſera toûjours un ſigne pernicieux pour les malades.

XXXII.

Et parce qu'une ſoif inextinguible, avec une ſéchereſſe & une noirceur de langue, ſuppoſent un défaut de ſéparation de l'humeur ſalivale & une ſalûre billieuſe de celle qui s'en ſépare, ainſi qu'une ardeur extrême du ſang qui roule dans le poûmon; que le défaut de ſéparation de l'humeur ſalivale ne vient que de

ſon épaiſſiſſement & de ſon mélange avec les parties de la bile, qui ſuppoſent un pareil épaiſſiſſement & une eſpéce de ſécheresse de la maſſe du ſang ; que l'ardeur deſſéchante que le ſang des poûmons communique à l'air que les malades reſpirent y ſuppoſe une chaleur immodérée ; que cette chaleur ardente ſuppoſe un développement des parties d'une bile deſſéchée & brûlée qui fait craindre un deſſéchement total du ſang qui roule dans le poûmon & dans les autres viſcéres, ainſi que la gangréne de toutes les parties qui ſont attaquées d'une diſpoſition inflammatoire ; il s'enſuit qu'une ſoif inextinguible & une langue aride, ſéche, noire & brûlée, feront toûjours des ſignes fâcheux & preſque toûjours funeſtes, & qu'ils le feront encore plus, lorſqu'ils ſe trouveront

joints avec un froid glaçant de l'habitude du corps, accident ordinaire des fiévres *lipyries* qui ſont une ſuite malheureuſe de leur diſpoſition inflammatoire & gangréneuſe du foye, de l'eſtomac & des inteſtins.

XXXIII.

Tant de ſignes fâcheux devroient faire regarder les fiévres peſtilentielles comme des maladies irrémédiables, s'ils ſe préſentoient toûjours dans tous les ſujets dans une égale force. Heureuſement on ne les remarque, généralement parlant, que dans les miſérables & dans ceux qui ont le plus ſouffert de la diſette, & que la famine, le chagrin & la triſteſſe ont atténuez : du moins ce ſont ceux qui forment le plus grand nombre ; car à l'égard de ceux qui ont moins ſouffert de la diſette, ils ont moins

de ces accidens funestes qui annoncent une mort promte, lorsque la crainte, la terreur & le désespoir ne les ont pas trop saisis, qu'ils sont traités avec attention, & que le Médecin a précipitamment employé les remédes nécessaires pour prévenir les suites fâcheuses des inflammations internes. Si je me suis étendu dans le prognostic des fiévres malignes & pestilentielles; si je l'ai un peu raisonné, si j'ai fait entrevoir le rapport des signes ou des effets sensibles qui paroissent dans cette maladie avec leurs causes, & avec les maux qu'elles pouvoient produire; ce n'est pas pour étaler une vaine théorie, mais pour donner aux jeunes Médecins une idée distincte des différens dangers que courent les malades, & pour leur faire prévoir de loin les accidens qui les font or-

dinairement périr. Par cette même raiſon j'ai employé d'une maniere plus circonſtanciée le diagnoſtic, & j'ai fait voir le rapport des cauſes évidentes de cette maladie avec ſa cauſe contenante, & avec ſes effets, parce que j'ai remarqué que la plûpart des Médecins ne font des fautes dans la cure des maladies, que parce qu'ils n'ont qu'une idée bien confuſe de leur caractére eſſentiel, du rapport qu'il a avec les cauſes évidentes & avec les accidens qu'il peut produire dans le corps. Or il n'eſt perſonne qui ne convienne que les Médecins ne ſçauroient parvenir à la guériſon d'une maladie, ſans en connoître diſtinctement la cauſe contenante, & tous les effets qu'elle eſt capable de produire ; & qu'il y a grande différence entre celui qui a une connoiſſance claire & diſtincte de la cauſe conte-

nante d'une maladie, & de tous les effets qu'elle peut produire, & celui qui ne la connoît que confusément, & à la faveur des signes dont il a chargé sa mémoire, sans avoir jamais cherché ni connu le rapport qu'ils ont avec leurs différentes causes, surtout avec la principale & la contenante de la maladie. Les uns seront toûjours très-prévoyans & en garde contre les accidens que la cause contenante de la maladie bien connuë peut produire ; & les autres ne voyant pas ces accidens dans la puissance de la cause contenante qu'ils ne connoissent que confusément, attendront l'arrivée des plus formidables pour y remédier, & s'y laisseront toûjours surprendre.



LIVRE SECOND.

Des Indications curatives, & de la méthode qu'il faut ſuivre pour la curation des fiévres malignes ordinaires & des fiévres peſtilentielles.

CHAPITRE PREMIER.

Des Indications qui demandent l'évacuation du ſang.

I.

TOus ces faits & toutes ces idées ſuppoſées, je paſſe à l'établiſſement des indications curatives, qu'il eſt néceſſaire de prendre pour traiter, avec quelque avantage, une maladie auſſi dangereuſe que l'eſt une diſ-

position inflammatoire de presque toutes les parties du corps : car il faut faire grande différence entre la disposition inflammatoire où se trouvent les viscéres au commencement de la maladie, & l'état d'inflammation où ils arrivent insensiblement dans l'augment & dans son état. Lorsque la fiévre s'est allumée dans la disposition inflammatoire, le sang épaissi par le levain coagulant que cause l'attaque, est simplement arrêté dans les vaisseaux des viscéres, ou ils en sont simplement engorgés. Dans ce premier état, le sang ayant perdu sa fluidité naturelle, & la chaleur étant diminuée, n'en communique aucune extraordinaire aux parties dans lesquelles il s'est arrêté. C'est-là proprement ce qu'il faut entendre par la disposition inflammatoire des viscéres. Dans l'augment & dans

l'état de la maladie, au contraire le ſang qui roule encore librement dans les vaiſſeaux, & celui qui eſt arrêté dans les viſcéres prenant inſenſiblement un mouvement de fermentation & de chaleur, en allume une fort grande dans les viſcéres, & y cauſe une ardeur & une inflammation actuelle dans le commencement des fiévres malignes. Le ſang eſt épais & colant dans l'augment & dans l'état ; la fiévre le porte à la fonte & à la diſſolution, & ces deux états où ſe trouve le ſang, de même que l'état des viſcéres dans toutes les fiévres inflammatoires qu'on a appellées communément malignes & peſtilentielles, méritent une grande attention, par rapport aux indications qu'il faut prendre, pour combattre la même cauſe dans les divers tems de la maladie.

II.

Le ſang eſt dans le commencement des fiévres peſtilentielles dans un épaiſſiſſement extraordinaire :& il eſt mal-aiſé que dans un état où ces parties ſont ſi liées les unes avec les autres, il puiſſe fournir & laiſſer échapper à travers les vaiſſeaux du cerveau autant de parties ſpiritueuſes qu'il en faut pour entretenir le jeu de reſſort de tous les organes ; il ne peut non plus en cet état fournir au reſte des couloirs, ni la même quantité de récrémens, ni de la qualité qui eſt eſſentielle pour les uſages auxquels ils ſont deſtinés : il faut donc ſonger à le rediſſoudre & à lui faire reprendre ſa fluidité naturelle, & par conſéquent il faut entre tous les remédes préférer d'abord les fondants les plus actifs, volatils, ou fixes, pendant tout le tems

que l'habitude du corps eſt froide & le pouls altéré, pour parvenir aux délayants & aux incisifs, lorſque la fiévre s'eſt allumée & que la peau s'eſt échauffée. Je ne parle ici que du froid glaçant, tel qu'il ſe trouve dans certaines fiévres malignes, telles que les fiévres pourprées & les fiévres peſtilentielles que j'ai vû à *Rochefort* ; car pour ce qui eſt des fiévres malignes ordinaires, comme le froid qui les précede n'eſt pas au degré de celui qu'on trouve dans les autres, il n'éxige pas les remédes que je viens d'indiquer ; cependant il eſt des cas où ils peuvent être néceſſaires.

III.

Et parce que plus le froid eſt grand, & plus il dure, & que moins les parties du ſang ſont en mouvement, moins elles peuvent ſe conſerver dans leur fluidité

dité, & risquent de la perdre & de se cailler intérieurement; il s'ensuit que dans un froid extraordinaire, les fondants les plus actifs & les plus volatiles, étant les remédes les plus propres à ranimer le mouvement intestinal des parties du sang qui l'entretiennent en chaleur & en fluidité; il s'ensuit dis je, que pour corriger l'épaississement de la masse du sang qui cause le froid extérieur dans le commencement, il faudra mettre en usage les fondants les plus perçans & les plus actifs dont les parties ont le plus de subtilité & de volatilité; voilà ce que j'ai cru devoir dire en passant sur le froid glacial des fiévres pestilentielles dans leur commencement; mais je vais détailler plus particuliérement ce qui concerne les indications des fiévres malignes ordinaires ou des fiévres

inflammatoires lesquelles, comme je l'ai dit, viennent de l'épaississement du sang.

IV.

Et parce que plus les parties du sang qui prennent du mouvement sont massives & grossieres, plus celui qui résulte de leur choc doit être violent, & met en plus grand risque le corps du sang de se dissoudre radicalement, & de changer tout-à-fait de nature ; il s'ensuit que lorsque le sang revenu de son grand épaississement & du froid que la diminution considérable de sa fluidité lui avoit attiré, commencera à la reprendre avec une chaleur & une raréfaction plus forte que la naturelle ; il faudra nécessairement la rabattre & diminuer son mouvement par les remédes propres à diminuer la violence du mouvement des par-

ties les plus maſſives qui ſe choquent trop rudement & qui allument une trop grande ardeur dans le corps avec la fiévre. Or il n'y a que les remédes aqueux & légérement inciſifs qui ſoient en état de produire cet effet : les aqueux en diviſant & fondant les parties ſalines qui tiennent le premier rang dans la maſſe du ſang, pour y entretenir la fluidité des parties graſſes & huileuſes, & qui ſont les principes actifs de la fermentation fébrile & du bouillonnement de la maſſe du ſang ; & les inciſifs en corrigeant la ténacité des parties graſſes & huileuſes ; il faudra donc lorſque le ſang épaiſſi par le levain fixe & coagulant reprendra un mouvement de fluidité, & que ſes parties prendront un mouvement évident d'effervеſcence fébrile, n'employer que les remédes dé-

layans, une abondante boiſſon, chargée de remédes inciſifs, les moins perçans & les moins en état de déveloper ſubitement le levain coagulant engagé dans les parties graſſes & huileuſes de la maſſe du ſang.

V.

Et parce que le levain coagulant, qui a paſſé des premieres voyes dans les vaiſſeaux, n'eſt pas la ſeule cauſe de l'épaiſſiſſement extrême de la maſſe du ſang; que la bile retenuë changée en bile porracée ou en atrabile, a beaucoup de part à la liaiſon étroite qu'ont priſes ces parties; que c'eſt principalement au dévelopement des parties de cette bile porracée ou d'atrabile & à l'action du levain coagulant ſur cette humeur, qu'il faut attribuer le bouillonnement & la fiévre qui arrivent après le froid ou le

frisson ; il s'ensuit que dans le choix qu'on doit faire des délayans incisifs, qui doivent être employés pour diviser les parties salines & rompre le tissu des parties grasses de la masse du sang & modérer la violence du mouvement de fermentation qu'elles prennent, il faudra préférer les incisifs, ceux qui fondent les parties grasses & souffrées & qui sont d'une moindre activité & d'une moindre subtilité, & qu'il faudra en charger la boisson abondante qu'on donnera aux malades, pour noyer & engourdir les principes actifs qui entretiennent le mouvement febrile. Il faudra par conséquent préférer les incisifs de la bile, les tempérans & les humectans, à tous les autres remédes incisifs & fondans qui peuvent, en fondant trop précipitamment les parties grasses & oléagineuses de la masse du

ſang, en augmenter la fermentation & les porter à une diſſolution radicale de leurs principes; il faudra donc prendre ces remédes dans la claſſe des fondans les plus modérés de la bile, leſquels peuvent deboucher ſes vaiſſeaux, la faire couler & en purger la maſſe du ſang.

VI.

En ſecond lieu, le ſang dans les fiévres malignes eſt tellement épais, qu'il s'arrête dans les vaiſeaux capillaires des artéres du cerveau, du foye & des autres viſcéres, & y produit des diſpoſitions inflammatoires: or un ſang épais ne peut s'arrêter dans les vaiſſeaux ſans les boucher, ſans les engorger & ſans les diſtendre à l'extrême par l'abord de celui qui y eſt porté continuellement, qui y pouſſe & y preſſe celui qui y eſt arrêté par l'effort qu'il fait pour y

passer ; mais comme les membranes des vaisseaux engagés ne peuvent être dilatées à l'extrême par le sang qui est arrêté dans leur cavité, & par l'effort que fait celui qui y aborde continuellement, sans perdre leur ressort, leur jeu de contraction & de dilatation, & sans crever les vaisseaux lymphatiques & lâcher la sérosité du sang hors de leur cavité ; comme la perte du ressort & du jeu de contraction & de dilatation qui fait que le sang demeure dans la cavité des vaisseaux, sans aucun mouvement, & que leurs fibres motrices par la distension extrême où elles ont été portées, ne donnent plus d'entrée aux esprits qui y entretenoient le jeu de contraction ; n'est autre chose que la mortification & la gangréne & le déchirement des vaisseaux qui doit arriver nécessairement à raison de leur

grande plénitude ; comme cette perte du jeu & du reſſort des vaiſſeaux doit extravaſer & répandre dans le tiſſu des parties le ſang qu'elles contiennent & qui y aborde, & que tout ſang épanché dans le tiſſu des parties, doit s'y pourrir & ſe tourner en ſuppuration ; comme la diſtenſion extrême des vaiſſeaux engagés & bouchés dans les viſcéres, les rend variqueux, & les diſpoſe par-là à laiſſer épancher la ſéroſité du ſang dans le tiſſu des parties, elle doit à cette occaſion, les porter à un relâchement extrême qui peut en altérer & en rompre toute l'organiſation, & comme toutes ces ſuites de l'engagement & de l'obſtruction des vaiſſeaux ſont funeſtes aux malades, lorſqu'elles arrivent dans les viſcéres ; il s'enſuit qu'elles ſeront toûjours à craindre dans les fiévres malignes : & les vaiſ-

seaux du cerveau, du foye & des autres viscéres étant constament bouchés & engagés par le sang qui s'y est arrêté, il faudra s'appliquer dans toutes ces maladies à prévenir, dès qu'elles commencent, des accidens si fâcheux & qui menacent si fort les malades d'une mort certaine.

VII.

Et parce que tous ces grands accidens n'arrivent précisément que par la trop grande plénitude & la trop grande distension des membranes des vaisseaux dans lesquels le sang s'est arrêté, & que cette plénitude n'est qu'une suite de l'abord continuel de celui qui coule dans les artéres ; il s'ensuit que pour prévenir la trop grande plénirude & la trop grande distension des vaisseaux engagés, il faudra nécessairement diminuer celle de tous les vaisseaux qui s'y portent. Or on

ne peut diminuer la plénitude & la quantité du ſang qui remplit les vaiſſeaux libres, dans leſquels le ſang roule & circule, qu'en retranchant & en diminuant ſon volume. Comme la ſaignée eſt de tous les moyens qu'on peut employer pour y parvenir, le plus prompt & le plus efficace, il faudra néceſſairement pour prévenir ou la gangréne, ou l'épanchement du ſang ou de la ſéroſité dans toutes les parties dont les vaiſſeaux ſont engagés & bouchés, & qui ſont à cette occaſion dans une diſpoſition inflammatoire, diminuer le volume du ſang par cette voie.

VIII.

Et parce que l'abord continuel du ſang dans les parties dont les vaiſſeaux ſont engagés, peut les porter en effet à une diſtenſion extrême qui ne peut

manquer d'avoir des ſuites funeſtes, & qu'il eſt évident qu'il y en doit aborder une plus grande quantité dans un grand eſpace de tems que dans un petit, plus dans l'eſpace de deux jours que dans vingt-quatre heures, plus dans vingt-quatre que dans douze, que dans ſix ; qu'ainſi en différant la diminution qu'il faut faire du volume du ſang pour prévenir les inconvéniens de la trop grande diſtenſion des vaiſſeaux, on leur donne lieu de s'engorger davantage ; il s'enſuit très-manifeſtement qu'on ne ſçauroit trop précipiter l'évacuation & la diminution du volume du ſang par la ſaignée, & qu'elle doit être faite ſans aucun delai, au moment que le Médecin eſt convaincu de l'engagement des vaiſſeaux & de la diſpoſition inflammatoire où ils ont jetté les principaux viſcéres.

I X.

Il s'enſuit encore que l'évacuation qu'on fera par la ſaignée, devant être proportionnelle à la grandeur de l'engagement des vaiſſeaux, elle devra être d'autant plus grande, & que l'engagement ſera plus grand, & qu'il ſera plus marqué par la foibleſſe & l'altération des fonctions des viſcéres les plus intéreſſées ; il s'enſuit, dis-je, qu'elle devra même être réitérée pluſieurs fois dans l'eſpace de douze ou de vingt-quatre heures; en un mot auſſi ſouvent que la pléthore réelle ou apparente des vaiſſeaux pourra le permettre ; car il eſt plauſible que le volume du ſang qui eſt contenu dans les vaiſſeaux, étant diminué d'un cinquiéme, par exemple, il s'en faudra un cinquiéme que les vaiſſeaux dont les capillaires ſont engagés, n'en

reçoivent & n'en portent autant à leurs extrémités qu'ils avoient accoutumé de leur en fournir ; & par conséquent les capillaires engagés ne seront portés qu'à une dilatation moindre d'un cinquiéme que celle à laquelle ils auroient été portés si la masse du sang avoit demeuré en son entier & n'eût été diminuée d'un cinquiéme par la saignée, de sorte que les vaisseaux capillaires engagés n'étant plus portés à cette extrême dilatation à laquelle la plénitude des vaisseaux réelle ou apparente pouvoit les porter avant la saignée ; ils seront en état de faire certain jeu de contraction & de ressort qu'ils n'avoient pû faire auparavant lorsqu'ils étoient trop pleins & trop distendus de sang.

X.

Le jeu de contraction que la

ſaignée conſervera aux vaiſſeaux engagés, quelque petit qu'il puiſſe être, outre la réſiſtence qu'il oppoſera à la raréfaction du ſang, lorſqu'il acquérera un mouvement de diſſolution, doit faire rentrer les humeurs dans les veines & les empêchera de crever, mais il doit de plus produire trois avantages conſidérables.

Le premier ſera de mettre en mouvement & en jeu les parties du ſang épaiſſi, caillé ou grumelé, qui s'eſt arrêté dans leur cavité. Car il en ſera, pour ainſi dire, foüetté, & ſes parties qui à raiſon de leur trop grande liaiſon demeuroient dans une eſpéce de repos, changeant de place, & ſe choquant les unes les autres; prendront inſenſiblement un mouvement de fermentation, qui les diſpoſera à reprendre la fluidité qui leur eſt néceſſaire

pour les faire rentrer dans le cours ordinaire de la circulation toutes les fois que leur épaississement n'aura pas été à l'extrême, & ne les aura pas réduit à une espéce de coagulant, solide, sec & absolument indissoluble.

XI.

En second lieu, la diminution du volume du sang rendant aux fibres des vaisseaux engagés un peu plus de liberté pour se dilater & pour se resserrer, fera que lorsque le sang qui roule encore dans les autres vaisseaux aura pris un mouvement fébrile qui tend à le briser & à le dissoudre, il entrera dans les vaisseaux engagés quelques-unes de ses parties les plus déliées & les plus mobiles; ce seront donc surtout les parties aqueuses qui entreront dans ces vaisseaux; & comme elles mêleront & délaye-

ront les grumeaux du ſang arrêté, elles lui feront inſenſiblement reprendre ſa fluidité naturelle.

XII.

Troiſiémement, la diminution du volume du ſang ayant procuré un peu plus de liberté aux vaiſſeaux engagés, ces vaiſſeaux pourront inſenſiblement par une contraction & une compreſſion réitérée, ſi le ſang arrêté n'eſt pas encore entierement caillé, l'exprimer & le pouſſer enfin dans le tronc des veines, & on aura la ſatisfaction de voir terminer le danger d'une diſpoſition inflammatoire très-conſidérable & très-effrayante dans le commencement, on verra, dis-je, cette terminaiſon, au moyen d'une grande évacuation, par la voye de la ſaignée, lorſqu'elle aura été proportionnée à la grandeur de l'engagement des vaiſſeaux des viſ-

céres ; c'est ce que j'ai vû très-souvent arriver tant dans les fiévres malignes ordinaires, que dans les fiévres pestilentielles que j'ai vû finir heureusement en trois ou quatre jours, par deux, trois, & même quatre grandes saignées du pied que j'ai fait faire dans l'espace de vingt-quatre heures, dans un tems même où la foiblesse ou la molesse du pouls sembloit ne devoir promettre aucun heureux succès de la pratique de la saignée.

XIII.

Voilà de grands avantages qu'on peut tirer de la diminution du volume du sang dans l'engagement des vaisseaux des viscéres & dans leur disposition inflammatoire. Il y en a beaucoup d'autres que la saignée peut procurer à la masse du sang qui se trouve encore en état de rouler, quoiqu'avec peine, dans le reste

des vaisseaux, sur-tout lorsqu'il y a pléthore, que les vaisseaux en sont trop remplis, & que le sang est devenu trop épais ; car comme la fluidité du sang ne s'entretient qu'autant qu'il est foulé par une forte contraction des artéres qui fait changer de place continuellement à toutes ses parties, en les poussant de la circonférence au centre de leur cavité, & en les faisant heurter & frotter continuellement les unes contre les autres ; il s'ensuit que la contraction des artéres ne se faisant que très-difficilement à raison de leur grande plénitude, & que les parties du sang qu'elles renferment dans leur cavité, n'étant que foiblement pressées & foulées, ne pourront s'entretenir que très-difficilement dans leur fluidité naturelle, & qu'au contraire la diminution du volume du sang par la saignée, facilitant

le jeu de dilatation & de contraction des artéres, leur donne lieu de presser & de fouler les parties sanguines avec plus de force, de les faire choquer & frotter plus rudement les unes contre les autres, d'en faire rompre plus facilement les liaisons & d'y entretenir un mélange exact de toutes ses parties, principalement des aqueuses avec les salines. Ainsi le sang épaissi par quelque cause que ce soit, reprendra par la saignée bien plus aisément sa fluidité naturelle, ou ce mouvement de fermentation fébrile qui devient un moyen presque nécessaire pour la résolution de toutes les dispositions inflammatoires, & des inflammations, tant internes qu'externes.

XIV.

De plus, la fluidité étant une disposition des plus necessaires au

ſang pour le mettre en état de fournir à pluſieurs couloirs les récrémens que la nature employe, elle a de très-grands avantages dans le corps; il s'enſuit que la diminution du volume du ſang dans l'état pléthorique des artéres, lui procurant beaucoup plus de fluidité, le rendra plus propre à fournir à divers couloirs les récrémens dont ils ont beſoin, par rapport à l'exercice des diverſes fonctions. Je n'entre pas dans un plus grand détail des avantages qu'on peut tirer de la ſaignée dans la diſpoſition inflammatoire des viſcéres, ainſi que dans toutes celles des parties externes; ils me meneroient trop loin, & c'eſt pour cela que je paſſe à une obſervation importante, qu'il eſt néceſſaire de faire ſur la ſaignée au commencement de toutes les diſpoſitions inflammatoires des viſcéres, leſquelles

font le caractère essentiel de toutes les fiévres pestilentielles & malignes ; cette observation engagera les Médecins à faire de grandes saignées & à les réitérer promptement lorsqu'il s'agit de prévenir les suites funestes de ces sortes de maladies. Je ferai donc observer qu'il arrive très-souvent que le pouls du malade, foible, petit ou languissant, approchant du naturel, sans une chaleur plus forte que la naturelle, se reléve après la premiere saignée extrêmement ; qu'il devient plein, fort, tendu & très-fréquent ; que la fiévre qui ne se déclaroit presque pas auparavant paroît alors très-forte ; que la chaleur de la peau est très-brulante. Tout cela ne vient que de ce que tous les principes actifs & fermentatifs de la masse du sang qui se trouvoit pressé & gêné avant la saignée à rai-

ſon de la grande plénitude des vaiſſeaux, ſe déployent tout-à-coup à cauſe de la diminution du volume du ſang, & qu'elles prennent un mouvement de fermentation extraordinaire, de ſorte que ſi l'on n'y eſt fort attentif, il eſt à craindre que le ſang qui roule alors dans les vaiſſeaux avec un mouvement très-fort & très-rapide, ſe portant trop violemment dans les troncs dont les extrémités capillaires ſont engagés, ne les engage encore davantage & ne les faſſe diſtendre au point de les faire crever, ou de leur faire perdre tout jeu de contraction, & ne tourne en fort peu de tems la diſpoſition inflammatoire en mortification & en gangrêne. Ces mauvais effets ſont d'autant plus à craindre, que la force de l'impulſion du ſang qui va juſqu'aux vaiſſeaux engagés,

est alors beaucoup plus forte & plus capable de les produire, qu'une simple pléthore dans laquelle le pouls est foible ou simplement égal au naturel.

XV.

Cette considération doit porter le Médecin à prévenir soigneusement ces grands inconvéniens qu'il ne sauroit éviter qu'en diminuant considérablement & précipitemment le volume du sang, par de fréquentes saignées lorsque la premiere a produit un grand mouvement & une trop grande raréfaction dans la masse du sang. Comme on doit ordinairement s'attendre que la premiere saignée, allumera la fiévre & la rendra plus violente, il faudra prévenir ces mauvais effets; on y réussira en faisant les saignées très-grandes, c'est-à-dire de quatre & de cinq

palettes de ſang, ou en la réitérant pour le moins de trois en trois heures, juſqu'à ce que la violence du pouls ſoit relâchée & qu'il ſoit devenu moins tendu & plus mol. Sans cette précaution la ſaignée deviendra très-déſavantageuſe au malade ; & ſi le Médecin n'a prévenu le danger que courent les vaiſſeaux engagés de crever ou d'attirer la gangréne aux parties ; il aura beau ſaigner dans les ſuites, lorſque les parties ſeront déja gangrénées & les vaiſſeaux crevés, il ne ſera plus tems, & le malade périra infailliblement.

Ce malheur m'étant arrivé quelquefois, pour n'avoir pas fait toutes ces réfléxions, & pour avoir été trop ſcrupuleux à ſuivre l'uſage qui s'eſt introduit, de ne tirer que neuf à dix onces de ſang chaque fois & de laiſſer de grands intervalles d'une ſaignée

gnée à l'autre, en toute autre maladie que celles qu'on regarde comme les plus aiguës, comme sont les inflammations du poûmon & de l'estomac ; & j'ai cru qu'il étoit à propos de ne pas laisser échaper l'occasion de communiquer ces rëfléxions sur les bons & les mauvais effets de la saignée dans les fiévres malignes & pestilentielles, pour encourager les Médecins qui traitent toutes les espéces de fiévres malignes, a précipiter les évacuations par la saignée, parce qu'elles y sont encore plus nécessaires au commencement que dans toutes les autres maladies parce que les dispositions inflammatoires occupent presque tous les viscéres dans les fiévres malignes.

XVI.

Mais parce qu'il ne suffit pas

de diminuer le volume du ſang pour éviter la ruption des vaiſſeaux engagés dans les viſcéres, qu'il faut prévenir la gangréne, & qu'il eſt encore néceſſaire, pour plus grande précaution, d'en détourner le cours, s'il eſt poſſible, & empêcher qu'il ne ſoit porté par les grands vaiſſeaux à ceux de la partie ou des viſcéres engagés ; il s'enſuit que dans la pratique de la ſaignée, il faudra toûjours préférer la révulſive à toute autre, c'eſt-à-dire que le cerveau étant la principale partie engagée dans toutes les fiévres malignes, peſtilentielles & autres, il faudra, en diminuant le volume du ſang par la ſaignée, la pratiquer plûtôt à l'égard des vaiſſeaux dont l'ouverture peut non-ſeulement en diminuer la quantité, mais en détourner auſſi la rapidité du cours, qui le portoit dans les ar-

téres carotides. Et comme on ne peut y réussir qu'en facilitant le mouvement du sang du côté de l'artére aorte descendante, & que cela ne se peut qu'en ouvrant les veines qui reçoivent le sang de quelque distribution de ce vaisseau; il s'ensuit que lorsque les vaisseaux du cerveau seront engagés & qu'il sera nécessaire de recourir à la saignée, il faudra plûtôt ouvrir la saphêne ou quelque autre veine du pied, qu'aucune des veines du bras & du col. La déterminaison qui portoit le sang à la tête, devant plutôt changer & attirer le sang dans l'aorte descendante en ouvrant quelques veines du pied, qu'en piquant quelques veines du col ou du bras.



CHAPITRE II.

Indications qu'on peut tirer de la filtration, des qualités & de l'altération de la bile, & qui marquent la nécessité des purgatifs.

I.

LEs indications de ramener le ſang à ſa fluidité naturelle lorſqu'il a aquis trop de conſiſtence, & de diminuer ſon volume pour empêcher la trop grande diſtenſion & la crevaſſe des vaiſſeaux dans leſquels il s'eſt arrêté, ſe préſentent ſi naturellement à l'eſprit dans la cure des fiévres malignes, & les vûës ſont en même tems ſi ſimples, que quand l'expérience n'en auroit pas juſtifié la ſolidité & le bon uſage, on ſeroit déterminé également à les ſuivre & à les remplir dans la cure de ces ſortes

de maladies, pour légére que fût la connoissance qu'on auroit de l'œconomie naturelle du corps humain : mais elle ne se borne pas uniquement à prévenir les suites d'un trop grand épaississement du sang & de toutes ses dispositions inflammatoires des viscéres. Cette consistence vicieuse de la masse du sang dans toutes ces maladies, y fait éclore plusieurs autres mauvaises dispositions qui sont capables de ruiner entierement la composition & les différentes qualités qu'il doit avoir pour tenir en régle toutes les fonctions animales.

II.

Car le corps du sang ne pouvant être trop épais, qu'en même tems tous les récrémens qui en sortent, n'acquierent trop de consistence pour pouvoir s'en séparer

& s'écouler aiſément par leurs vaiſſeaux excrétoires, & qu'en conſéquence ils ne s'y arrêtent & n'y bouchent eux-mêmes leur paſſage ; il s'enſuit que ne pouvant ſe vuider en quantité ordinaire, ils ſeront obligés de ſéjourner en partie dans les vaiſſeaux du ſang, & que ſa maſſe en demeurera néceſſairement ſurchargée ; & parce que la maſſe du ſang ne peut être ni pure, ni louable, ni ſaine, qu'autant qu'elle ſe dépure continuellement de ſes diverſes parties inutiles & excrémentielles, comme ſont la matiere de la tranſpiration, les urines ou les fluides utiles & néceſſaires à diverſes fonctions, comme ſont la bile, les diſſolvances de l'eſtomac & des inteſtins, &c. il s'enſuit que ſi le ſang demeure chargé d'une quantité ſuperfluë & inutile de ces divers récrémens, il faudra

le regarder comme mauvais, impur, & tout à-fait incapable d'entretenir le corps en santé, & par conséquent il sera nécessaire de le purifier & de le purger de tous ces récrémens superflus qui séjournent dans les vaisseaux, d'autant plus que ces divers récrémens retenus, s'altérants nécessairement les uns les autres, se gâteront par leur mélange à un tel point, qu'ils ne pourront remplir que très-imparfaitement leurs fonctions, lorsque se séparant de la masse du sang, ils passeront dans leurs couloirs ordinaires. En effet, quel moyen que la bile, qui est la partie du sang la plus fermentative, comme elle en est sans doute la plus grasse & la plus épaisse, puisse regorger & s'accumuler dans les vaisseaux du sang; qu'elle puisse rouler avec les autres récrémens qui sont renfermés dans le corps

de la lymphe, ſans les rencontrer un million de fois dans tous les nœuds des mailles des vaiſſeaux que forment les extrémités des artéres ? Quel moyen que les parties de la bile ſe rencontrants & ſe choquants avec les petites gouttes d'urine, ne s'y allient inſenſiblement ainſi qu'avec les diſſolvants ſalivaires & eſtomacals, pancréatiques & inteſtinals, & que ces mélanges des parties de la bile changeant & altérant la diſpoſition naturelle de toutes ces humeurs, ou n'en empêchent ou n'en altérent conſidérablement l'action & la ſéparation ? Combien de maux ne doit-on pas attendre de la dépravation que cauſera le mélange de la bile avec ces différentes liqueurs ? La ſalive qui doit être naturellement inſipide, deviendra ou amére ou fade : non-ſeulement elle cauſera un

dégoût pour toutes les nourritures, mais elle deviendra tout-à-fait mal-propre à tirer la saveur ordinaire des alimens, & à en dissoudre le tissu naturel. Les dissolvants de l'estomac, les sucs pancréatiques & intestinals étant aussi altérés que la salive, & devenans également mal-propres à dissoudre heureusement les parties des alimens, & à en extraire un bon suc; ou n'y produiront aucun changement, ou il sera si léger, qu'au lieu de les digérer naturellement, il ne fera que les disposer à une fermentation corruptive, laquelle les changera en un suc aigre, gluant & visqueux ou fort âcre, & à-peu-près de la nature d'une bile porracée, qui étant portée dans les vaisseaux, ou entretiendra l'épaississement vicieux de la masse du sang, ou en augmentera considerablement la fer-

mentation ; ce qui doit toûjours faire craindre pour ſon entiere diſſolution.

Le mélange des parties de la bile avec l'urine n'eſt pas d'une moindre conſéquence : il a des ſuites auſſi fâcheuſes que celles que cauſe l'alliage de cette humeur brûlante avec la ſalive ; car il eſt aſſez naturel de penſer que l'urine devenuë plus épaiſſe par ſon mélange avec les parties glutineuſes de la bile, & paſſant plus lentement & plus difficilement dans les conduits urinaires, ne pourra s'écouler en tems égal, dans la même quantité qu'elle l'auroit fait, ſi elle avoit conſervé ſa fluidité naturelle. Il en ſéjournera donc une grande partie dans les vaiſſeaux, laquelle chargera non-ſeulement la maſſe du ſang de ſes parties ſalines urineuſes ; mais encore d'une grande quantité de ſéro-

sités, qui seront très-capables de causer un grand relâchement dans les parties solides ; surtout dans le tissu du cerveau qui en devra être affaissé : & cet accident fera tomber les malades dans des affections soporeuses qui se joindront souvent avec la rêverie suivant les différens états de la masse du sang, & selon que la fiévre sera plus ou moins violente.

III.

Les inconvéniens qu'on doit attendre d'une quantité de bile superfluë qui regorge dans les vaisseaux du sang, ne se bornent pas là ; il y en a un des plus grands qui expose toute la masse du sang à une fonte & à une dissolution totale de ses principes ; car la bile étant de sa nature une liqueur très-ardente & très-fermentative, quelque épaississement qu'elle ait pris au

commencement des fiévres malignes, venant à se déployer insensiblement à force de circulations, ne peut manquer d'y allumer un mouvement de fiévre très-violent, qui sera en état de porter la masse du sang à une dissolution totale, ce qui est le comble de tous les malheurs. De toutes ces dernieres considérations, il faut nécessairement conclure qu'outre les deux premieres indications qui naissent de la connoissance qu'on a de l'épaississement extrême de la masse du sang & de la disposition inflammatoire de tous les viscéres; l'impureté que contracte le sang par les divers récrémens qui séjournent dans les vaisseaux, & les differentes altérations qu'ils y doivent prendre, font naître une troisiéme indication aussi importante que les deux premieres. Elle consiste à purifier

le ſang, à le purger & à le décharger de tous les récrémens qui le rendent impur, & qui en altérent les qualités & les fonctions naturelles; & parce que les différens diſſolvants des nourritures, ou ne s'écoulent que difficilement dans la cavité de l'eſtomac & des inteſtins, ou n'y tombent que très-vicieux & très-altérés; qu'au lieu de tourner les alimens en un bon chyle, ils le corrompent au contraire, & ne le réduiſent qu'en de très-mauvais ſucs & en des levains propres à épaiſſir les humeurs & à augmenter les mauvaiſes diſpoſitions du ſang. Il s'enſuit en ſecond lieu que pour mettre à couvert la maſſe du ſang de toutes les altérations que peuvent lui cauſer les mauvais levains qui ſe forment journellement dans l'eſtomac & dans les inteſtins des malades

attaqués de fiévres malignes & inflammatoires, il faudra nécessairement en décharger les premieres voyes ; & comme on ne peut remplir ces vûës qu'à la faveur des remédes purifians qui dépurent la masse du sang de tous les récrémens superflus qui sont retenus dans les vaisseaux, & de tous les mauvais levains qui se forment dans l'estomac & les intestins ; il s'ensuit qu'il faudra dans les fiévres malignes & inflammatoires mettre en usage les remédes purgatifs.

IV.

Quoique dans le commencement des fiévres malignes la masse du sang soit remplie de beaucoup de parties des récrémens altérés, spécialement de plusieurs parties de bile épaisse & souvent caustique ou trèsâcre, qui demanderoient une

prompte évacuation ; cependant comme elle eſt trop épaiſſe & que tous ces récrémens y ſont trop liés avec le corps de la lymphe, il eſt mal aiſé qu'ils s'en puiſſent ſéparer aiſément, qu'elle puiſſe s'en décharger & en être purgée, par les voyes & les couloirs les plus ordinaires de la purgation générale, je veux dire par les canaux de la bile & par les vaiſſeaux des glandes inteſtinales ; il faut qu'il ſuivienne une diſſolution préliminaire, à la faveur de laquelle les divers récrémens dont elle eſt ſurchargée, devenus plus fluides, puiſſent s'en décharger ; mais parce que cette diſſolution eſt toûjours le produit de la fiévre, ou des fondans & des dilayans ; il n'eſt gueres poſſible de purger aiſément & avantageuſement la maſſe du ſang du ſuperflu de tous ces récrémens qui s'y ſont

accumulés par l'obſtruction de leurs couloirs ſans les avoir rendus plus coulans & plus fluides.

V.

C'eſt ſur tel fondement qu'Hipocrate, après avoir éprouvé la difficulté de purger déciſivement les malades, tant au commencement que dans l'augment & dans l'état des fiévres aiguës; & après avoir obſervé que les purgatifs qu'il employoit dans tous les tems des fiévres inflammatoires juſques à leur déclinaiſon, ne vuidoient communément que des matieres cruës ſans aucune teinture de bile, & qu'ils ne faiſoient finir ni la fiévre ni ſes accidens, juſques au terme ordinaire de ſa déclinaiſon, a donné pour maxime, que lorſqu'on veut purger la maſſe du ſang des mauvaiſes humeurs dont elle eſt chargée, il faut la rendre fluide & coulante,

Corpora cùm purgare volueris, fluida facere oportet; c'est sur cette même idée que ce grand observateur jugeant que la cause des fiévres aiguës & inflammatoires ne consistoit que dans la crudité des humeurs, qui demandoit une digestion d'un certain espace de tems pour acquerir un degré de coction & de fluidité qui la rendît propre à céder & à obéir aux remédes purgatifs, a donné pour maxime, qu'il ne faloit purger dans ces sortes de fiévres, que lorsque les humeurs avoient acquis un degré convenable de coction, *Concocta*, dit-il dans ses Aphorismes, *medicari oportet, non cruda*. Quoique ces deux maximes qui ont été suivies durant plusieurs siécles depuis Hipocrate, soient excellentes en elles-mêmes, & qu'il soit très-vrai que les purgatifs n'agissent jamais heureusement pour vuider absolu-

ment & décisivement les mauvaises humeurs, ou si l'on veut les divers récrémens dont la masse du sang est surchargée, qu'après une digestion préalable & une fermentation fébrile de sept, de quatorze ou de vingt-un jours qui leur ayent fait recouvrer leur fluidité naturelle ; & qu'enfin la résolution des inflammations internes, n'arrive qu'après une digestion d'un nombre de jour déterminé, l'expérience de près d'un siécle a pourtant fait voir qu'il étoit dangereux pour les Médecins de s'en tenir littéralement à ces deux maximes d'Hipocrate, & de ne pas purger les malades avant le septiéme, le quatorziéme ou le vingt-uniéme jour, quoique ce ne soit proprement que dans ce tems-là & à la faveur d'une digestion fébrile d'un certain nombre de jours que la nature se

décharge totalement ou d'elle-même ou à l'aide des purgatifs, des impuretés & des récremens retenus dont elle étoit surchargée, & que la fiévre ne se termine que par ce moyen.

VI.

On a purgé hardiment & avec succès dans les commencemens des fiévres aiguës de toutes espéces, suivant la maxime du même Hipocrate qui a dit aussi que si l'on a à purger dans les fiévres aiguës, c'est dans le commencement qu'il faut le faire : *In principiis morborum si quid videtur movendum move.* Le grand succès des purgatifs qu'on a employés au commencement des fiévres aiguës, a encouragé avec raison les Médecins à continuer l'usage des purgatifs dans tous les autres tems de ces sortes de maladies, c'est-à-dire dans l'augment, & dans leur déclinai-

ſon, parce qu'on a éprouvé qu'on amenoit plus aiſément & plus ſûrement les inflammations internes à leur réſolution, & qu'on ſauvoit beaucoup plus de malades en purgeant ainſi dans tous les tems de la maladie, que lorſqu'on étoit ſcrupuleuſement attaché aux deux premieres maximes de ce grand homme, & qu'on attendoit les termes ordinaires & critiques de cette eſpéce de coction des humeurs, qui les diſpoſoit à ſe vuider ſelon les différens degrés de fluidité qu'elles avoient acquis, tantôt par les canaux de la bile ou par les glandes des inteſtins, tantôt par la voye des urines, ou par celle de la tranſpiration ou de la ſueur.

VII.

Les Modernes n'ont-ils pas eu raiſon d'en uſer ainſi, & de s'éloigner de la pratique ſcrupuleuſe des Anciens ſur les tems

d'employer les purgatifs dans les fiévres inflammatoires ? Car enfin si l'expérience nous fait voir une fois qu'on prévient mieux le danger & les suites des inflammations internes, lorsqu'on purge les malades au commencement de la maladie & dès les premiers jours, pourquoi n'auroit-on pas osé le faire également tous les jours de l'augment & de l'état, sans s'arrêter servilement aux premieres maximes d'Hipocrate ; surtout si la raison qui fait qu'un purgatif donné au commencement d'une fiévre inflammatoire en prévient la grandeur & le danger, est égale pour déterminer les Médecins à purger dans tous les tems de la maladie : Or qu'est-ce qui fait qu'un purgatif donné dès le premier ou le second jour d'une maladie aiguë, en prévient la grandeur & le danger ? n'est-

ce pas parce qu'en purgeant au commencement de la maladie, & dès le premier ou le ſecond jour, on dérobe aux vaiſſeaux une grande partie de la cauſe mouvante & déterminante de la maladie, puiſqu'on ſupprime une quantité conſidérable de ſucs indigeſtes, aigris, gluans & & viſqueux, qui ſe communiquant continuellement à la maſſe du ſang, pourroient l'épaiſſir de plus en plus, la faire arrêter dans un plus grand nombre de vaiſſeaux, & augmenter par-là les diſpoſitions inflammatoires des viſcéres; & puiſqu'ayant diminué par les purgatifs une grande partie de la cauſe qui a altéré le ſang & lui a donné lieu de produire des inflammations internes, on a droit d'attendre bien plûtôt & avec moins de danger leur réſolution que ſi la cauſe avoit agi ſur la

masse du sang en entier & sans aucune soustraction.

VIII.

Si cela est ainsi, comme on n'en peut douter, n'aura-t-on pas raison de mettre en usage les purgatifs en tout autre tems de la maladie que dans le commencement ? & peut-on croire que les digestions dans les fiévres continuës, pestilentielles & autres malignes, soient plus heureuses dans leur augment & dans leur état, que dans leurs commencemens ? Peut-on imaginer que l'estomac & les intestins puissent digérer naturellement les alimens dans l'accroissement de ces maladies, lorsque la masse du sang est encore dans un état d'épaississement & de crudité, que les parties activesdu dissolvant de l'estomac, sont embarassés dans le corps de la lymphe, & qu'elle

ne laiſſe échapper qu'à peine, ou une ſéroſité inſipide, ou un diſſolvant épais & glutineux à travers les glandes de l'eſtomac ? & peut-on attendre une heureuſe digeſtion des nourritures d'un diſſolvant inſipide ou glutineux qui manque d'eſprits pour l'animer & le faire agir naturellement ? Ce chyle brut & mal préparé dans l'eſtomac, qui ne peut être ni corrigé, ni perfectionné par le mélange des parties de la bile que ſon grand épaiſſiſſement a arrêté dans les canaux, peut-il, lorſqu'il paſſe dans les vaiſſeaux, ne pas devenir ou une cauſe continuelle qui entretiendra & fomentera ou augmentera l'épaiſſiſſement du ſang, & un nouveau principe de pluſieurs redoublemens de fiévres ? Peut-on croire que dans l'état de la maladie, lorſque la fiévre eſt devenuë violente, les digeſtions

tournent

tournent plus heureusement, qu'elles ne prennent un caractére bilieux & fermentatif, & que le chyle visqueux & aigre qui s'en tire, étant porté dans les vaisseaux, ne devienne un nouveau levain très-puissant & très-actif pour augmenter la violence de la fiévre, laquelle menace toûjours le sang d'une entiére dissolution. Les Modernes ont donc eu grande raison, après avoir heureusement employé les purgatifs dans le commencement des fiévres continuës & inflammatoires, de s'en servir également dans tous les autres tems de ces maladies, puisqu'il est naturel de penser, que s'il y a un moyen sûr de faciliter la résolution des inflammations, & de rendre fluides tous les récrémens dont la séparation a été suspenduë dans le commencement de toutes les espéces de fiévres con-

tinuës, c'eſt d'empêcher qu'il ne paſſe continuellement des premieres voyes dans les vaiſſeaux, quantité de levains très-coagulans, très-fermentatifs & très-fondans qui en peuvent augmenter, & entretenir la coagulation, ou la porter à une fonte & à une diſſolution extrême.

I X.

De tout ce que je viens de dire, il faut conclure, que quoique dans toutes les diſpoſitions inflammatoires des viſcéres qui allument des fiévres continuës, la réſolution qui s'étoit arrêtée & la ſéparation de tous les récrémens qui avoient ſéjourné dans les vaiſſeaux, n'arrive qu'après une digeſtion aſſez conſtante de ſept, de quatorze, de vingt-un jours, conformément à l'obſervation d'Hypocrate, & que tous ces divers récrémens al-

térés dans les vaiſſeaux, & devenus fermentatifs, ne cédent que très-difficilement aux remédes purgatifs en tout autre tems que dans la déclinaiſon des fiévres inflammatoires. Il eſt pourtant néceſſaire, tant pour favoriſer & accélérer la réſolution des inflammations internes que pour diminuer la violence de la fiévre, de purger dans tous les tems les mauvais ſucs qui ſe forment dans l'eſtomac & dans les inteſtins à raiſon de leurs mauvaiſes digeſtions; d'autant plus que ſi on ne peut abſolument décharger la maſſe du ſang de toutes les parties de la bile & du ſuc inteſtinal ou de l'urine qui ont ſéjourné & qui ſont demeuré liées & confonduës avec le corps de la lymphe, on peut du moins à la faveur des purgatifs, la ſoulager d'une partie de celles que la digeſtion fébrile a renduës

coulantes & a miſes en état d'obéir aux purgatifs, & de gagner les canaux excrétoires de la bile ou du diſſolvant inteſtinal : & que ſi on ne parvient pas par l'uſage des purgatifs réitérés à l'entiére purification de la maſſe du ſang, on ne laiſſe pourtant pas de la rendre moins vicieuſe, moins impure, & de la mettre en état de ſe défendre d'une diſſolution totale, à laquelle une trop grande quantité de parties bilieuſes, dont elle ſe trouve chargée, pourroit la conduire. Il faut donc purger ſans héſiter au commencement & dans tous les autres tems de toutes les fiévres malignes, pour en diminuer le danger, & pour favoriſer la réſolution de l'inflammation du cerveau & celle de tous les autres viſcéres ; & les fondemens de cette indication ſont auſſi clairs & auſſi conſtants que ceux

des deux précédentes. On dira ſans doute que j'ai réduit mal-à-propos la purification du ſang aux remédes purgatifs de la bile & du diſſolvant de l'eſtomac & des inteſtins, ſans aucun égard aux autres récrémens, tels que ſont l'inſenſible tranſpiration, les urines, &c. dont le ſéjour dans les vaiſſeaux rend la maſſe du ſang impure, vicieuſe & mal propre à ſoutenir les fonctions du corps dans un état de perfection.

X.

Je répons d'abord que ſi j'ai borné la purification du ſang à l'uſage des remédes qui purgent le ſang par le canal inteſtinal, par les ſelles, par le vomiſſement, par les ſeuls conduits de la bile, & ceux du diſſolvant de l'eſtomac & des inteſtins, c'eſt que ces deux humeurs & ſpecialement la bile, s'arrêtent plus facilement

dans leurs couloirs, & s'accumulent par conséquent beaucoup plus dans les vaisseaux à raison de leur consistence, que ne font les autres récrémens, qui sont naturellement plus fluides, tels que sont les matieres de la transpiration & des urines qui s'échapent par ce moyen plus aisément à travers leurs couloirs, & dont il ne se fait par conséquent pas un si grand amas dans les vaisseaux. D'ailleurs, la bile & le dissolvant intestinal des humeurs naturellement fermentatives & tenant de la nature des levains, sont plus en état d'altérer & de gâter la masse du sang, lorsqu'elles s'accumulent dans les vaisseaux, que ne peuvent faire les autres récrémens qui s'arrêtent plus difficilement. Enfin j'ai borné l'indication de purifier la masse du sang à l'usage des remédes purgatifs, parce que

dans leur opération, ils vuident non ſeulement la bile & le diſſolvant de l'eſtomac & des inteſtins, mais encore la ſéroſité de l'urine ainſi que les parties de la tranſpiration, leſquelles s'allient facilement ou avec la bile ou avec le diſſolvant inteſtinal.

XI.

Je réponds en ſecond lieu, qu'en indiquant les purgatifs comme des remédes abſolument néceſſaires à la purgation du ſang par raport à la bile & au ſuc inteſtinal dont il ſe trouve trop chargé dans les fiévres malignes; je ne prétends pas donner l'excluſion aux autres remédes qui peuvent le purifier en le déchargeant de la quantité ſuperfluë de tous les autres récrémens qui le gâtent & altérent ſes fonctions; toutes les fois qu'on ſera convaincu que ces récrémens ne

coulent pas comme à l'ordinaire, & qu'il en séjourne une certaine quantité capable d'altérer le sang, comme seroient, par exemple, les urines & la matiere de la transpiration, si elles ne se vuidoient en quantité raisonnable: car alors il faudroit nécessairement purger le sang de leur superflu, & les évacuer par leurs couloirs ordinaires, sçavoir les urines par la voye des reins & de la vessie, & la matiere de la transpiration par les glandes milliaires de la peau, & cela par des purgatifs particuliers, c'est-à-dire par les remédes diurétiques, & par les diaphorétiques & les sudorifiques; mais il n'y a guéres lieu de penser aux sudorifiques dans la disposition inflammatoire des viscéres, qui fait le caractére essentiel des fiévres malignes, surtout dans leur commencement; parce que

bien loin qu'on doive présumer que la matiere de la transpiration séjourne dans les vaisseaux dans le commencement de ces maladies, il est plausible au contraire qu'il ne s'en forme pas autant qu'il s'en formeroit dans l'état naturel, à raison de l'épaississement & de la liaison qu'ont pris toutes les parties du sang qui ne leur permet point de se briser, & de préparer ni de fournir à la transpiration autant de matiere que dans l'état naturel. On ne doit donc pas regarder la retenuë de la transpiration comme une cause de l'impureté du sang dans les fiévres malignes. La masse du sang étant incapable d'en fournir assez, il convient alors de donner des remédes qui peuvent en favoriser la génération, comme sont les fondans les plus actifs dont l'action consiste à rompre

le tiſſu & la liaiſon étroite des parties du ſang, & à les mettre en mouvement, pourles faire couler & leur redonner la fluidité qu'elles ont perdue ; & quoique la plûpart de ces fondans ſoient ſudorifiques & diaphorétiques, la vuë du Médecin ne doit pas être celle de les employer pour procurer la purification du ſang en faiſant ſuer & en faiſant tranſpirer, elle ne doit être que de corriger l'état d'épaiſſiſſement du ſang qui eſt un obſtacle à la formation de cette matiére déliée qui ſort ordinairement par les voyes de la ſueur & de l'inſenſible tranſpiration. De plus il ſeroit très-dangeureux d'employer les ſudorifiques & les diaphorétiques dans l'accroiſſement & dans l'état de ces maladies, lorſque la fiévre s'eſt allumée, quoique la matiere de la tranſpiration ſe forme alors abonda-

ment par la violence du mouvement fébrile qui fait choquer rudement les parties du ſang les unes contre les autres. L'uſage des diaphorétiques & des ſudorifiques dans ce tems-là, bien loin de purifier la maſſe du ſang en provoquant la tranſpiration & les ſueurs, ne feroit qu'en multiplier la quantité dans les vaiſſeaux, & porteroit bien-tôt le ſang à l'entiére diſſolution de tous ces principes.

Il n'en eſt pas tout-à-fait de même à l'égard des urines; leur rétention dans les vaiſſeaux lorſqu'elle eſt conſidérable, altére & corrompt ſi fort le ſang & les altérations qui lui viennent par le ſéjour des urines; elles ſont de ſi grande conſéquence, elles troublent ſi fort les fonctions de tous les principaux organes, qu'il eſt abſolument néceſſaire d'en purger la maſſe du ſang &

d'en faciliter l'écoulement par toute ſorte de moyens, je dis par toute ſorte de moyens ; parce que la rétention des urines pouvant venir de pluſieurs cauſes, on ne peut pas toûjours remédier par la même eſpéce de remédes, ſurtout par l'uſage de ceux qu'on appelle proprement diurétiques,qui ne ſont indiqués que dans le cas où les urines ſont trop épaiſſes & trop chargées pour couler & gliſſer facilement dans les fiſtules urinaires des reins;car lorſque la rétention des urines arrive par un gonflement extraordinaire des vaiſſeaux des reins, ſuite ordinaire d'une violente fiévre & d'une grande raréfaction de la maſſe du ſang, ou par un engagement que produit dans leurs vaiſſeaux un ſang trop épais qui s'y eſt arrêté & les a engorgés : il eſt apparent qu'il n'y aura d'autre reméde

pour décharger le ſang des urines qui y ſont retenuës que celui de modérer la violence de la fiévre par la ſaignée, ou de diſſoudre les grumeaux du ſang qui s'y ſont arrêtés dans leurs vaiſſeaux & qui les ont engorgés.

XII.

Ce qui a fait au reſte qu'on a plus communément employé les dépuratifs de la maſſe du ſang qui purgent principalement la bile & le diſſolvant inteſtinal, comme ſont toutes les eſpéces de purgatifs & les émétiques; c'eſt qu'on a remarqué de tout tems, que la maſſe du ſang ne ſe dépuroit jamais bien ou d'elle-même, ou à l'aide des purgatifs, que lorſqu'elle ſe déchargeoit pleinement des parties billieuſes; que les fiévres aiguës ne ceſſoient, que lorſque les évacuations paroiſſoient teintes &

chargées d'une bile ſaffranée, & c'eſt à cette occaſion qu'on a toûjours regardé la bile, lorſqu'elle étoit retenuë dans les vaiſſeaux, comme le levain le plus actif & le plus capable d'allumer & d'entretenir la fiévre, & comme le plus propre à produire & à modifier les divers accidens tant internes qu'externes qui accompagnent toutes les eſpéces des fiévres inflammatoires. Or ſi l'expérience de tous les Médecins, tant anciens que modernes, les a tous réunis au point de leur faire regarder la bile comme le récrément le plus agiſſant pour épaiſſir d'abord & corrompre enſuite la maſſe du ſang, pour y allumer & y entretenir un mouvement fébrile ; ſi dans cette idée ils ont cru que dans la dépuration qu'il falloit procurer au ſang dans toutes les fiévres aiguës

& inflammatoires, il falloit préférer les remédes purgatifs qui la déchargeoient de cette humeur souffrée, capable de s'enflâmer par elle-même & d'enflâmer ou de faire fermenter la masse du sang ; à combien plus forte raison ne doit-on pas songer à en décharger le sang & ses propres vaisseaux excrétoires dans les fiévres malignes, lorsque cette humeur a si fort changé de nature, qu'elle est devenuë comme une espéce de verd de gris ; qu'elle s'est tournée en atrabile ; en un mot qu'elle a acquis une causticité qui menace ses propres vaisseaux & les intestins d'une érosion funeste ; qu'avec ces mauvaises qualités elle est capable de porter le sang à un épaississement, lequel peut le faire arrêter dans les vaisseaux des principaux viscéres, & y produire des inflam-

mations gangréneuſes ; qu'à cette facilité coagulante qu'elle a acquiſe, lorſque ſes parties ſe ſont déployées, elle joint celle d'allumer un mouvement de fiévre violente & de porter le ſang à une entiére diſſolution de ſes principes.

XIII.

Peut-on aujourd'hui douter que ce récrément ſoit capable de produire tous ces mauvais effets dans la maſſe du ſang après les expériences que Mrs *Deidier, Reigner & Rimbaud* ont faites ſur les chiens à qui ils ont donné la peſte, en injectant dans leurs veines un gros de bile humaine tirée des peſtiférés, bien diſſoute dans l'eau chaude ? Pourra-t-on après cela dans les fiévres malignes, parmi les différens remédes dépuratifs de la maſſe du ſang, ne pas donner

la préférence aux purgatifs qui en procurent l'évacuation, ainsi que celle du dissolvant intestinal, lorsqu'on aura rendu par le moyen des dilayans & des incisifs ces deux récrémens plus coulans & plus propres à céder à l'action des purgatifs.

XIV.

Pour se convaincre de la nécessité des purgatifs dans toutes les fiévres malignes, & en général dans toutes les fiévres inflammatoires, qui ne se terminent heureusement qu'à certains jours fixes, comme le 7, le 14, & le 21, quelque usage qu'on fasse des purgatifs, qui semblent par-là devenir inutiles & superflus, il faut distinguer soigneusement deux causes de la fiévre dans les inflammations internes: l'une vient du mouvement de fermentation que la bile & les autres récré-

mens retenus font prendre à la maſſe du ſang ; l'autre lui vient de pluſieurs parties fermentatives que le ſang arrêté dans les vaiſſeaux des viſcéres, qui y a causé une diſpoſition inflammatoire, communique à ceux des environs qui ſont encore libres, pendant tout le tems que le ſang arrêté employe à ſe digérer ; qu'il s'y échauffe & s'enflâme pour reprendre ſa fluidité & pour rentrer dans le cours de la circulation : ces deux cauſes bien diſtinguées, on verra clairement la raiſon pour laquelle toutes ſortes de fiévres inflammatoires ne cédent que très-difficilement aux purgatifs, & que quelque uſage qu'on en faſſe, elles parcourent tous leurs tems ordinaires, & ne finiſſent qu'à certains jours déterminés, comme au ſept, au quatorze, au vingt-un, quelquefois au quatriéme, au

onziéme, au dixiéme ; car comme l'expérience de toute l'antiquité ſur les tems de la terminaiſon des fiévres inflammatoires aiguës, ne laiſſe aucun lieu de douter que le ſang qui s'eſt arrêté dans les vaiſſeaux, tant des viſcéres que des parties externes, & qui y a produit des diſpoſitions inflammatoires, & des vrayes inflammations, pour parvenir à un degré de fluidité qui lui permette de rentrer dans le cours ordinaire de la circulation, ce qui demande un certain tems de digeſtion plus ou moins grand, ſuivant les degrés de l'épaiſſiſſement qui l'a fait arrêter, & ſuivant l'activité plus ou moins grande des principes qui le compoſent, & que ce tems doit être de ſept, de quatorze ou de vingt-un jours ; il eſt évident, que quand-même les purgatifs ſeroient capables de purger la

masse du sang de toutes les parties des récrémens dont elle est surchargée, à raison du grand épaississement qu'elle a pris au commencement de la maladie, & à raison des obstructions que les récrémens épaissis ont produit dans leurs couloirs; il est certain, dis-je, que quand on feroit un peu relâcher la fiévre, par l'usage des purgatifs, en déchargeant le sang de toutes les parties superfluës & fermentatives qui l'entretienent dans un mouvement fébrile, il sera toûjours impossible qu'il finisse entiérement, jusqu'à ce que la résolution des inflammations qui en sont une seconde cause constante, soit arrivée, & que le sang arrêté dans les vaisseaux des viscéres enflâmés, se soit dissout & ait repris le cours ordinaire de la circulation; il faut absolument que ses parties, qu'une digestion

de sept, de quatorze & de vingt-un jours a fait changer de nature & de consistence, s'étant alliées avec les récrémens les plus analogues, soient sorties des vaisseaux du sang, & ayent occasionné quelque évacuation critique par la voye des sueurs ou des urines, par les canaux de la bile & par ceux des glandes des intestins.

XV.

Malgré l'inévitable durée des fiévres aiguës, jusqu'à l'entiére résolution des inflammations qui en sont une des causes, on tomberoit dans de grands inconvéniens & on exposeroit les malades à un grand danger, si abandonnant la cure des fiévres aiguës à la nature & au hazard, quelqu'inutiles que soient par eux-mêmes les remédes purgatifs, par rapport à la résolution du sang arrêté dans les vaisseaux

des parties enflâmées, & quoiqu'ils n'y contribuent directement en rien par leur action, cependant on se priveroit de plusieurs avantages qu'on en peut retirer, tant pour purifier la masse du sang des récrémens fermentatifs dont elle se trouve chargée & qui augmentent beaucoup le mouvement de fiévre que l'inflammation entretient de son côté, que pour faciliter la résolution des inflammations & pour empêcher qu'elles ne tournent en gangréne; on ôte, comme je l'ai déja dit, très-certainement & très-utilement par le moyen des purgatifs, quand on les réitére souvent dans les fiévres inflammatoires, tous les mauvais levains coagulans ou fondans & fermentatifs que les premiéres voyes fournissent journellement aux vaisseaux; levains qui deviennent l'occasion & la matiere

de plusieurs redoublemens de fiévre qui en augmentent la violence, & qui par la distension extraordinaire que l'impulsion du sang peut causer à tous les vaisseaux engagés, les menace ou de les faire crever, ou de les faire gangréner, & de porter le sang dans une dissolution totale. Enfin, quoique dans le commencement des fiévres inflammatoires le trop grand épaississement du sang retienne dans le corps de la lymphe divers récrémens qui la rendent plus impure, que ces impuretés récrémentitielles ne cédent alors que très-difficilement aux remédes purgatifs : on ne peut disconvenir qu'il ne soit très-avantageux de les employer sur la fin de l'accroissement dans l'état de la maladie, lorsqu'on ne néglige pas au commencement les fondans & les dilayans, surtout lorsqu'on

fera refléxion que la fiévre brisant le tissu du sang, ainsi que la consistence de divers récrémens qui y sont renfermés, en doit mettre tous les jours une grande partie en état de s'en séparer & de se vuider par leurs couloirs ordinaires, lorsque l'irritation que les purgatifs causent dans les premieres voyes, & les mouvemens qu'ils produisent dans la masse du sang, en déterminent & en précipitent la séparation & l'expression.

XVI.

Ce n'est au reste que pour n'avoir pas assez distingué ces deux différentes causes des fiévres aiguës ; sçavoir, l'impureté du sang d'un côté ; & de l'autre le séjour de celui qui s'est arrêté dans les vaisseaux des viscéres, & qui y produit des dispositions inflammatoires & des inflammations

tions qu'*Hippocrate* & tous les Médecins de l'antiquité, ne faisant attention qu'à la premiere de ces causes, & ayant éprouvé qu'on n'en déchargeoit jamais la masse du sang par les purgatifs, au point de faire cesser la fiévre, jusqu'à ce que la nature eût fini dans certains tems déterminés & constans la digestion & la coction des humeurs cruës & impures qu'ils regardoient comme l'unique cause des fiévres aiguës, se sont interdits l'usage des purgatifs, & ont regardé la terminaison des fiévres comme un ouvrage qui n'appartenoit qu'à la nature, & tout-à-fait hors de la portée des remédes purgatifs. Ils les ont crus même en conséquence plus capables de troubler la nature dans ses opérations, en ce qui regardoit la coction & la digestion des humeurs cruës, que de la soulager & de l'aider;

& tout cela, faute d'avoir aſſez obſervé les cadavres de ceux qui mouroient des fiévres aiguës; les inflammations qu'ils auroient trouvé dans les viſcéres, leur auroient bien-tôt fait découvrir la ſeconde cauſe qui entretenoit la fiévre, je veux dire les inflammations des viſcéres, & leur auroient bien-tôt fait comprendre que ſi les fiévres aiguës réſiſtoient aux purgatifs, c'étoit bien moins par la crudité & l'épaiſſiſſement des humeurs qui les avoient cauſées, que parce que le ſang qui s'étoit arrêté dans les viſcéres, & qui y produiſoit des inflammations, entretenant de ſon chef le mouvement de la fiévre, demandoit un certain tems déterminé pour recouvrer ſa fluidité, pour ſe réſoudre & rentrer dans les vaiſſeaux. S'ils avoient regardé enſuite la fiévre comme un moyen de corriger la crudité

des humeurs, de les dégluer & de les rendre fluides, au lieu de s'éloigner des purgatifs, ils se seroient au contraire portés à les employer assez souvent pour décharger la masse du sang d'une partie des humeurs cruës que le mouvement de la fiévre digéroit journellement, & qu'elle ramenoit nécessairement à cette fluidité qui pouvoit les faire obéir aux remédes purgatifs. Ils auroient par-là de jour en jour gagné quelque chose sur l'une des causes de la fiévre, je veux dire, sur l'impureté du sang, sur ces humeurs cruës & épaisses, & auroient prévenu par ce moyen l'épaississement & ensuite la dissolution totale de la masse du sang, qu'une fiévre aiguë fait toûjours craindre, & dont ils devenoient assez souvent les spectateurs inutiles. Ils auroient facilité par ce moyen la termi-

naiſon heureuſe des inflammations internes, en prévenant les ſupurations & la gangréne des parties enflamées. Je me ſuis étendu un peu plus que je n'aurois fait ſur cette matiere, parce qu'il y a encore des Médecins en France & ailleurs, qui craignent d'employer les purgatifs ; non-ſeulement dans les fiévres malignes, pour leſquelles ils croyent qu'il ne faut mettre en uſage que des cardiaques & des ſudorifiques, mais encore dans toutes les autres fiévres aiguës, dont ils attendent toûjours la déclinaiſon avant que d'oſer y employer les remédes purgatifs. Le ſang étant auſſi impur qu'il l'eſt dans les fiévres malignes, tant par la quantité de bile & de récrémens ſuperflus qui ſéjournent dans les vaiſſeaux, que par les levains coagulans & autres qui y abordent continuel-

lement des premieres voyes, & ne pouvant de plus être dépuré & déchargé de cette bile superfluë & des autres récrémens retenus dans les vaisseaux que par le moyen des remédes purgatifs, il faudra absolument conclure qu'il est nécessaire de les mettre en usage, tant dans le commencement de ces maladies, que dans leurs autres tems.

CHAPITRE III.

Des Indications sur lesquelles est fondée la nécessité des émétiques, & des précautions que ces remédes exigent, par rapport à la diminution du volume du sang, laquelle doit précéder leur usage dans les Fiévres Malignes.

I.

MAis parce que les purgatifs ordinaires ne produisent leur effet & ne vuident les

matieres contenuës dans l'eſtomac & dans les inteſtins, que par l'irritation & les mouvemens de contraction qu'ils y cauſent ſans produire aucun changement dans le reſte des organes, & ſans les provoquer à faire aucun jeu de reſſort qui les oblige à exprimer & à chaſſer les liqueurs qui peuvent y être arrêtées ; que d'ailleurs ce qui paſſe des purgatifs dans les vaiſſeaux par les veines lactées y entraîne néceſſairement beaucoup de parties des levains coagulans qu'on ſe propoſe de vuider : lorſqu'on prendra le parti de purger les malades attaqués des fiévres malignes, il faudra préférer les purgatifs, dont l'irritation eſt capable d'exciter le jeu de reſſort & de contraction générale de tous les vaiſſeaux & de tous les organes, & d'en faire exprimer tous les liquides qui y

croupissent ; or parmi les purgatifs, il n'y a que les émétiques, qui par la grande irritation qu'ils produisent dans l'estomac, ont la force d'exciter le jeu de ressort de tous les muscles du corps & de toutes les fibres motrices des vaisseaux. Il n'y a donc que les émétiques qui puissent remettre en mouvement toutes les liqueurs arrêtées dans les extrémités des vaisseaux ; il n'y a que les émétiques qui vuident les levains coagulans de l'estomac sans entraîner aucune partie dans les vaisseaux du sang : les émétiques seront donc les purgatifs qu'il faudra choisir & préférer à tous les autres dans le commencement de la peste & de toute autre fiévre maligne, & on en retirera beaucoup plus d'avantages que des purgatifs ordinaires.

II.

Car en premier lieu, comme dans le vomiſſement le diaphragme & les muſcles du bas ventre ſe mettent en contraction en même tems, & que le foye ſe trouve par-là également preſſé, tant par ſa partie convéxe, que par ſa partie concave, d'un côté par le diaphragme qui le pouſſe en bas, & de l'autre par les muſcles du bas ventre & par le volume des inteſtins qui le repouſſent en haut; il s'enſuit qu'eſſuyant cette double preſſion, tous les liquides dormans qui ſe trouveront en état de marcher & d'obéir à cette double preſſion, en ſeront exprimés, & ſeront obligés de couler dans les grands troncs, c'eſt ce qui arrivera au ſang arrêté dans les extrémités des rameaux de la porte & dans les rameaux de la cave: la bile de la veſſie du

fiel & celle qui s'est arrêtée dans les extrémités des rameaux des ports biliaires passera dans le canal colidoque, ainsi que la lymphe dans ses vaisseaux ordinaires ; & si le foye n'est pas trop engagé, il se trouvera par-là débarassé de la charge des liqueurs qui y étoient arrêtées & plus en état de vaquer à la fonction naturelle qui consiste principalement à la séparation de la bile & à celle d'une quantité considérable de lymphe, ce qui n'est pas un petit avantage pour les malades attaqués de la peste ou des fiévres malignes, parce que le foye dans toutes ces maladies se trouve ordinairement fort engagé, & beaucoup plus dans la peste que dans les autres fiévres malignes : il est rare que la bile conserve sa fluidité naturelle dans ces sortes de fiévres, elle est trop épaisse pour

couler librement; elle a dégénéré en bile porracée, ou en atrabile; elle coule difficilement dans les inteſtins, ſur-tout au commencement de la maladie, & preſque toutes les déjections des malades ſont cruës les premiers jours de la maladie dans ſon accroiſſement & ſouvent juſques à ſon état & ſans aucune teinture bilieuſe, parce que la bile eſt arrêtée dans preſque toutes les extrémités du port biliaire.

III.

On tire encore un autre avantage de cette expreſſion du foye par les émétiques dans la peſte & dans toute autre fiévre maligne, c'eſt que le ſang étant arrêté dans le cerveau, & cette partie étant dans une diſpoſition inflammatoire, il ne peut plus fournir au foye la quantité ordinaire d'eſprits qui ſont néceſſai-

res aux fibres des rameaux de la porte, pour animer le jeu de contraction, & pour leur faire exprimer le sang qu'ils reçoivent de toutes les parties du ventre : or les rameaux de la veine-porte qui se distribuent dans le foye étant relâchés, ainsi que toutes les autres parties de cet organe, le sang ne peut y couler que très-lentement, d'autant plus que le tronc de la veine-porte ne le chasse dans les rameaux du foye que très-difficilement, de sorte que la compression que souffre le foye dans le vomissement supplée en quelque maniere au jeu de ressort de ces vaisseaux, & y fait couler le sang & la bile qui conservent encore assez de fluidité pour obéir à la compression du diaphragme & des muscles du bas ventre. Un troisiéme avantage des émétiques & des vomissemens dans le commen-

cement de la peſte & de toutes les fiévres malignes, c'eſt que l'irritation qu'ils cauſent dans l'eſtomac met en jeu de contraction tous les muſcles du corps que l'inflammation du cerveau jette dans un relâchement univerſel, & que la contraction de tous les muſcles en fait exprimer le ſang & la lymphe qui y cauſoient une peſanteur & une eſpéce de laſſitude générale; de plus ce ſang & cette lymphe par leur arrêt dans les vaiſſeaux des muſcles, y euſſent acquis une entiere coagulation.

IV.

Il arrive en quatriéme lieu un pareil avantage au ſang qui paſſe dans le poûmon, qu'à celui des muſcles pendant toute l'action des émétiques, parce qu'étant néceſſaire pour vomir & pour faire un effort propor-

tionné à l'expression des matiéres contenuës dans l'estomac, de retenir l'haleine dans le tems qu'on fait effort pour respirer, c'est une nécessité que l'air qui est entré dans toutes les vésicules du poûmon, & qui y est arrêté par le resserrement des muscles de la glotte, comprime d'un côté les vésicules du poûmon, tandis que tout leur assemblage est pressé d'un autre par la contraction des muscles intercostaux, & par celle des muscles du bas ventre qui repoussent le diaphragme dans la poitrine; c'est une nécessité, dis-je, que tous les vaisseaux du poûmon se trouvant également pressés des deux côtés par l'air qu'ils renferment, qui se trouve comprimé & qui fait effort pour s'étendre, ainsi que par l'assemblage des côtes qui sont comme les paneaux d'un soufflet à l'é-

gard du poûmon; il faut, dis-je, que les vaiſſeaux de cette partie expriment le ſang qui y croupit par le relâchement qu'y cauſe l'inflammation du cerveau, & les faſſent paſſer dans les troncs des veines pulmonaires.

V.

Un dernier avantage que les émétiques peuvent produire, c'eſt que la contraction de tous les muſcles qui arrive dans le vomiſſement empêchant le ſang d'y entrer en quantité ordinaire, doit le détourner néceſſairement du côté des troncs dont les extrémités ſont moins expoſées à la compreſſion; or il n'y en a point qui le ſoient moins que les extrémités des carotides qui portent le ſang dans le cerveau & dans ſes membranes; il doit par conſéquent s'y porter en plus grande quantité, & les vaiſſeaux

de la pie & de la dure mere en étant remplis & distendus plus qu'à l'ordinaire, doivent leur faire un jeu de battement & de contraction plus fort qu'elles ne sont accoutumées de le faire en tout autre tems. Le cerveau en doit donc être plus pressé, & le sang qui y est arrêté & qui séjourne dans les vaisseaux, pour peu de fluidité qu'il ait conservé, doit en être exprimé, poussé dans les veines, & remis en mouvement de circulation.

VI.

Voilà un grand nombre d'avantages qu'on peut retirer, & qu'on retire souvent de l'usage des émétiques dans le commencement & dans les progrès des fiévres malignes, lorsque tout concourt à les faire réussir; car ils ne réussissent pas tous à souhait, sur-tout lorsqu'il y a une

grande pléthore, que les vaisſeaux ſont trop remplis de ſang, & que ceux des parties qui ſont en diſpoſition inflammatoire, ſont engagés par un ſang trop épaïs & preſque coagulé, qui ne peut céder ni à la compreſſion des veines, ni à l'impulſion du ſang qui aborde continuellement dans le tronc qui le porte dans les rameaux engagés : on doit craindre alors l'inutilité de la compreſſion des parties dont les vaiſſeaux ſont engagés par un ſang trop épais, & on peut appréhender avec raiſon dans une grande pléthore, que le ſang qui y aborde en quantité ne les faſſe crever, ce qui eſt un inconvénient qu'on doit éviter avec plus de ſoin dans toutes les inflammations internes; tout épanchement de ſang y attirera des ſupurations funeſtes; il eſt donc néceſſaire, lorſqu'on prend le

parti de donner un émétique, tant dans la peſte que dans toutes les fiévres malignes, de ne le donner qu'avec précaution, & avec une ſûreté morale que la pléthore réelle ou apparente n'eſt pas aſſez grande pour faire craindre la rupture des vaiſſeaux engagés ; & pour décider ce point-là, il y a bien des conſidérations à faire.

La premiere, c'eſt de ſçavoir ſi le malade attaqué de fiévre maligne, a vêcu d'une maniere à faire préſumer que ſes vaiſſeaux ſont fort pleins de ſang, s'il a beaucoup mangé, mené une vie ſédentaire & ſans aucun exercice, ou ſouffert de la diſette, & s'il s'eſt mal nourri ; car il eſt évident qu'un homme qui s'eſt bien nourri & qui n'a pas fait aſſez d'exercice, doit avoir les vaiſſeaux trop pleins de ſang, lorſqu'il tombe malade ; que la pré-

caution d'en diminuer le volume par la ſaignée eſt abſolument néceſſaire avant de paſſer aux purgatifs émétiques ; & que l'unique moyen de prévenir tous les inconvéniens que peuvent cauſer l'uſage de ces remédes, c'eſt de diminuer auparavant la trop grande plénitude des vaiſſeaux ; il eſt auſſi évident qu'un malade qui a été mal nourri & qui a beaucoup ſouffert de la diſette, n'ayant fait que très-peu de ſang, ne doit pas avoir les vaiſſeaux trop remplis, qu'ainſi il eſt inutile d'en diminuer le volume par la ſaignée, & qu'on peut, ſans craindre aucun inconvénient de l'émétique, l'employer hardiment.

VII.

Ce qu'il y a de plus embarraſſant, par rapport à la ſaignée qu'on regarde comme une des précautions abſolument néceſ-

saire, avant que de donner l'émétique dans toutes les dispositions inflammatoires des viscéres, c'est la qualité du pouls; car souvent il est tellement affoibli & émincé dans les malades de fiévres malignes, lorsque la maladie commence, & les malades sont quelquefois dans un si grand abattement, que le Médecin a toûjours beaucoup de peine à juger sur cette qualité de pouls foible & languissant, que les vaisseaux sont plûtôt vuides de sang qu'ils n'en ont une trop grande quantité, & se détermine rarement à la saignée, crainte de faire tomber les malades en foiblesse, & de les épuiser absolument. C'est dans ces cas qu'il faut s'appliquer à discerner avec exactitude le véritable épuisement & l'anéantissement des forces, d'avec ce que nous appellons leur oppression; & pour décider au

plus juſte entre ces deux états, il faut déterminer en quoi conſiſtent les forces d'un homme, & ce que c'eſt.

VIII.

Or par la force d'un homme, j'entends la puiſſance & la faculté qu'il a d'exercer toutes les fonctions mécaniques du corps, tant celles qui regardent les mouvemens muſculaires, que celles qui regardent l'exercice des fonctions de l'ame au plus haut degré de perfection que l'état naturel de chaque corps le peut ſoûtenir ſuivant le tempérament d'un chacun. Et parce que cette puiſſance ne conſiſte d'un côté que dans la quantité des eſprits que le cerveau fournit aux organes pour ſoûtenir leur tenſion & leur jeu de contraction, & de l'autre dans la quantité du ſang que le cœur diſtribuë à tous les organes, tant pour ſoûtenir leur

tension, que pour leur fournir divers fluides qui sont destinés à entretenir les fonctions aimales; il s'ensuit que le plus bas degré de ces forces que nous appellerons épuisement ou anéantissement des forces, ne consistera que dans une diminution si grande des esprits que le sang doit fournir au cerveau, & que le cerveau doit distribuer aux parties, qu'ils ne pourront suffire pour soûtenir leur jeu de ressort & de contraction des fibres motrices des organes; que ces fibres tomberont dans le relâchement & dans l'inaction; & que d'un autre côté, le cœur ne recevant & ne poussant qu'une très-petite quantité de sang dans les vaisseaux des organes, elle ne sera pas suffisante pour soûtenir la quantité des fluides qui doivent se séparer de la masse du sang pour l'exercice de plusieurs fonctions.

IX.

Cette idée de l'épuisement des forces donnée, quand il s'agira de juger s'il est réel, c'est-à-dire, si le sang est en tel état, qu'il n'ait qu'une très-petite quantité d'esprits à fournir au cerveau pour le soûtien du ressort des organes, & si réellement il y a une assez grande quantité de sang dans les vaisseaux, pour juger qu'elle est plus que suffisante pour soûtenir la tension des organes, & pour fournir à divers couloirs la quantité des récrémens qui doivent s'y séparer naturellement ; il faudra éxaminer fort sérieusement toutes les causes qui ont précédé & favorisé l'attaque de la maladie. Après avoir apprétié ces causes en détail, après avoir bien examiné si elles ont été capables de dissiper les es-

prits du sang, ou de l'empêcher d'en produire ou d'en fournir une assez grande quantité pour le soûtien du jeu de ressort des fibres motrices, après avoir examiné encore s'il y a quelque cause, qui puisse empêcher que le sang, quoique rempli d'esprits à l'ordinaire, ne puisse pourtant les lâcher & les fournir au cerveau; enfin après avoir bien pesé si les causes qui ont précédé, ont pû donner lieu à une diminution considérable de la masse & du volume du sang; on pourra aisément déterminer, si l'épuisement des forces marqué par la foiblesse du pouls & l'affaissement général de tout le corps, est veritable & réel, ou si ce n'est qu'une fausse apparence d'épuisement, ou plutôt un état d'oppression, & pour ainsi dire un étouffement des forces.

X.

Je m'explique dans un exemple, & je ſuppoſe un malade attaqué de fiévre maligne ; ſon pouls eſt foible, moû & très-petit ; il me paroît dans un affaiſſement & un accablement épouvantable ; il a un grand mal de tête, une laſſitude & une peſanteur générale dans tous ſes membres ; il ne peut ſe remuer qu'avec peine ; je ſuis prévenu par l'ouverture des cadavres, que ſon ſang eſt épaiſſi à l'extrême, & qu'arrêté dans les vaiſſeaux du cerveau, il l'a mis dans une diſpoſition inflammatoire ; que cette diſpoſition inflammatoire régne dans tous les viſcéres ; je juge d'abord cet état très-périlleux, prévoyant que l'arrêt du ſang & l'engorgement des vaiſſeaux, tant du cerveau que des autres viſcéres, menacent toutes

toutes ses parties d'une inflammation gangréneuse, ou de quelque suppuration mortelle, ou enfin de quelque relâchement irrémédiable du tissu de ces parties par un débordement de sérosités qui suinteront à travers les membranes des vaisseaux engorgés. Cet état du cerveau & des viscéres, indique la diminution du volume du sang, pour prévenir les suites de la disposition inflammatoire où sont tous les viscéres.

XI.

Il s'agit d'abord de connoître si le malade est pléthorique ; si ses vaisseaux sont trop remplis de sang ; ou si n'en ayant qu'une quantité raisonnable, elle n'est pas encore excédente, par rapport à l'engagement des vaisseaux des viscéres, lequel est sujet à tant de funestes accidens. Si je consulte simplement le pouls

du malade que je trouve foible, moû & presque vuide; & si je conclus de cette observation, que le cœur ne poussant qu'une très-petite quantité de sang dans les artéres, il faut qu'il n'y en ait qu'une très-petite quantité dans le reste des vaisseaux du corps; que le malade n'est point pléthorique, & que l'épuisement où je le trouve ne vient que de ce que le malade n'a pas une assez grande quantité de sang pour fournir suffisamment des esprits au cerveau, pour remplir & distendre les artéres & le reste des vaisseaux, pour entretenir la tension de tous les organes; si je tire, dis-je, ces conséquences, je cours grand risque de me tromper & de me laisser surprendre à tous les accidens auxquels je me propose de remédier, lorsque la disposition inflammatoire tournera en vraye inflammation, que le

ſang qui y eſt arrêté s'y échauffera, lorſque le levain coagulant de la maſſe du ſang qui roule encore dans les vaiſſeaux libres, ſe développant à force de circuler, y excitera une fermentation fébrile; de ſorte que pour ne pas m'en laiſſer impoſer par la foibleſſe & par la moleſſe du pouls, je cherche encore les autres cauſes qui peuvent m'éclaircir ſur l'état du malade.

XII.

Je m'en vais chercher d'abord toutes les cauſes qui ont précédé l'attaque de la fiévre; & ſi je trouve que le malade ſe ſoit bien nourri avant l'attaque, qu'il n'ait fait aucune grande diſſipation, qu'il ait mené une vie ſédentaire ſans aucun travail journalier du corps, & qu'il ne paroiſſe d'autre cauſe de l'attaque qu'une diſpoſition particuliere

& épidémique, que cette cauſe ait été aidée d'une longue triſteſſe & d'une peur continuelle de l'atteinte des traits d'une maladie qu'il a cru irrémédiable & mortelle, comme je l'ai ſouvent vû arriver dans des fiévres pourprées épidémiques qui cauſoient une grande mortalité; ſi je trouve enfin qu'il n'y ait eu d'autre cauſe que l'aigreur & la crudité des digeſtions qui ont inſenſiblement épaiſſi ſon ſang & la bile, & l'ont porté enfin à cet extrême degré de coagulation qui l'a fait arrêter dans les vaiſſeaux de tous les viſcéres; je conclus alors, malgré la petiteſſe & la moleſſe du pouls, que ſi cet homme n'eſt pas pléthorique, il a du moins autant de ſang qu'il en faut pour fournir au cerveau la quantité ſuffiſante d'eſprits, pour ſoûtenir le jeu de tous les organes,

& qu'il faut qu'il y ait autant de sang dans les veines, qu'il en est nécessaire pour en fournir aux artéres la quantité qu'il leur en faut pour les remplir & pour les enfler, en un mot pour leur donner lieu de fournir à tous les couloirs la matiere nécessaire aux diverses séparations qui s'y doivent faire ; & je me convainc à demi par cette recherche, que la petitesse & la molesse du pouls non plus que l'accablement général des malades, n'est pas une marque certaine & évidente qui prouve que ces malades ne sont pas dans un état pléthorique, & qu'ils n'ont pas une quantité suffisante de sang, pour pouvoir conclure qu'il n'y a pas lieu de penser à en diminuer le volume par la saignée, pour éviter les suites funestes de la disposition inflammatoire des viscéres.

XIII.

Pour achever de me convaincre ſur cet article, j'éxamine ſi l'état où ſont tous les viſcéres par rapport au ſang qui eſt arrêté dans leurs vaiſſeaux, & qui y a produit une diſpoſition inflammatoire, ſi cet état, dis-je, eſt tel, que quoiqu'il y ait une trop grande quantité de ſang dans les vaiſſeaux ou du moins une quantité ſuffiſante pour fournir à toutes les fonctions du corps, il en doive arriver une grande foibleſſe dans la contraction du cœur; enſorte qu'il n'en puiſſe ni recevoir, ni en exprimer qu'une très-médiocre quantité dans les grands troncs des artéres, & que le pouls en doive devenir par conſéquent très-petit, très-foible & très-moû.

XIV.

Pour cet effet, j'examine d'a-

bord ce que peut produire l'état du cerveau, comme la principale partie affectée, & dont les suites sont les plus funestes, & je trouve que le sang étant arrêté dans les vaisseaux par l'extrême épaississement où il est tombé outre la douleur & la pesanteur de tête, & la disposition inflammatoire qu'un sang ainsi arrêté dans ses vaisseaux doit produire; il doit arriver nécessairement, que toutes les glandes corticales du cerveau qui seront exposées à la pression des vaisseaux qui seront engorgés d'un sang épais, ne pourront plus recevoir leur *cote-part* des esprits, quand-même le sang coagulé & qui est arrêté dans les vaisseaux qui les environnent, pourroit leur en fournir, & qu'il n'y aura précisément que le reste des vaisseaux dans lesquels le sang n'est pas absolument épaissi, & qui conserve

encore assez de fluidité pour circuler, qui puisse en fournir au reste des glandes corticales du cerveau: je conclus ensuite que si la moitié, le tiers ou le quart des vaisseaux du cerveau sont engagés par un sang trop épais qui s'y est arrêté; il s'en faudra de la moitié ou du quart que le cerveau ne puisse fournir la même quantité d'esprits aux divers organes dont il doit soûtenir le jeu de ressort, & que les nerfs qui s'y distribuent, ne recevront d'esprits, que la petite quantité qui se sépare du sang qui conserve encore sa fluidité, & qui roule encore assez librement autour des glandes corticales qui sont exemptes de toute compression; encore faudra-t-il en rabbattre une certaine quantité, par rapport à l'épaississement extraordinaire du sang qui n'en lâche pas autant, que lorsqu'il est dans sa fluidité naturelle.

XV.

Il résulte de tout cela, qu'aucun organe du corps, qu'aucune fibre motrice, ne reçoit une quantité suffisante d'esprits pour faire son jeu de contraction, aussi fort que le demande l'état naturel, & que le cœur par conséquent, ne pourra faire son jeu de contraction que très-foiblement, & ne pourra pousser le sang que mollement, & en petite quantité ; ce qui rendra nécessairement le pouls foible, moû & petit, d'autant plus que le cœur n'en recevra pas dans ses ventricules la quantité ordinaire & proportionnée à la capacité de leur cavité. En effet, comment pourroit-il en recevoir la quantité ordinaire ; une partie de la masse du sang étant arrêtée dans les vaisseaux de presque tous les viscéres, & ne rentrant plus dans

le cours de la circulation ; de plus toutes les fibres motrices des vaiſſeaux, ainſi que celles de tous les muſcles, tombant néceſſairement dans un relâchement proportionné à la diminution des eſprits que le cerveau ne leur fournit plus à l'ordinaire ; c'eſt une néceſſité, que, tant les fibres motrices des vaiſſeaux, que celles des muſcles, pouſſent & expriment plus foiblement le ſang qui leur eſt porté foiblement par les artéres ; & ne marchant que très-lentement dans les gros troncs des veines, pour ſe rendre dans les ventricules du cœur, c'eſt une néceſſité, dis-je, que le ſang arrêté en partie dans les vaiſſeaux des viſcéres, & d'un autre côté revenant plus lentement des veines, il n'en aborde dans le cœur qu'une bien moindre quantité que dans l'état naturel & ordinaire ; le cœur,

par conséquent, outre la foiblesse de sa contraction, n'en pourra fournir aux grands troncs d'artéres, qu'une fort petite quantité correspondante à celle qui lui vient par les grands troncs des veines dont il le reçoit. Il est donc très-possible, quelque grande que soit la quantité du sang qui est contenu dans les vaisseaux d'un malade, que son pouls soit petit, foible, moû & languissant à raison de l'état où sont les vaisseaux du cerveau & ceux des autres parties, & à raison de la disposition inflammatoire où elles sont toutes. La petitesse & la molesse du pouls ne sera donc pas un signe certain d'une diminution considérable de la masse du sang, ni de l'épuisement réel & véritable des forces du malade, & ces accidens du pouls seront souvent très-compatibles avec une véritable pléthore, ou

du moins avec une quantité très-ſuffiſante & très-ordinaire de la maſſe du ſang. L'on pourra donc, malgré tous ces ſignes tirés du pouls, prendre le parti de la ſaignée, toutes les fois que le cas ſera preſſant, & qu'il n'y a ura aucun accident qui en empêche l'exécution.

XVI.

Mais il y en a un autre qui doit faire retarder l'exécution d'une ſaignée, lorſqu'on aura décidé de ſa néceſſité ; c'eſt principalement le froid où ſe trouve le malade dans le commencement de l'attaque de fiévre maligne, qui ſuppoſe non-ſeulement qu'il aborde peu de ſang dans toutes les parties externes, mais encore que celui qui s'y porte, eſt conſidérablement refroidi, & que toutes ſes parties en ſont fort liées & ont beaucoup déchû de leur mouvement de fermentation, ou

de leur chaleur naturelle, quelque quantité de ſang qu'il y ait dans les vaiſſeaux dans ce temslà ; outre que le ſang viendroit très-mal par l'ouverture de la veine, parce que le cœur n'en fournit qu'une très-petite quantité aux parties ; il ſeroit à craindre, que ſe portant un peu plus du côté de la veine ouverte, il n'abandonnât preſque toutes les autres, & ſpécialement les vaiſſeaux libres du cerveau, & que le malade n'en tombât dans une foibleſſe & dans une ſyncope mortelle, il eſt donc néceſſaire dans cet état de froid de l'habitude du corps & de foibleſſe du pouls, d'attendre, quelque évidente que ſoit la pléthore, que le ſang ait repris un peu plus de mouvement, de chaleur & de fermentation, avant que d'en venir à la ſaignée.

XVII.

On n'aura pas besoin d'un examen si détaillé, lorsque trouvant le pouls foible, moû & serré en cherchant les causes de la maladie, on trouvera que le malade aura grandement souffert par la tristesse, par la disette & par les mauvaises nourritures ; car on comprendra aisément qu'un homme qui s'est peu & mal nourri, n'a pû que difficilement réparer les dissipations & les pertes continuelles de son sang, que son volume par conséquent doit avoir considérablement diminué ; & qu'étant dans l'état de desséchement & d'épaississement où la famine & les mauvaises nourritures l'ont mis, il doit n'avoir plus assez de fonds pour fournir au cerveau la quantité d'esprits nécessaire au soûtien du jeu de ressort de tous les orga-

nes, ni aux autres couloirs, la quantité des récrémens nécessaire pour le libre exercice du reste des fonctions animales; dans ce cas-là, on peut hardiment décider que le malade n'est nullement pléthorique; qu'il manque d'un vrai fonds de forces, & qu'il est dans un véritable épuisement; ou, comme l'on parle, dans une véritable exolution de forces; il le seroit aussi, s'il tomboit dans des fiévres malignes ou pestilentielles, après avoir essuyé une longue fiévre continuë dans laquelle l'ardeur & la violence de la fiévre auroient dissipé une grande quantité de parties spiritueuses & grossieres de la masse du sang; au lieu que dans les premiers cas dont nous avons parlé, quoique le corps du malade paroisse affaissé, & sans aucune force apparente; on ne peut pas dire qu'il soit dans un épuisement

réel, mais plûtôt apparent, c'est-à-dire dans un état d'oppression & d'étouffement de force, plûtôt que dans un véritable anéantissement, ou si on le peut dire, dans un état où les forces réelles sont en masque de la véritable foiblesse.

Fin du premier Tome.

OFFER ANN.INTERN. MED.

1950, 33, 5
1943, 18,
1943, 19 1,2,3,5,6
1944, 20, 1,5
1945, 22, 4
1944, 21, 1,2,3,4

CVS

CHRAC.





